

# ANTICIPATION

MAURICE LIMAT

## LE MÉCANIQUOSMO



fleuve noir

MAURICE LIMAT

# LE MÉCANICOSMOS

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière— Paris-VI<sup>e</sup>

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1982 « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays Scandinaves.

ISBN : 2-265-02097-4

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

À Jean-Marie Richard

*Parce que c 'est lui... parce que c'est moi (1).  
En souvenir d'une Mi-Carême sans  
masque et d'un voyage au Monomotapa.*

*Son petit père.  
M. L.*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

PREMIÈRE PARTIE

LA PLANÈTE VAGABONDE

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE PREMIER

Le nez en l'air. Ils étaient tous le nez en l'air. Une population entière dans cette position. On pouvait dire que cela n'était pas surprenant. Une étoile visible en plein jour, ce n'est pas absolument chose courante et depuis que le firmament de la planète Terre présentait un pareil phénomène, tout le monde s'y intéressait.

D'autant que les renseignements concernant cet astre insolite (non pas d'ailleurs une véritable étoile mais tout bonnement une planète ou un corps analogue) présentaient certain caractère inquiétant.

Il y avait quelques jours que l'astre en question avait fait son apparition.

Les astronomes avaient tout d'abord cru au passage d'un météore, du moins un météore de belle taille. Mais son comportement les avait intrigués. Tout d'abord sa vitesse paraissait non pas constante mais présentait des changements de fréquence, d'autre part, ce qui les avait bien plus déroutés encore, la trajectoire dudit corps céleste était des plus fantaisistes.

Alors ? Il ne s'agissait évidemment pas d'une comète puisque ces soleils errants sont signalés depuis des siècles et des siècles et manquent rarement les rendez-vous millénaires. Ni aucun autre corps cosmique naturel. Force était donc d'imaginer quelque formidable élément artificiel. Un astronef ? Il eût été de dimensions encore inconnues à travers les galaxies depuis que les relations interstellaires étaient devenues monnaie courante. Bref, les scientifiques y perdaient leur latin et les autorités terriennes avaient jugé opportun d'envoyer un de leurs vaisseaux spatiaux à la rencontre de ce visiteur apparemment anormal.

Depuis, les messages adressés par le navire de mission n'avaient guère permis d'avancer. C'était incontestablement une petite planète. Mais une planète qui se déplaçait dans l'espace à la façon d'un astronef, d'un engin piloté, évoluant selon les directives d'une main évidemment humaine. L'approcher ? Cela s'était avéré impossible. Un champ de force, phénomène bien connu, avait sérieusement freiné l'avance du vaisseau terrien. Le commandant, soucieux de remplir sa mission, ne recevant aucune réponse à ses demandes-radio, avait tenté de forcer ce blocus. Mal lui en avait pris et il avait été littéralement bombardé, non par des

projectiles sortis de quelque arsenal, ni assailli par les jets thermiques, les hyperlasars et autres rayons infra-mauve qui étaient la base des tirs d'artillerie spatiale mais simplement par une sorte de passage de météorites qui avaient si bien criblé son navire que, constatant quelques sérieuses avaries, il avait jugé bon de battre en retraite.

En haut lieu, après le piteux retour sur Terre du vaisseau de mission, on discutait, on s'interrogeait et on envisageait l'envoi d'une flotte de ligne.

Entre-temps, l'affaire avait fait quelque bruit et le grand public s'était ému. D'autant que, à présent, l'astre inconnu s'était sérieusement rapproché de la troisième planète du système et devenait visible à l'œil nu, non seulement avec la tombée de la nuit, mais même en plein jour.

Naturellement, les bruits les plus divers couraient et on redoutait les effets de quelque panique, ce qui eût été désastreux pour tout le monde. Mais la radio et la télé officielles diffusaient des communiqués rassurants, affirmant tantôt que le phénomène ne présentait aucun danger imminent, tantôt que les forces spatiales auraient tôt fait de mettre tout agresseur à la raison en cas de tentative belliqueuse.

Ce qui ne convainquait personne et le climat de confiance se détériorait.

D'autant qu'un nouveau fait était observé et qu'on pouvait se demander si quelque lien existait entre ce qu'on constatait et l'apparition de ce soleil inopportun : la température générale baissait. Comme si, disaient certains, la chaleur de l'astre central avait subi localement une carence de fréquence. D'ailleurs, il fallait également le reconnaître, la lumière n'était plus non plus ce qu'elle aurait dû être, du moins dans une zone limitée de l'hémisphère boréal, en cette période estivale.

De là à conclure que le planétoïde mystérieux était le coupable et déviait les rayons solaires, il n'y avait qu'un pas qui avait été promptement franchi. L'alarme éclata au moment où Bruno Coqdor et Robin Muscat sortaient du Palais du Praesidium Suprême, siège du gouvernement planétaire.

Ils y avaient été reçus par le Secrétaire Général de cette formidable fédération laquelle, tant bien que mal, assurait un certain équilibre entre les nations, apaisant les susceptibilités chauvines et réprimant les tentatives anarchiques et séparatistes.

S'il y avait été question de l'affaire de la mystérieuse planète vagabonde, c'était avant tout un problème purement planétaire qui avait provoqué la convocation du Secrétaire Général. Coqdor, officier cosmonaute psychologue, ayant le rare grade de chevalier de la Terre, et Muscat,

commissaire de la police interplanétaire (Interpol-Interplan) avaient paru compétents pour résoudre un curieux problème qui intriguait les autorités depuis un certain moment.

Il s'agissait d'une affaire de rapt. Depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle où ce genre crapuleux s'était avéré une industrie particulièrement rentable eu égard à ses rapports financiers et surtout à la mansuétude de la justice envers les criminels dans leur ensemble, on n'avait plus guère constaté de semblables forfaits, l'unité planétaire ayant sérieusement revu le fonctionnement police-justice.

Or, depuis peu, plusieurs enlèvements avaient été signalés. Depuis New Delhi où l'illustre fakir Pookim avait été kidnappé au cours d'une séance publique, jusqu'à Tombouctou où la victime était le célèbre griot Sambo, en passant par la disparition à Paris de M<sup>me</sup> Fernande que consultaient plus ou moins en cachette les plus grands politiciens, et Buenos Aires où accouraient milliardaires, sommités médicales et représentants de la Fédération des Athées pour recevoir les lumières de la señorita Maria del Carmen de Felicidad désormais volatilisée, tous les voyants, sorciers, mages, initiés ou soi-disant tels faisant plus ou moins commerce de médiumnité sur la Terre pouvaient s'estimer en péril.

En général, ces extralucides, c'est bien connu, perspicaces pour leur prochain, se sentent désarmés devant la recherche de leur propre destin. Et tous pouvaient trembler devant cette vague de disparitions. Aucune demande de rançon n'était parvenue à quiconque. On les enlevait dans un but indéterminé, voilà tout. Aucun indice, aucune trace. Rien.

Coqdor et Muscat, lesquels avaient bourlingué, souvent de compagnie, jusqu'aux confins galactiques, se voyaient donc invités à donner leur avis sur un tel sujet. D'autant que si Muscat, en tant que « flic des étoiles » ainsi que l'appelait Coqdor lui-même, présentait certaines qualités, sinon médiumniques du moins relevant de la subtilité et du courage, le chevalier de la Terre, lui, offrait une réputation de voyant-télépathe qui n'avait rien de factice. Ils avaient donc écouté les doléances du Secrétaire Général, assuré ce haut personnage de leur dévouement, et reçu carte blanche en ce qui concernait l'enquête à effectuer.

Une enquête qui devait atteindre au moins l'envergure planétaire, sinon, comme le pensait Muscat, interplanétaire.

Ils gagnaient l'électrauto de Robin Muscat quand toutes les sirènes se mirent à rugir dans l'immense mégapole de Paris-sur-Terre, laquelle,

reconstruite après la Troisième Guerre Mondiale, avait pris des proportions démentiellles.

Les deux amis passaient à travers une foule qui, nous l'avons dit, levait fréquemment le nez vers ce point lumineux qui apparaissait comme un petit soleil et qui était l'astre énigmatique contre lequel on envisageait d'expédier une escadre afin d'en savoir un peu plus long.

Un flottement bien légitime se produisait dans le public. Il y avait toujours beaucoup de monde sur l'esplanade s'étendant face au Palais Gouvernemental, situé sur les hauteurs de Chaillot. Et, subitement, c'était la débandade, chacun courant vers un abri, réel ou illusoire.

Instinctivement, Muscat et Coqdor se hâtèrent vers le parking. Au moment où ils allaient rejoindre l'électrauto, les premières pierres commencèrent à tomber.

Et pas n'importe quelles pierres !

Si certaines n'étaient que de vulgaires cailloux, d'autres, beaucoup plus volumineuses, provoquaient de vigoureux et désastreux impacts. Une électrauto fut proprement écrasée devant les deux hommes. Un peu plus loin, le dallage de l'esplanade éclata littéralement sous la pénétration d'une masse qu'on pouvait estimer puissante et qui creusa un véritable petit cratère. Ce n'était certes pas la première fois que Coqdor et Muscat se trouvaient soumis à un tir, quel qu'il soit. Au cours de leurs randonnées, sur Terre et ailleurs, ils avaient essuyé maint coup de feu ou d'arme thermique, sans compter les divers moyens que la race humanoïde a inventés d'un monde en l'autre pour massacrer son prochain.

Une balle qui siffle ne fait pas peur, son intervention étant trop rapide et trop brève. Un obus qui arrive est déjà plus inquiétant : on l'entend.

Mais le pire de tous, pour celui qui est pris en tant que cible, c'est le tir lent, par exemple d'un projectile de mortier, dont la montée, la courbure de la trajectoire, la descente enfin, bien que ne durant que quelques secondes, paraissent un siècle à qui se trouve dans la zone visée.

Or c'était à peu près ce qui se passait pour les habitants de la planète Terre et particulièrement ceux de la grande cité. Non seulement ils entendaient de sinistres sifflements mais ils voyaient arriver les pierres. Car cette pluie fantastique était d'autant plus visible que ses éléments paraissaient tous incandescents. On distinguait de multiples points rougeoyants piquer depuis le firmament, s'enflammant au contact de l'atmosphère et arrivant comme des démons. En fait ces pierres brûlantes,

selon leurs dimensions très variables, commettaient des dégâts divers. Les plus grosses de ces pierres frappaient parfois les monuments. Des coupoles éclataient, des pans de murs s'effondraient, d'autres étaient littéralement éventrés, comme le sol en plus d'un endroit.

Et les blessés, les morts, commençaient à s'accumuler.

Les sirènes hurlaient désespérément. Des équipes de secours s'activaient déjà, mais avaient les plus grandes peines à circuler sous la pluie de cailloux en feu. Des avions avaient été lancés et cherchaient le coupable, le centre, nécessairement situé en plein ciel d'où émanait ce désastre.

Partout c'était une fuite éperdue. Des incendies commençaient à s'allumer, d'autres maisons croulaient encore. La surface de la Seine était criblée par les projectiles rougis qui s'engloutissaient en sifflant et en dégageant des nuages de vapeurs. La ville entière était dans la terreur.

À toute vitesse, l'électrauto conduite par Robin Muscat filait à travers la cité. Le commissaire voulait au plus vite rejoindre son foyer, sa femme, son fils. Et Coqdor était auprès de lui, crispé, visage tendu. Il pensait qu'à cette heure, justement, Evdokia sa compagne se trouvait chez les Muscat.

Ils franchirent en trombe les quelques kilomètres les séparant de la petite villa des environs de Versailles où était installé le commissaire. Mais chemin faisant, en dépit d'un parasitage certain et de l'incessante pluie de pierres qui semblait frapper toute la région parisienne, Robin Muscat avait branché son visowalk de bord. Un appareil de télé personnelle permettant le duplex avec un homologue, en la circonstance celui aménagé chez lui.

Au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient, les deux hommes pouvaient constater que le bombardement se poursuivait. Du simple caillou au véritable roc enflammé, cela ne cessait de tomber, au petit bonheur semblait-il, provoquant sans cesse des dégâts, multipliant les victimes. Le visowalk leur avait permis de capter certaines émissions officielles. On déclenchait un dispositif de combat et, assurait-on en haut lieu, l'escadre envoyée à la recherche des coupables (avions ? astronefs ? aéronefs de type inédit ?) ne tarderait pas à en finir avec eux. Ce qui demeurerait parfaitement illusoire et les deux vieux routiers des étoiles ne faisaient guère confiance à de telles rodomontades, propres à n'importe quel gouvernement en période critique.

De quoi s'agissait-il ? Ils auraient été bien en peine de le dire. Cela ne correspondait à rien qu'ils aient jamais connu au cours de leurs enquêtes.

Cependant, délaissant radio et télé, Robin Muscat essayait maintenant d'entrer en relation avec son épouse.

La situation brouillait les émissions et il eut toutes les peines du monde à obtenir un contact correct. Il eût semblé que la pluie de pierres enflammées créait de redoutables interférences et perturbait les ondes.

Enfin, après mainte difficulté, ils purent voir, par le petit écran placé sur le tableau de bord, un visage qui était celui de Corinne Muscat.

Corinne, telle que Muscat l'avait connue au cours d'une folle aventure à l'astroport d'Ywnn, une planète satellite de l'étoile Bellatrix. Corinne aux beaux cheveux châains et au regard franc de ses yeux clairs. Corinne toujours aussi mince, svelte, que plusieurs années auparavant (2).

Mais une Corinne qui, visiblement, était bouleversée. Une jeune femme qui serrait contre elle un garçonnet, avec cette passion farouche des mères qui croient leur progéniture en péril.

Malgré la très mauvaise qualité de l'image, on distinguait, juste derrière elle, une autre femme, de même âge ou à peu près. Blonde et plus en chair. Evdokia, la belle Grecque, la compagne de Coqdor.

Robin cria, et les ondes portaient sa voix jusqu'à Corinne :

— N'aie pas peur ! J'arrive avec Bruno... Nous allons...

— Ah ! Robin !... Robin !... C'est affreux !

— Cette pluie de pierres ! Oui, je sais... mais cela ne peut durer... Et je te prie de croire...

— Non ! Robin !... Il y a autre chose !

— Mais quoi ? Parle donc !

Ils voyaient tous deux que Corinne hoquetait, que les paroles avaient peine à s'échapper de ses mâchoires crispées :

— Robin... On a tenté d'enlever Grégory !

## CHAPITRE II

Grégory ! Grégory Muscat, le fils de Corinne et de Robin. Et par surcroît le filleul d'Evdokia et de Bruno Coqdor ! Grégory, sept ans.

Le commissaire s'était senti pâlir en dépit de son flegme habituel. Cependant les paroles de Corinne étaient formelles : « on a tenté d'enlever... »

Coqdor, lui, gronda :

— Par la nébuleuse du Crabe ! Qu'est-ce que foutait Râx ? (3)

En dépit du parasitage qui se produisait toujours, Corinne avait entendu la réflexion du chevalier :

— N'incriminez pas Râx, Bruno... Il a fait son travail sérieusement. Très sérieusement même ! Vous allez pouvoir en juger tous les deux dès que vous serez arrivés !... Et c'est grâce à lui que Grégory est encore avec moi !...

À partir de ce moment, les deux hommes qui ne savaient plus que dire perdirent le contact tant les ondes étaient brouillées. Ils ne mirent que quelques minutes avant d'arriver à la villa, l'électrauto ayant pris une allure folle.

Cependant, ils pouvaient constater que la pluie de pierres brûlantes était en voie de régression. Quand ils stoppèrent devant la maison des Muscat, c'était pratiquement terminé.

D'après ce qu'ils avaient observé, ils pouvaient estimer que dans la région les dégâts étaient considérables. D'ailleurs, la villa avait été écornée par la chute d'une météorite sans doute d'assez belle taille.

Muscat et Coqdor se précipitaient. Déjà, Grégory arrivait en gambadant au-devant de son père et de son parrain. Ils le soulevèrent à tour de rôle, l'embrassèrent fougueusement. L'enfant riait de bonheur, mais ne semblait guère impressionné par ce qu'il venait de vivre. Les deux femmes accouraient derrière lui, ainsi qu'une étrange créature à l'allure maladroite, énorme chien peut-être si l'on en croyait son corps fauve terminé par un panache qui eût fait envie à dix écureuils. Mais non ! ce n'était pas un chien en dépit de sa belle tête tenant à la fois du dogue et du bouledogue. Ce qui démentait son appartenance à la race purement canine, c'étaient

d'immenses ailes de chauve-souris, actuellement semi-repliées, qui lui permettaient de garder l'équilibre en marchant gauchement sur des pattes si puissantes, si griffues que la gent léonine ne les eût pas désavouées.

Ce monstre vint quêter une caresse auprès de Coqdor, son maître, qu'il avait suivi dans bien des aventures depuis qu'il avait quitté son monde natal, Dzo de la constellation d'Hercule.

Grégory se mit alors à raconter à sa manière l'aventure qu'il venait de vivre et qui lui paraissait exaltante. Il parlait vite, trop vite, et Muscat dut freiner son rejeton. Corinne et Evdokia, après les étreintes d'usage avec leurs conjoints respectifs, s'expliquèrent.

Râx, maintenant, couché aux pieds de Coqdor et chevauché par Grégory dont il était le jouet vivant et aussi le plus redoutable des protecteurs, ronronnait à sa manière, exhalant parfois de petits sifflements de satisfaction en dépit des manigances un peu trop rudes de l'enfant dont il était accoutumé à tout supporter. Il levait ses yeux d'or jaune vers Coqdor et le chevalier y lisait tout l'amour de cette bête fantastique.

Deux hommes avaient fait leur apparition dans le jardin de la villa et ce au moment où s'était manifestée la pluie de pierres. Deux hommes en tenues bizarres, lesquels, surgissant on ne savait comment (les jardins environnants étant déserts) avaient essayé sans ambages de s'emparer de Grégory qui jouait parmi les plates-bandes.

C'était compter sans Râx, lequel avait jailli d'un bosquet où il somnolait à la manière animale, avec cette vigilance qui ne le quittait jamais.

Les deux postulants-kidnappeurs avaient tenté de riposter à l'attaque du pstôr, tel était le terme sous lequel on désignait Râx dans l'échelle zoologique. Deux fulgurants étaient braqués sur lui mais les ravisseurs, entre les mains desquels Grégory se débattait en hurlant, n'avaient pas eu le temps de se servir de leurs armes.

À peine si un jet thermique avait effleuré la moustache féline qui agrémentait le museau du monstre. S'élevant d'un coup d'aile, il avait fondu sur l'agresseur, lui ouvrant la gorge d'un coup de dents. L'autre ennemi, ne pouvant plus tirer sans risquer d'atteindre son complice, avait reculé en tentant de se faire un bouclier vivant de l'enfant qu'il maintenait.

Même manœuvre de la part de Râx qui utilisait les armes naturelles que la providence lui avait si généreusement fournies. On ne savait s'il bondissait ou s'il volait mais il avait promptement surplombé le bandit, lui tombant sur les épaules qu'il agrippait de ses griffes formidables, déchirant

une sorte de scaphandre dont l'homme était revêtu. Déchirant en même temps la chair, si bien que le sang avait jailli en abondance.

— Ces deux hommes... ? demanda Muscat.

— Viens ! Ils sont encore dans le jardin ! Mais dans quel état !...

— Tu ne le disais pas plus tôt !

Muscat bondit, suivi de Coqdor. Grégory courut avec eux, flanqué de Râx et les deux femmes naturellement leur emboîtèrent le pas.

— D'où sortent-ils, ces deux-là ?

Le commissaire se penchait sur les corps. Il échangea un regard avec Coqdor. Un des deux avait cessé de vivre, les crocs de Râx pardonnant rarement.

Le second respirait encore car, outre ses épaules lacérées, il avait reçu en prime quelques sérieux coups de crocs et perdait son sang en abondance.

Coqdor et Muscat s'étonnaient de leurs tenues. Un modèle de scaphandre, de type évidemment spatial, mais qu'ils ignoraient totalement. Et pourtant ils en connaissaient quelques-uns à travers la Galaxie ! De plus, restait à savoir comment les ravisseurs avaient pu apparaître brusquement, profitant pour une raison inconnue de l'étrange pluie de pierres qui avait désolé la région parisienne.

Comme le chevalier posait tout haut cette question, ce fut Grégory qui y répondit :

— Viens voir, Parrain ! Là... dans les buissons...

On se précipita, pour trouver, dissimulée depuis la villa par les frondaisons, une grande quantité de minerais. Des fragments de très diverses dimensions, allant du simple caillou à l'énorme pierre pesant plusieurs kilos, voire des dizaines de kilos. Tout cela, palpé par les deux hommes, attesta une certaine thermie. D'ailleurs, le feuillage était roussi alentour, ainsi que les plantations les plus proches.

— Ces pierres... mises ensemble... Cela ferait un formidable bloc ! murmura Muscat.

— Oui, riposta Coqdor. Voire, regardez, Robin... Deux blocs... On dirait qu'il y a deux tas distincts à quelques mètres l'un de l'autre !

Sans doute eurent-ils une pensée analogue car ils échangèrent un nouveau regard d'intelligence.

Cependant, tandis qu'ils poursuivaient leurs recherches, Corinne, en femme pratique, n'avait pas perdu de temps. Elle avait envoyé un vidéo aux services de secours. On lui avait promis une ambulance dans les délais les

plus brefs. Mais la voiture se faisait attendre, ce qui n'avait rien de surprenant. La situation était grave. Les blessés abondaient et les spécialistes étaient débordés.

Muscat et ses hôtes s'étaient empressés auprès des deux hommes. L'un d'eux n'avait plus besoin de rien mais son compagnon survivait, quoique en fort mauvais état, consécutivement aux sévices de Râx qui avait fait proprement son office de protecteur. On l'avait pansé sommairement et en attendant les secours, Coqdor et Muscat examinaient sa tenue.

Un scaphandre, complété d'une sorte de cagoule. Des armes de petit modèle, vraisemblablement au laser, mais de type aussi inconnu que l'équipement en général. Enfin, morphologiquement, les deux hommes pouvaient passer pour des bâtards. Une origine partiellement terrienne corrigée de l'apport de quelque sang d'un monde lointain. Les deux vieux routiers des étoiles ne se trompaient pas souvent sur ce genre de déduction.

Pourtant, ce qui les intriguait, c'étaient les débris de ces deux énormes météorites jonchant le jardin. Laissant le blessé sous la surveillance des deux femmes, toujours avec Grégory (ravi de vivre une aventure aussi passionnante à ses yeux que celles dont son père et son parrain l'avaient regalingé en récits colorés, il ne les lâchait plus) ils prospectaient consciencieusement tout ce qui pouvait éventuellement amener un peu de lumière sur cette situation insolite.

Un détail de grande envergure les intriguait depuis un moment et, silencieux à l'étonnement du jeune Grégory, ils ramassaient maintenant certains débris, particulièrement les plus volumineux, et tentaient plus ou moins maladroitement, avec plus ou moins de bonheur, de procéder à des juxtapositions qui surprenaient beaucoup le gamin.

Râx était là, lui aussi. Estimant sans doute avoir accompli très sérieusement son devoir en trucidant les ravisseurs de l'enfant confié à sa garde, il se léchait avec conviction, tournant parfois ses yeux dorés tantôt vers son maître Coqdor, tantôt vers Muscat qui était son vieux copain, et enfin vers Grégory comme pour s'assurer que le petit ne courait plus aucun danger.

Muscat tendait à Coqdor deux fragments de météorite :

— D'accord, Bruno ?

— D'accord, Robin. Cela forme un alvéole de grande taille. Petit à petit nous reconstituerons l'ensemble... Enfin, dans la mesure où les débris restant nous le permettront !...

L'ensemble dudit alvéole, pratiqué, cela leur semblait indéniable, à l'intérieur d'une masse minérale qui était certainement la météorite, correspondait exactement à un corps humain.

De là à conclure que les deux météorites avaient servi de gangue aux deux hommes en scaphandre, il n'y avait qu'un pas qu'ils avaient fort aisément franchi.

Certes, ils n'avaient encore jamais vu chose pareille, mais, au cours de leurs randonnées d'une galaxie en une autre, ils avaient découvert tant de faits réputés invraisemblables et impossibles qu'en bons pragmatistes, sinon en authentiques scientifiques, ils admettaient a priori tout élément jusque-là ignoré et non répertorié officiellement.

Grégory s'amusa fort à les aider. On ramassait les morceaux, de préférence ceux où apparaissaient les courbes et les évidements de l'alvéole supposé. Un puzzle énorme se reconstituait petit à petit. Et on pouvait maintenant admettre qu'on disposait des vestiges de deux météorites, partiellement vides intérieurement, et qui avaient été susceptibles de contenir chacune un être humain placé dans des conditions satisfaisantes.

Tout portait à croire que, si vraiment ces deux personnages avaient voyagé dans l'espace pour arriver en même temps que la pluie de pierres, ils avaient été sérieusement équipés pour cela. Les scaphandres étaient de belle qualité et sans doute munis à la fois de climatisation et de système respiratoire. Cela restait à étudier mais ce ne serait sans doute pas très difficile.

Coqdor et Muscat étaient rêveurs tandis que Grégory, tirant la langue, s'évertuait à ajuster les morceaux de son puzzle.

— Ils sont venus avec les météores !

— « DANS » un météore chacun !

— Justement ici !

— Pour s'emparer de Grégory !

— Donc, en ce qui le concerne, « ILS SAVENT ! »

Un temps. Muscat reprit :

— Bruno... Ils visent mon fils, mais... vous aussi, cher vieux magicien des galaxies, vous devez les intéresser !

— J'y pense, Robin. Et je vais me tenir sur mes gardes ! Mais il sera opportun de mettre Grégory en lieu sûr... Des gens disposant de pareils moyens récidiveront !

Ils se regardèrent puis levèrent instinctivement les yeux vers le ciel. Un ciel assez serein où nulle chute de météores ne se manifestait plus. Mais ils distinguaient, comme tous les Terriens de l'hémisphère boréal, l'énigmatique planétoïde. Déjà, ils le savaient, tous ces faits étaient liés. C'était de cet astre vagabond qu'émanait la pluie de pierres, et c'était de là qu'on était venu de cette façon farfelue pour tenter d'enlever Grégory.

Le filleul de Bruno Coqdor qui, tout comme lui, et malgré son très jeune âge, paraissait mystérieusement doué pour les expériences psychiques.

Pouvait-on négliger le fait que, jusque-là, tous les raptés incompréhensibles signalés à travers le monde visaient des médiums réputés ?

Mais l'ambulance arrivait, avec les forces policières. On salua Muscat, eu égard à la fois à son grade et à sa réputation qui n'était plus à faire. Entre-temps, Coqdor avait réfléchi :

— Robin... un de ces hommes est mort. Mais l'autre vit. Par lui, nous pourrions savoir quelque chose...

— Hum... il me paraît bien mal en point pour un interrogatoire en règle !... à moins que...

Muscat regarda Coqdor, Coqdor dont les yeux verts étincelaient, et eut un sourire :

— ... à moins que vous ne vous en mêliez !... Bien sûr... Mais pensez-vous sérieusement, Bruno, sonder un cerveau quand l'homme est dans cet état ?

— Oui. Si on le soigne. Et même s'il demeure inconscient, tant qu'il lui restera un souffle de vie, je crois pouvoir entrer en contact avec le mystère du cortex... tenter de percer la barrière mentale, déchiffrer en quelque sorte le livre prodigieux de la mémoire que tout humain porte dans sa boîte crânienne...

— Je sais, affreux sorcier du ciel, que vous avez fait cela mille et une fois avec des êtres lucides. Alors que celui-là...

Coqdor regarda le commissaire bien en face :

— Nous devons tout tenter, tout risquer, Robin. Voulez-vous que nous appelions notre ami Stewe ?...

## CHAPITRE III

Le docteur Stewe regardait, à travers ses lunettes sans monture, le sujet qu'on venait de lui confier pour une tâche particulièrement délicate.

La compétence de ce praticien quinquagénaire, au crâne intégralement chauve, aux yeux petits et perçants, ne faisait aucun doute pour personne. Si bien que les autorités, conscientes de sa valeur, lui avaient donné la direction d'un laboratoire spécialisé dans les recherches biologiques et, cela sous l'impulsion de son ami Coqdor, également parapsychologiques. Les deux hommes (et Robin Muscat qui les connaissait de longue date y souscrivait de bon cœur) admettant que le comportement de l'homme demeure en grande partie lié à son état physique autant qu'à son état d'âme.

Ils étaient là, le chevalier cosmonaute et le policier. Ils étaient là et ils suivaient avec attention l'expérience tentée par Stewe qu'assistaient deux laborantins, un homme et une jeune femme.

Grégory était présent également, ayant fait une comédie de tous les diables pour accompagner son père et son parrain. Evdokia avait un peu forcé la main au commissaire qui se demandait si c'était vraiment la place de son jeune fils :

— Laissez-le donc venir, Robin. Ne faut-il pas qu'il s'instruise ?

Coqdor et Corinne, la maman de Grégory, avaient appuyé. Si bien que le commissaire avait accepté sous réserve que Grégory se tînt rigoureusement tranquille. Il avait promis, naturellement, tout ce qu'on voulait mais son père était sceptique.

Cependant Grégory avait suivi lui aussi avec acuité l'action de Stewe et de ses assistants. Il s'agissait d'obtenir la survie aussi longtemps que possible, et à l'extrême le salut de l'agresseur survivant, le cadavre de son complice ayant été mis en chambre froide aux fins d'autopsie.

Présentement, le corps du sujet était allongé sur une table de cristal dépolex, dénudé, et muni d'un masque respiratoire, sans préjudice de l'apport des appareils de perfusion.

Procédés des plus classiques. Pourtant Stewe, qui suivait sur des cadrans l'évolution du rythme cardiaque, des diverses pulsations, du mouvement pulmonaire, commençait à douter du résultat.

— Bruno, dit-il, si vous voulez essayer vos manigances, ne perdez plus de temps !

Coqdor ne se formalisa pas du terme employé par l'éminent savant. « Manigances »... Stewe, malgré une collaboration très ancienne, gardait encore quelque scepticisme sur les expérimentations mentales dont le chevalier était prolix. Muscat réprimait un sourire mais ils ne montraient ni les uns ni les autres aucune autre réaction.

Bruno Coqdor s'approcha donc de la table. Il se pencha sur ce corps inerte, à la respiration plus que faible.

Il demeura un instant immobile, le visage crispé, attitude familière qu'il adoptait quand il se livrait à quelque essai psychique.

Si Stewe, les laborantins et le commissaire suivaient le processus de ce travail hors du commun, Grégory, qui ne bougeait pas de son coin où le commissaire l'avait fermement prié de se tenir tranquille, semblait fasciné par le comportement de son parrain.

Coqdor tentait tout bonnement le contact télépathique. Il sondait mentalement ce cerveau déficient dans un organisme à bout de souffle. Mais le résultat lui paraissait difficile à atteindre.

Coqdor avait fermé les yeux. Des tics parcouraient ses traits et il commençait à transpirer tant l'effort était grand.

Un petit moment se passa, si agaçant pour les spectateurs que Muscat, n'y tenant plus, ne put s'interdire de lancer :

— Alors, Bruno ?

Coqdor eut un mouvement de découragement :

— Rien... ou pas grand-chose !... C'est nébuleux... Il pense encore de façon fragmentaire... rien d'étonnant en raison de son état...

— Avez-vous glané quelque chose ?

— Il « pense » en code spalax... c'est un interplanétaire... des images passent...

— Il y a une dame ! fit une petite voix.

Tout le monde se tourna vers Grégory. Muscat fronça le sourcil :

— Je pense que tu as envie d'une gifle ?

Grégory ne se démonta pas :

— Mais non, P'pa ! Tu demandes à Parrain... Il a dû la voir comme moi !

Coqdor essuya d'un revers de main son front baigné de sueur et sourit :

— Robin... Il n'a pas tort... et nous voyons une fois encore qu'il est doué, cet enfant !...

— Diable du cosmos ! s'exclama le commissaire. Je savais que mon fils n'était pas absolument normal sur ce point... mais de là à voir, à distance, une image...

— Un cliché ! rectifia doucement Coqdor.

— Un cliché si vous voulez... Mais mon chéri, tu es trop loin et...

— Si, P'pa ! Je l'ai vue, la dame... Même qu'elle était toute nue !

Dans le cadre austère du labo, autour de ce corps mourant, il y eut un éclat de rire général. Grégory avait parlé avec tant d'ingénuité qu'il eût été difficile de ne pas le croire.

Du coup, il se déchaîna :

— Je suis sûr que Parrain l'a vue comme moi ! Elle était bien jolie !

— Eh bien, dit Coqdor, décris-la-nous un peu puisque tu l'as si bien regardée !

— Ben... elle était grande... mince... avec des cheveux qu'on aurait dit presque verts...

— Une fille des planètes extérieures du Lynx, murmura Muscat, pratiquement malgré lui.

— J'atteste, dit Coqdor. J'ai vu... ou cru voir... je doutais mais il se trouve que Grégory confirme ma vision...

— Bon ! s'énerma soudain le policier. Et puis après ? Le fait que ce type, au terme de son existence, revoie celle qui a sans doute été sa femme ou une de ses conquêtes ne nous apprend rien !

— On pourrait en conclure que ces gens... et la pluie de météores, viennent du monde du Lynx !

— Téléguidés ainsi ? Absurde ! À pareille distance !! Ils émanent du planétoïde vagabond oui ! et je crois que...

Coqdor lui fit signe de se taire. Il venait d'« accrocher » une autre pensée du mourant :

— Le planétoïde... oui, justement ! Un petit astre naturel, mais fortement équipé... Il est hérissé d'antennes de toutes parts... Je vois des constructions...

— Ça brille sous le soleil ! fit remarquer Grégory.

L'enfant parlait avec calme. Il ne bougeait pas. Mais tandis que Coqdor paraissait souffrir pour capter les visions, lui, ayant fermé les yeux ainsi qu'il le voyait faire à son parrain, paraissait très paisible.

Tous deux, pendant un instant, échangèrent des bribes de phrases, des mots. Ils se complétaient curieusement et Stewe, Muscat et les laborantins écoutaient avec avidité, stupéfaits de cette voyance en symbiose.

— ... Des hommes... Ils s'affairent...

— ... ils touchent des appareils... ces grands trucs brillants...

— ... des réflecteurs solaires...

— ... ça brille... j'ai mal aux yeux...

— ... ils sont orientés vers le soleil... Ils reçoivent en plein ses radiations... et pratiquement sans la protection d'une atmosphère... parce qu'ils vivent tous en scaphandre... Enfin, pas tous...

— Par la queue de la comète ! gronda Muscat, dites-nous si...

Coqdor tressaillit soudain comme si quelque chose d'insolite le frappait. Et ce fut Grégory qui déclara :

— C'est fini !

Interloqué tout autant que les autres assistants, Robin Muscat fronça le sourcil en demandant :

— Qu'est-ce que ça veut dire : c'est fini !

— Ben, P'pa ! Il est mort. Voilà ! C'est comme au cinéma quand on écrit « FIN » sur l'écran !

Y avait-il quelque chose à ajouter ? La laborantine qui vérifiait en permanence l'aiguille du cadran correspondant au rythme cardiaque de l'inconnu du météore, fit remarquer que Grégory ne se trompait pas. Le cadran indiquait le zéro.

Muscat explosa :

— Par tous les démons du Cosmos ! C'est foutu !

— Non !

La voix était nette, sèche, précise. Le docteur Stewe avait déjà fait un signe à ses collaborateurs.

Avant que le commissaire ou Coqdor aient posé la moindre question, le savant reprenait :

— Éloignez Grégory. Un enfant ne saurait voir ce qui va se passer ici !

Muscat ne discuta pas. Il savait que Stewe ne pouvait parler qu'à bon escient. Par contre, quand son père prétendit le faire sortir de la salle médicale, le rejeton des Muscat protesta avec la véhémence dont il était capable. Il fallut l'intervention de Coqdor, auquel il obéissait généralement de bonne grâce, pour que cela évitât au policier d'extirper son héritier manu militari. Encore Grégory partit-il avec un air boudeur qui en disait long.

Cependant, Stewe et ses collaborateurs s'affairaient avec une grande vélocité. Coqdor et Muscat pouvaient admirer la précision de leurs gestes, mesurés, toujours efficaces, jamais inutiles, ainsi qu'il sied dans le cadre d'une intervention chirurgicale.

Car il s'agissait bien de ça. Un système métallique compliqué descendait du plafond, juste au-dessus du corps de l'homme qui venait de rendre le dernier soupir. Très exactement au-dessus de la tête. Un puissant réflecteur inondait le sujet d'une vive lumière. Les assistants de Stewe enfilaient des blouses-combinaisons immaculées et la jeune femme aidait le praticien à revêtir semblable tenue. Gantés, masqués, ils invitèrent les deux spectateurs à reculer légèrement afin de garder liberté de manœuvre pour la délicate tentative qui allait suivre.

Comme dans un cauchemar, Coqdor et Muscat assistèrent alors à une rapide trépanation. Stewe, comme tous ses confrères en pareille circonstance, utilisait le bistouri-laser. Ils virent jaillir de l'armature de métal les étranges rayons esmeraldins qui tombaient sur le crâne du sujet. Et Stewe, pianotant sur un clavier, dirigeait ces formidables outils chirurgicaux de telle sorte que, pénétrant dans la boîte crânienne ils découpaient proprement la calotte supérieure.

Le sang giclait mais une pulvérisation d'intracolor, le formidable cautérisant à base phytique, colmatait l'hémorragie. Et les deux amis purent enfin voir le transfert du cerveau extirpé de son alvéole naturel pour être placé dans un récipient de déplex, immédiatement irradié de lumières diversement colorées émanant de spots disposés alentour. Les laborantins, sans hâte apparente mais toujours avec la même précision, se livraient à des manipulations variées et évidemment soigneusement programmées tandis que le docteur Stewe se tournait vers Coqdor :

— Bruno... ce cerveau vit... L'homme était mort mais il est indéniable que je peux désormais assurer sa survie pendant le temps que je jugerai nécessaire. Vous comprenez ce que vous pouvez faire désormais ?

— Vous voulez dire, cher docteur, que je...

— Oui. Exactement. Vous avez saisi. Alors...

Il lui désigna un siège placé auprès de l'immense bocal où flottait à présent le cerveau de l'homme tombé du ciel, auréolé d'un fantastique arc-en-ciel dont les éléments devaient avoir chacun une raison particulière d'agir afin d'assurer la vie, le fonctionnement, la sécurité, de cet organe

prélevé mais plongé de cette façon dans un milieu artificiel recréant les modalités vitales.

Coqdor n'en demanda pas davantage et s'installa.

Alors il recommença l'expérience télépathique. Sur les instances de Stewe qui les guidait muettement, uniquement par gestes, les laborantins assuraient le fonctionnement de cet être réduit au seul contenu de son crâne.

Les fréquences devaient être minutieusement dosées et Stewe semblait décidément expert en la matière. Muscat, appuyé contre la paroi, les bras croisés, suivait du regard l'ensemble de ce spectacle exceptionnel.

Car un duplex dément s'installait entre le chevalier Bruno Coqdor et ce qui demeurait l'organe-siège majeur de ce qui avait été un humain.

Coqdor paraissait maintenant en état second. Yeux fermés, visage torturé, tempes et front ruisselants de sueur sous l'effort mental. On voyait que par instants il tremblait convulsivement. Mais le miracle s'accomplissait, synthèse de la seule nature d'un homme doué pour l'effort cérébral et la prodigieuse technique des ingénieurs et des médecins réunis.

Et le cerveau « parlait ».

Il parlait par la bouche de Coqdor, véritablement en transe, qui captait les bribes de pensées passant comme des éclairs à travers les circonvolutions de ce malheureux cortex ainsi réduit en esclavage, et soumis à un interrogatoire post-mortem.

La laborantine, soigneusement, essuyait par instants le faciès tourmenté du chevalier. Son compagnon, lui, tout en réglant les intensités variables de l'irradiation selon les instructions du docteur Stewe, surveillait le fonctionnement d'un magnétoscope qui enregistrerait fidèlement les images et les sons. Si bien que tout ce que pouvait dire Coqdor, pratiquement en situation de semi-inconscience, se trouvait mis à leur portée pour un examen ultérieur approfondi.

Muscat écoutait avec avidité. Coqdor posait des questions et il leur apportait lui-même la réponse. Dialogue hallucinant entre un vivant et un pseudo-mort. La barrière mentale avait croulé avec la mort clinique de l'inconnu du météore. Si bien qu'il répondait sous l'impulsion de la forte pensée émanant de la personnalité du chevalier de la Terre.

Le commissaire était passionné par ce qu'il entendait, qui lui apportait des lumières inédites, quoique fragmentaires, mutilées, parasitées. D'ailleurs Coqdor s'était plaint à haute voix et à plusieurs reprises d'une présence extérieure, d'une sorte de « table d'écoute » qu'il ne parvenait pas

à situer mais qui lui paraissait s'interposer entre le cerveau en survie et son propre mental.

Muscat était passionné. Il croyait voir clair, ou tout au moins commencer à voir clair, dans cette avalanche d'énigmes, dans cette menace contre la Terre, et sans doute contre le monde planétaire civilisé dans son entier.

Coqdor, enfin, au bord de l'épuisement, hoqueta :

— Mais le but... ? Le but ?... Le but de tout cela ?...

Dans le laboratoire, on eût entendu voler un moustique. Stewe, Muscat, les assistants attendaient. Ils transpiraient eux aussi, pressentant une réponse d'une importance capitale.

Coqdor se tordit sur son fauteuil comme s'il était soumis à un brasier ardent. Il éructait avec violence, il grelottait plus que jamais et ses traits, atrocement creusés et parcourus de crispations, le rendaient impressionnant dans la douleur intérieure, qui transgressait si spectaculairement.

Alors, il dut saisir la réponse. Respirant par saccades, crachant des syllabes, on crut entendre :

— Mé... Maca... niq... mécan... i... mos... Mos-méca...

Cela dura un certain moment. Stewe avait fait signe d'augmenter certaine fréquence qui communiquait ainsi au cerveau isolé une impulsion vitale supplémentaire, espérant que cela favoriserait la « lecture » à laquelle se livrait Coqdor.

Ce dernier bafouilla encore les mêmes fragments de paroles, qui ne présentaient aucun sens.

Et tout à coup, une petite voix prononça, nettement, ce qui les foudroya tous :

— MÉCANIQUOSMOS !

Ils se retournèrent. Coqdor était brusquement arraché à son état médiumnique.

La porte du labo était entrouverte. Et une petite frimousse apparaissait.

Grégory.

Grégory qui s'était glissé clandestinement malgré la défense paternelle et qui, lui, tranquillement, reconstituait le mot que le chevalier s'efforçât en vain de déchiffrer depuis un bon moment, à partir du cerveau en survie de l'étrange voyageur spatial.

Mécaniquosmos !... Ce qui n'avait nulle signification pour les assistants.

Seulement, une fois de plus, le fils de Robin et de Corinne venait de faire la preuve de ses prodigieuses facultés.

Muscat n'avait pas le courage de le gronder pour sa désobéissance.

Sans doute Grégory avait-il raison. Mais le commissaire était plus inquiet que jamais. Grégory était vraiment, pour l'ennemi, la cible idéale, l'enfant dont on tenterait de s'emparer à tout prix.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE IV

Le commodore Dalvina allait et venait, les mains derrière le dos, ce qui, eu égard à sa petite personne en forme de boule, donnait un résultat cocasse car il parvenait à peine à joindre l'extrémité de ses doigts. Ce geste familier amusait toujours ses subordonnés et en la circonstance, et en dépit du sérieux de la situation, l'aspirant Vermel.

L'aspirant Vermel qui venait rendre compte au responsable de l'I.S. 17 (Île Spatiale numéro dix-sept) d'un fait plus qu'insolite ce qui paraissait irriter fortement le petit homme.

— Enfin, rendez-vous compte, aspirant, de l'énormité (il appuyait sur « hénaurme ») de ce que vous me racontez !...

— Pourtant, commodore, nos observateurs...

— Des crétins ! Des bons à rien ! Je prendrai des sanctions... je demanderai leur relève !... La mise à la retraite !... Je ne veux pas de pareils incapables à mon bord !... J'ai en main une partie de la sécurité de la Terre, aspirant... et vous voudriez que je prête foi à de pareilles balivernes ?

L'aspirant Vermel ne se démontait pas :

— Je vous prie de m'excuser, Commodore. Mais il me semble que nos deux observateurs, l'un et l'autre astronautes depuis plusieurs années, ne sont pas absolument des fantaisistes !

— Fantaisistes !... Voilà le mot que je cherchais !... Des individus chargés de la surveillance de l'espace et qui ont vu des météores (ou soi-disant tels) aller, venir, prendre des angles droits, repartir en arrière, s'aligner selon une direction précise et qui... et quoi encore ? Non ! ! Ils se foutent du monde... et je leur ferai bien voir, moi...

Vermel laissa se dévider un chapelet de paroles furibondes et risqua timidement, au cours d'une accalmie :

— Commodore ! Ne croyez-vous pas que ce phénomène, en admettant qu'il existe réellement, ne puisse avoir un rapport avec ce qui a été constaté depuis la Terre concernant cette étrange planète vagabonde qui désole les astronomes et qui...

— La planète vagabonde ! Parlons-en ! Les astronomes ? Des ânes, aspirant ! Des ânes ! De mon temps, il y avait, dans nos observatoires, des personnes qualifiées, des gens capables de sonder le ciel, de guider nos navires, de situer exactement un astre quel qu'il soit !... Mais à présent ! Ah ! soupira le commodore qui devenait écarlate, les choses ne sont plus ce qu'elles étaient !...

En fait, sa situation était maintenant quelque chose comme la pré-retraite. Dalvina avait été un cosmonaute de valeur mais, l'âge venant, on lui avait retiré le commandement des astronefs de ligne pour lui confier (à son grand dépit) une île spatiale, ce qui lui donnait une position confortable, certes, mais réputée, peut-être à tort, de tout repos. Il était de cette sorte un rouage (qu'il estimait tout de même important) de ces sentinelles avancées de la Terre, servant de relais, de poste de télécommunications, etc.

L'aspirant Vermel avait fait son rapport, selon ce que lui commandait son devoir. Le jeune officier paraissait navré de l'attitude du commodore et ne savait plus que dire, lorsqu'une légère sonnerie appela Dalvina à son bureau :

— Allô ? Commodore Dalvina... Oui... Quoi ? Une navette ? On nous envoie... qui ça ? Ah ! Oui ! Je le connais de réputation... Bon !... qu'est-ce qu'il vient faire ici celui-là ?... Vous n'en savez rien ? Moi non plus !... Enfin !... Faites le nécessaire pour l'accueil... Je me rends au sas !...

Il revint vers Vermel.

Vermel qui lui souriait. Car il était ravissant l'aspirant Vermel, avec son visage régulier éclairé de grands yeux bleu clair. La tenue militaire, coupée à son corps souple et doucement galbé, seyait parfaitement à ce membre du corps féminin, qui remplissait ses fonctions avec l'autorité d'un vieux routier des étoiles.

Dalvina l'estimait et en fait était ravi d'avoir une aussi agréable collaboratrice.

— Savez-vous qui on nous envoie ? Le chevalier Coqdor !

Les yeux de l'aspirant brillèrent :

— Je ne le connais pas... Mais on m'a souvent parlé de lui !...

— Ouais... Un héros de l'espace !... Méfiez-vous, aspirant ! Ces gens-là sont souvent des farfelus !... Réputation surfaite, ou à peu près... Un chevalier... Un grade hors série... Il y en a très peu... et ils ont l'oreille du pouvoir... Tous les droits !... Du moins ils le croient et se les arrogent au besoin... Je n'avais pas besoin de ça !... Et puis, je me demande ce qu'il

vient faire à mon bord ?... Allons ! En route, aspirant, allons recevoir ce personnage légendaire !...

Vermel sourit discrètement et emboîta le pas au commodore pour se rendre avec lui près du sas d'entrée où allait parvenir la navette spatiale arrivant de la Terre.

Jaloux de ses prérogatives, Dalvina voyait d'un assez mauvais œil un officier, psychologue réputé, qu'il soupçonnait de venir s'installer sur l'I.S. 17 pour une mission encore indéterminée, mais qui en profiterait certainement pour n'en faire qu'à sa guise et, par quelque attitude plus ou moins désinvolte, contrebalancer l'autorité du commandant légitime.

Cependant, le petit engin abordait, s'amarrait. On faisait fonctionner le sas et plusieurs cosmatelots procédaient, de part et d'autre, à bord de la navette et sur l'I.S., aux manœuvres nécessaires.

Le capitaine de la navette apparut, salua le commodore. Il était accompagné d'un grand gaillard d'une trentaine d'années, athlétique et d'aspect amène, dont les yeux verts brillaient sous un front haut où la casquette des forces spatiales masquait à peine des cheveux blonds coupés court.

Bruno Coqdor serra la main du commodore, puis, avec infiniment plus de grâce, celle de l'aspirant Vermel.

Il crut lire dans le regard de Vermel cette admiration un peu enfantine qui lui avait été quelquefois déférée par certaines personnes connaissant sa réputation d'aventurier des étoiles (exactement ce que lui reprochait le commodore Dalvina, plus porté à préférer les militaires stricts, férus d'une discipline rigoureuse.)

À défaut d'amabilité, le commodore voulait observer la courtoisie de règle dans les forces spatiales. Aussi présenta-t-il le nouvel arrivant à tout son Etat-Major et confia-t-il à l'aspirant Vermel le soin de le piloter si besoin en était à travers l'I.S. 17.

Cet échange d'agréables convenances dura peu. En effet, à peine Coqdor se fut-il retrouvé dans la cabine où l'avait conduit son guide, venait-on de recourir aux propos classiques : « Je m'appelle Bruno », « Je m'appelle Lydia » qu'un signal d'alarme retentissait à travers l'I.S. 17.

Inutile de préciser qu'on en resta là sur le plan des mondanités et que, d'un commun accord, Coqdor et Vermel, ou Bruno et Lydia, se précipitèrent-ils vers le poste de commandement.

L'I.S. 17, comme ses congénères, orbitait autour de la Terre mais était munie d'un armement qui en faisait, à défaut d'un vaisseau de ligne, une véritable forteresse de l'espace.

Dalvina, il faut lui rendre cette justice, demeurait, quoique relégué à ce poste qu'il jugeait indigne de son passé, un officier de valeur et de courage. Déjà, le petit homme replet s'agitait en tous sens et dirigeait la mise à feu de ses différentes armes.

Toutefois, quand Bruno et l'aspirant arrivèrent auprès de lui où se tenaient déjà plusieurs officiers et sous-officiers spatiaux auxquels il distribuait ses ordres, ils le trouvèrent surtout très frappé de ce qu'il venait d'apprendre et qui avait déterminé l'alerte générale.

D'autant que ce phénomène allait à l'encontre de ses convictions les plus enracinées. À savoir que l'I.S. 17 voyait converger vers elle ce qu'il était convenu d'appeler des trains de météores. Non pas selon une trajectoire unique et pratiquement immuable comme lorsqu'il s'agit de ces bolides qui abondent à travers le Cosmos, mais bel et bien à l'instar d'engins téléguidés, ou adroitement pilotés et qui se déplacent en formation strictement réglementée.

Force avait bien été au commodore Dalvina d'observer, à la fois sur les écrans panoramiques des astroviseurs comme à l'œil nu, par les hublots, ces éléments insolites qui arrivaient à une vitesse prodigieuse.

Dalvina qui n'y allait pas par quatre chemins venait de déterminer la tactique à suivre, et ce sans la moindre faiblesse. On allait proprement ouvrir le feu, mitrailler lesdits météores (ou soi-disant tels) au laser, à l'infra-mauve, au feu thermique, tout ce dont disposait l'I.S. pour faire face à d'éventuels agresseurs.

Bruno Coqdor admira la vitesse avec laquelle l'équipage commandé par le vieux commodore exécutait la manœuvre. Déjà l'espace était strié de ces divers traits fulgurants dont le chevalier de la Terre connaissait l'efficacité mieux que personne.

Mais Coqdor, comme tout un chacun à bord et en premier lieu le commodore Dalvina en personne, put constater sans retard que ce feu nourri ouvert sur ces singuliers assaillants demeurait sans effet, du moins dans l'immédiat.

En effet, à peine les premiers tirs s'étaient-ils manifestés qu'on pouvait voir évoluer avec autant de grâce que de rapidité ces choses bizarres qui

évoquaient incontestablement des météores mais qui, peut-être, étaient d'une tout autre nature.

Coqdor demanda qu'on lui laissât observer ces aérolithes « pas comme les autres ». Il put ainsi, à la jumelle télescopique, suivre leurs évolutions qui étaient en effet assez déroutantes. Au sens propre du mot car lesdits bolides exécutaient des mouvements subits, incroyablement prompts et visiblement bien réglés, qui leur permettaient d'éviter à peu près à coup sûr les traits fulgurants qui leur étaient destinés et qui se perdaient dans le grand vide sans la moindre efficacité.

Lydia Vermel, qui se trouvait près du maître du bord, aurait sans doute eu beau jeu pour faire remarquer à son chef qu'il avait quelque peu légèrement traité les renseignements venus de la Terre. Et que si de simples cailloux perdus dans l'immensité s'y comportaient avec autant de mesure, rien ne s'opposait à l'idée qu'une planète, tout au moins un astéroïde, soit également capable d'évoluer à son gré, pour peu qu'il soit muni d'un système de propulsion et de gouvernails convenables, et naturellement piloté par une main sûre d'elle-même.

Cependant on ne souleva pas un tel lièvre. La situation s'avérait menaçante. Dalvina, au bout d'un moment, donna ordre de cesser le tir puisqu'il était parfaitement stérile. D'ailleurs, les météores fantaisistes (ou peut-être précisément parfaitement réglés) n'offraient plus à présent une attitude véritablement hostile. Ils se regroupaient, en trois formations précises. On eût dit des oiseaux migrateurs évoluant dans le ciel bien plus que des rochers errants.

Ce qu'il fallait ? C'était se tenir sur ses gardes. Demeurer l'œil aux aguets et le doigt sur la détente. Et Dalvina qui connaissait son métier fit mettre sur pied deux commandos constitués d'hommes particulièrement entraînés au combat rapproché et qui se trouvaient à bord pour cette éventualité d'une attaque directe. Ainsi, il put croire respirer un peu.

Bruno Coqdor avait longuement regardé, utilisant les divers appareils optiques du bord, ces singuliers visiteurs de l'espace. Des blocs de minerai, c'était indéniable. Et il eût juré, en dépit de la distance, qu'ils étaient constitués d'un minerai analogue à celui servant de base à ces pierres brûlantes qui avaient lapidé la planète-patrie peu de temps auparavant. Et dont d'eux d'entre eux, de grandes dimensions, avaient de toute évidence véhiculé deux humanoïdes dont l'un au moins lui avait livré certains de ses secrets dans de fantastiques conditions.

Toutefois, il pouvait constater qu'il n'y avait pas, maintenant, de ces pierres plus ou moins fragmentées comme cela avait été le cas lors de la pluie de météores sur Paris et Versailles. Tous ces rocs qui paraissaient obéir à une discipline parfaite offraient l'aspect qu'il avait pu supposer à ces vecteurs extraordinaires amenant les deux inconnus qui avaient tenté le rapt du petit Grégory.

Si bien qu'après un instant de réflexion, il alla trouver le commodore Dalvina.

Ce qu'il lui proposa eut le don de faire bondir le petit homme. Coqdor parlementa, rappela qu'il était chargé de mission mais l'autre, entêté, gronda :

— Je suis maître à mon bord, monsieur ! Et je m'oppose à pareille folies... Je suis comptable de votre vie même et surtout si vous perdez l'esprit ! Une telle tentative n'aurait pas le sens commun !...

Et comme l'homme aux yeux verts insistait, Dalvina, exaspéré, vociféra en fin d'arguments :

— Jamais je ne faillirai à mon devoir qui est de vous protéger, fût-ce contre vous-même... En conséquence, monsieur Coqdor, prenez les arrêts dans votre cabine... Et ce jusqu'à ce que je juge bon de lever cette sanction, prise dans votre intérêt, croyez-le ! Et à contrecœur !

Si bien que le chevalier Bruno Coqdor, venu sur l'I.S. 17 avec l'idée de remplir un devoir bien précis, se trouva, pour la première fois, bouclé à bord d'un engin de la flotte spatiale terrienne.

Tandis que les mystérieux météores demeuraient apparemment statiques au large de l'I.S. 17, comme s'ils attendaient quelque chose...

## CHAPITRE V

Une prison, si heureusement conditionnée soit-elle, n'en demeure pas moins une prison.

Coqdor se trouvant donc aux arrêts (un soldat de l'espace tel que lui était assez discipliné pour savoir obéir) occupait la cabine dont l'exquis aspirant Vermel lui avait fait les honneurs. Non plus comme simple passager de l'I.S. 17 mais bel et bien en tant que prisonnier.

Certes, les cabines de l'engin orbital étaient parfaites. Climatisées, offrant une couchette confortable, un complexe sanitaire minuscule mais fort bien conçu, elles n'avaient que le défaut de leur étroitesse.

Bruno Coqdor comprenait fort bien les raisons du commodore Dalvina. Ne lui avait-il pas proposé d'entrer en contact avec les mystérieux météores afin de les joindre et de partir avec eux en navette spatiale ou en cosmocanot, ce qui eût été encore plus simple ?

Or le vieil officier des étoiles, qui refusait déjà de croire à l'existence de la planète vagabonde, qui ne comprenait que fort mal le comportement de ces pierres évoluant en formation régulière, avait encore plus de peine à admettre en dépit des assertions du chevalier de la Terre que lesdits météores devaient contenir chacun un humanoïde. Cela le dépassait. Pour l'excellente raison que, n'ayant jamais rencontré pareil phénomène au cours de ses randonnées, il était incapable d'imaginer que cela puisse exister à travers les galaxies.

Il faisait ce qu'il croyait son devoir en assignant Coqdor à résidence afin de le protéger contre lui-même et lui interdire de se livrer à pareille folie.

Des heures passèrent (en mesure terrestre qui servait de base à la connaissance de la fuite du temps) Coqdor rongait son frein, réfléchissant à ce qu'il conviendrait de faire. Un cosmatelot lui apportait ses repas et ils échangeaient quelques mots, sans plus. Il disposait toutefois d'un hublot qui lui permettait quelques vues sur le grand vide et à deux ou trois reprises il avait entrevu de nouveau les étranges aérolithes qui se tenaient sagement à l'écart mais continuaient à accompagner la course de l'I.S. 17 en circumnavigation à quelque cent soixante-dix mille kilomètres de la Terre.

Coqdor s'étirait, somnolait, regardait le petit écran de la télé du bord, faisait un tour dans la mini salle d'eau. Mais il ne prisait guère la télé et ne pouvait vraiment se doucher en permanence. Si bien qu'il commençait à trouver le temps long.

Dalvina avait dû demander par sidéroradio des instructions aux autorités terriennes. Que lui avait-on dit ? Jusqu'à nouvel avis, sans doute, d'éviter un conflit. Il était certain qu'en bas (ainsi désignait-on la planète à bord des I.S.) on était édifié. Muscat avait dû faire un rapport sérieux sur les mystérieux occupants des météores alvéolés. Donc on pouvait estimer que ces trains d'aérolithes cernant l'I.S. 17 n'étaient en fait que les véhicules amenant une race inconnue. En rapport avec la planète vagabonde ? Coqdor, instinctivement, eût juré l'affirmative.

Il somnolait, après s'être une fois de plus douché copieusement, lorsque la porte de la cabine s'ouvrit doucement.

Coqdor ne pensait pas que ce fût l'heure du repas, amené régulièrement toutes les huit heures. Et il sursauta, voyant le joli visage aux yeux clairs de l'aspirant Vermel.

— Lydia...

— Chut ! Habillez-vous vite, chevalier. Mais pour l'amour du Maître du Cosmos, silence !

L'homme aux yeux verts avait trop l'habitude des situations aventureuses pour demander des explications. Il s'équipa promptement et suivit Lydia Vermel qui lui faisait signe.

Ils marchèrent un bon moment à travers un couloir. Les lumières émanant des tubes de néon magnétisé avaient été mises en veilleuse ce qui indiquait l'heure du repos, une équipe de quart restant seulement en surveillance (d'autant que la présence des obsédants météores ne permettait pas le relâchement).

Lydia, à un certain moment, l'attira près de lui et souffla :

— Je crois vous avoir compris... Vous voulez joindre ces gens-là ?

— On ne peut rien vous cacher, ravissante !

Elle rit un peu pour masquer le léger rose qui montait à ses joues :

— Allons... Je suppose que, fidèle à l'éthique qui est vôtre, à l'idéal cosmique que vous poursuivez, vous cherchez à éviter un conflit avec cette force qui a déjà bombardé la Terre ?

Il la regarda avec une certaine admiration qui n'était pas feinte :

— Je ne plaisante pas, aspirant... ou plutôt charmante Lydia. Vous avez mis le doigt dessus !

— Je veux vous aider ! Dalvina est un vieil abruti. Il a des œillères comme tous les militaires de carrière, fussent-ils ceux de l'espace. Vous, vous êtes un vrai soldat, ce qui est différent...

— Vous aussi, si je comprends bien !

— Vous comprenez !... Alors j'essaie de vous faire embarquer sur un cosmocanot... D'accord ?

Il avait envie de l'embrasser mais se contenta de lui prendre la main.

— Vous feriez cela ?

— Je le fais !

Elle le conduisit au département où s'alignaient ces astronefs en miniature capables d'emmener quatre humains dans l'espace, avec une parfaite autonomie de manœuvre. On pouvait même effectuer des trajets immenses, voire utiliser la plongée sub-spatiale.

— La garde ?

— Neutralisée !

Il était stupéfait. Elle expliqua qu'elle avait éloigné le sous-off de surveillance, avec un ordre fantaisiste.

— Mais, Lydia... quand mon évasion sera signalée, et tout cela découvert, vous risquez...

— Je risque puisque je pars avec vous !

Il la regarda. Elle soutint l'éclat des yeux verts, ces yeux célèbres à travers la Galaxie. Des yeux de voyant, des yeux à l'occasion d'hypnotiseur. Mais elle y lut une expression très douce. Et il ne dit rien de plus.

Il admira la dextérité avec laquelle la jeune femme exécuta les manœuvres, à vrai dire assez délicates, qui devaient présider au lancement du cosmocanot.

Elle manipulait commandes, boutons, tabulateurs avec une aisance attestant une grande connaissance et une grande habileté technique. Le petit appareil découvert, ils se glissèrent tous les deux à l'intérieur et, de la façon la plus simple et la plus naturelle du monde, elle prit place sur le siège du pilote.

Comme elle tournait la tête vers lui, ils se sourirent. Puis elle cessa ce jeu et s'affaira à la mise en route.

Coqdor, malgré tout, s'interrogeait.

L'attitude de la jeune femme était-elle aussi spontanée qu'elle le paraissait ? Dans ce cas il commençait à soupçonner qu'elle nourrissait à son égard des sentiments jusque-là secrets mais qui, s'ils avaient été connus d'Evdokia, auraient peut-être été susceptibles d'éveiller sa jalousie.

Après tout, pensait-il, je ne risque rien. Elle est délicieuse, cette jeune « aspirant ». Et elle va me mener, du moins je l'espère, là où je veux, où je dois aller et ce en dépit de l'attitude butée du sieur Dalvina... Laissons-nous emporter, on verra bien !

Vibrations... vrombissements... légers grincements. Le cosmocanot frémit dans son alvéole, se met en mouvement, glisse.

Il est éjecté hors de la masse de l'I.S. et se retrouve en plein espace, filant comme un javelot.

Il ne faut pas longtemps pour que l'évasion soit découverte. L'alarme est donnée et Dalvina, aussitôt prévenu, effaré, donne des ordres, met une fois de plus son appareil sur le pied de guerre, fait ouvrir le feu.

Le malheureux sous-off circonvenu par Vermel, avouant sa faute, ou tout au moins sa confiance aberrante, s'entend signifier que sa carrière est finie et qu'il pourra se recycler dans la plonge ou le balayage s'il veut encore servir dans les forces spatiales.

Coqdor est auprès de Lydia Vermel, une Lydia crispée aux commandes.

Parce que la navigation commence mal. Des jets de feu entourent le cosmocanot. Pas d'illusions à se faire ! Dalvina est fou de rage et voyant ses instructions méprisées, son prisonnier envolé, un de ses officiers le trahissant, il emploie les grands moyens pour les châtier.

Il ne s'agit d'ailleurs que d'un coup de semonce car le tir cesse promptement et dans le micro du poste du bord, la voix du commodore explose, grinçante, rendue encore plus désagréable par les interférences inévitables des communications spatiales :

— Chevalier Coqdor !... Aspirant Vermel... M'entendez-vous ?

Les deux fugitifs échangent un regard. Coqdor met un doigt sur ses lèvres et Lydia acquiesce d'un signe de tête. Ils se taisent.

Une fois encore, deux fois, trois, Dalvina les appelle. On sent l'exaspération monter dans le ton de sa voix. Finalement, plus rageur que jamais, il les invective, les menace. Promet dans un délai des plus brefs que le tir va reprendre et que cette fois on ne se contentera pas de tirer exprès à côté de la cible, ainsi qu'on l'a fait précédemment. Ce qui est vrai ou ne l'est pas.

Et comme le cosmocanot file toujours et qu'il s'éloigne de plus en plus de l'île spatiale, comme les deux évadés se refusent toujours à répondre, à engager le duplex, Dalvina hurle de nouveaux ordres.

Le tir reprend.

Lydia mène le cosmocanot avec adresse mais elle a fort à faire pour éviter les jets de feu qui strient l'espace alentour. La portée des armes spatiales est en effet prodigieuse et s'étend parfois à plusieurs secondes-lumière.

C'est alors que les météores, les fameux météores « habités » et vraisemblablement « pilotés » refont leur apparition.

On ne les voyait plus. Ils sont là. Spontanément. Si bien qu'il est permis de supposer qu'ils utilisent le subespace, ce qui est surprenant pour ces petits engins. Car Coqdor se refuse à croire qu'il puisse en réalité s'agir de toute autre chose.

Dalvina doit s'arracher ses derniers cheveux. La formation des bolides mystérieux recommence à le narguer. Eux aussi échappent avec vélocité aux coups de feu émanant de l'I.S. 17. Eux aussi caracolent gracieusement à travers le grand vide.

Ahuri, Dalvina, et sans doute avec lui tous ceux qui occupent l'I.S. peuvent voir qu'une ligne se forme, une ligne interminable constituée au moins par trente ou quarante aérolithes.

Coqdor, de sa place, voit cela aussi et il serait ridicule de supposer autre chose que l'effet d'une évidente volonté. Une volonté parfaitement lucide.

L'I.S. tire toujours mais si le cosmocanot s'éloigne, l'escadre des météores, elle aussi, quitte les abords de l'appareil du commodore.

Quatre de ces météores se détachent de l'ensemble. Ils viennent vers le cosmocanot. Lydia est plus crispée que jamais et Bruno devine le désarroi dans l'esprit de la jeune femme.

Il se penche un peu vers elle, vers son pilote, et lui murmure :

— Ne vous inquiétez pas, Lydia... Tout cela est voulu.

Elle le regarde. Il constate qu'elle est un peu pâle mais retrouve la force de lui sourire encore :

— J'ai pris mes responsabilités, chevalier... Enfin... Bruno... Et je vous ai dit...

Un coup de volant. Le cosmocanot fait une embardée pour échapper à un jet couleur d'émeraude – un tir de laser – qui se perd dans l'infini.

Maintenant, ils sont encadrés par les quatre météores, en formation parfaitement sage, parfaitement régulière.

— Que faisons-nous, Bruno ?

— Laissez-vous guider, chère Lydia. Eux, ils savent où ils vont, et... et où nous allons !

Ainsi escortés, le cosmocanot s'éloigne, s'éloigne encore, se perd et disparaît aux regards humains et mécaniques de l'I.S. 17.

Bientôt le sidéroradar ne les reflète plus. Plus de cosmocanot. Plus de météores diaboliques non plus d'ailleurs.

À bord de l'I.S. le commodore fait éclater sa fureur. Il traite tous ses subordonnés d'incapables, promet des sanctions, jure, tempête, tape du pied. Le climat général n'est pas au beau fixe !

Lydia, quelque part dans l'espace, a le vertige. Brusquement, elle s'interroge. Comment a-t-elle pu... ?

Mais baste ! Coqdor le lui a dit : ils savent où ils vont ! Et où nous allons !...

Le singulier cortège, le cosmocanot encadré des quatre météores, et tout le train des autres bolides, tout cela fonce dans l'immensité.

Mais le chevalier croit deviner, croit savoir, quel est son but ! Ou peut-être le sait-il vraiment.

DEUXIÈME PARTIE

LES MAGICIENS DU ZODIAQUE

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE VI

Maintenant, ils survolaient ce qui, de toute évidence, était la planète vagabonde.

Emportée dans l'aventure, s'abandonnant aux événements, Lydia n'avait eu d'autre souci que la conduite du cosmocanot. Sensation curieuse pour un aspirant de la flotte spatiale de se trouver en position irrégulière, pratiquement en rébellion et désertion.

Mais il lui semblait que Coqdor ne pouvait mentir, que le chevalier de la Terre, désormais très populaire sur sa planète-patrie et ailleurs, ne pouvait œuvrer que dans la bonne voie.

Elle avait donc suivi le mouvement des bolides mystérieux, lesquels, ainsi que l'avait dit Bruno Coqdor, n'évoluaient pas au hasard mais évidemment selon un programme parfaitement au point. La traversée spatiale avait été relativement courte. Moins d'une heure. Et ils avaient commencé à distinguer le point brillant indiquant un astre, ou tout au moins un de ces astéroïdes comme il en existe des milliers au-delà des planètes centrales du système solaire.

Toutefois, au fur et à mesure qu'ils progressaient dans cette direction, les deux passagers du cosmocanot avaient pu constater qu'il ne s'agissait pas d'un de ces cailloux perdus dans le grand vide et qui, en dépit de leurs dimensions plus ou moins vastes, n'en sont pas moins que des rochers perdus saisis dans le grand mouvement gravitationnel.

Or, ce qu'ils découvraient, c'était bien autre chose. Coqdor avait pu supposer un instant qu'il s'agissait d'un énorme satellite artificiel. Il n'en était rien et il voyait bien maintenant qu'il s'agissait réellement d'un corps céleste naturel. À cela près que la main de l'homme – ou tout au moins d'une créature pensante – avait su l'aménager très astucieusement. Et selon une technique hautement perfectionnée.

Coqdor était-il surpris de pareille découverte ? Très peu en réalité. Pour l'excellente raison que, dans le laboratoire du docteur Stewe, lorsqu'il avait mis en avant ses possibilités psychotechniques, d'ailleurs corroborées par celles du surprenant Grégory, il avait à peu près déterminé la configuration

de l'astre d'où venaient les deux hommes enfermés dans les météorites fracassées à l'arrivée de la pluie de pierres.

Oui, c'était bien ce que l'enfant et lui-même avaient « vu ». Vu grâce à l'effort médiumnique. Vu par ces clichés fugaces, incomplets, le plus souvent fragmentaires, qui apparaissent plus ou moins à volonté dans le cerveau de ceux qui ont mis en œuvre cette curieuse faculté laquelle, on l'affirme quelquefois, est dévolue à tous les humains mais demeure généralement ignorée, et même niée.

Un petit planétoïde. Hérissé de formidables antennes. Recouvert pour la plus grande partie de bâtiments parallélipipédiques ou en coupoles, et braquant vers le ciel d'immenses miroirs paraboliques dont l'éclat est difficilement supportable car ils semblent disposés pour capter la lumière, donc l'énergie solaire.

Le cortège poursuit sa route, arrive dans les parage6 immédiat de la petite terre de l'espace.

Lydia ne demande même pas si on a atteint la planète vagabonde. Elle en est intimement persuadée et ne doute plus que c'était bien là que Coqdor devait se rendre. Ce qui apaise un peu son tourment. Après tout, elle finira certainement par savoir qu'elle a eu raison d'agir comme elle l'a fait et que ce n'était que son devoir.

On passe, maintenant à basse altitude, au-dessus des constructions. Une coupole qui semble pratiquée dans un matériau translucide analogue à ce dépolex qu'utilisent les Terriens, en particulier pour les hublots d'astronefs, attire leur attention.

Ils passent, très vite, mais ont eu le temps de distinguer certains détails.

— C'est un temple ?

— Un palais, peut-être... Ces motifs... sculptés... ou peints ?...

— Avez-vous remarqué leur disposition... Cela forme un cercle...

— Et vous en concluez... ?

— ... qu'il s'agit peut-être d'un zodiaque... ou quelque chose d'analogue !

Un temps. Tous deux réfléchissent à ce qu'ils ont vu. Lydia, au bout d'un moment, murmure :

— Mais le zodiaque, tel que nous le connaissons... correspond à une vision céleste à partir de la planète Terre !

— Certes. Mais dans les divers mondes, on admet fréquemment les influences astrales... Nous avons mal vu... Peut-être ne s'agissait-il pas de

la Balance, des Poissons, de la Vierge et du Sagittaire... De nos signes, si je puis dire. Mais de constellations vues à partir d'un autre univers, ou simplement d'une planète plus proche, mais auxquels on confère un pouvoir bénéfique ou maléfique selon les cas...

Cependant les météores qui escortent le cosmocanot exécutent maintenant des cercles de plus en plus étroits.

— Nous arrivons ! dit tranquillement Coqdor, comme s'il s'agissait de la fin du plus banal des voyages.

Lydia, qui est décidément très adroite, dirige fort bien son appareil et ils voient les météores se poser les uns après les autres devant un immense hangar. Là est pratiquée une aire légèrement en courbe. Pour une excellente raison. C'est qu'eu égard aux faibles dimensions de la planète vagabonde, le grand plat n'existe pratiquement pas. Lydia n'en croit pas ses yeux. Parce que les météores, touchant le sol, s'ouvrent littéralement en deux les uns après les autres.

Coqdor la rappelle doucement à l'ordre. Ils atterrissent à leur tour et il aide la jeune femme à s'extirper du cockpit.

Autour d'eux, les bolides finissent leur périple. Se fendent avec facilité. Les deux morceaux tombent de part et d'autre, libérant chaque fois un individu équipé à l'instar des cosmonautes. Et en tout point semblable aux deux postulants ravisseurs de Grégory Muscat, lesquels ont assez mal fini. Sans doute parce que leur arrivée a été quelque peu brutale, ce qui avait fracassé dangereusement les météores alvéoles.

Alors, une voix résonne à travers un micro :

— Chevalier Coqdor... Nous vous attendons ! Bienvenue à Klaëtrâ !

Lydia est très impressionnée. Elle regarde ces bâtiments, construits en un matériau d'un blanc très luminescent. Ces coupoles géantes. Ces miroirs disposés en longues rangées qui, épousant le terrain du planétoïde, forment des théories naturellement courbes qui se perdent vers le très proche horizon.

Elle constate, comme Coqdor, que l'air est assez pesant, stagnant et il est aisé de deviner qu'il s'agit d'une atmosphère artificielle. On a réussi ici une climatisation de surface grâce, sans doute, à quelque phénomène de compression de la masse gazeuse par un réseau d'ondes de force formant filet. Et parallèlement, si on marche normalement sur ce sol, sur ce petit monde où la pesanteur doit à l'état naturel être des plus faibles, c'est qu'il

existe également un système de gravitation compensant l'insuffisance de la masse astrale.

Un des hommes-météores s'incline devant eux et leur désigne une des constructions. Vaste, cubique mais surmontée en son centre d'une coupole.

Une coupole qu'ils reconnaissent tous les deux : celle qu'ils ont survolée un instant auparavant et dont les curieux ornements les ont si vivement intrigués.

Ils avancent. Que feraient-ils d'autre ? Et ils voient des portes monumentales s'ouvrir.

Une théorie de personnages de type humanoïde paraît et semble venir à leur rencontre. Mais leur allure est telle que Lydia, frissonnante, se rapproche instinctivement du chevalier :

— Des robots !...

Il la rassure d'une pression de main. Mais d'autres silhouettes se manifestent et là, la surprise est infiniment plus grande.

Il s'agit d'une demi-douzaine d'humains. Des femmes plus précisément. Ils ne tarderont pas à constater qu'elles sont toutes jeunes et jolies et ce d'autant plus rapidement que... cela semble incroyable à Lydia, ces charmantes créatures prennent leur vol. Avec une grâce indicible, elles quittent le sol, vont vers eux en filant en souplesse, donnant très exactement l'impression de nageuses en pleine eau.

Elles nagent en l'air comme on nage dans l'eau. Et c'est un cercle séduisant qui arrive autour de Coqdor et de Lydia, qui leur susurre des paroles d'accueil parlant ce code Spalax qui est adopté dans tous les univers. Lydia ouvrait de grands yeux mais Coqdor n'était qu'à demi surpris.

Il n'ignorait pas en effet que dans certains mondes lointains les humanoïdes, quoique de morphologie universelle, avaient su adapter à leurs personnes cette singulière faculté qu'on pouvait appeler la volnatation. Il s'agissait en fait à la base d'une éducation particulière du métabolisme biologique, neutralisant à volonté l'attraction pesantorielle.

Et toutes ces filles, toutes jolies, offraient des types variés et il estimait que, même si elles étaient originaires de planètes variées, aucune Terrienne ne se trouvait parmi elles.

Cependant on guidait les deux arrivants vers le palais à la gigantesque coupole. Ils pénétrèrent tout d'abord dans un immense vestibule circulaire où des colonnes s'alignaient alentour, disposition classique qu'on retrouvait

à travers les architectures mondiales. La lumière y était diffusée par des flambeaux artificiels vraisemblablement alimentés au néon magnétisé inventé autrefois par un savant terrien. Ce qui laissait supposer que les étranges habitants de la planète vagabonde utilisaient les diverses techniques galactiques et extra-galactiques.

Une voix, analogue à celle qui avait accueilli les voyageurs de l'espace sur l'esplanade, se fit encore entendre :

— Priez le chevalier Coqdor de venir me rendre visite !

Alors deux hôteses prirent chacune Lydia par un bras et l'emmenèrent, souriant, la cajolant, semblant ne pas tenir compte des regards désespérés qu'elle lançait vers Coqdor.

Lui, comprenant que, du moins présentement, il ne fallait causer aucun scandale, lui faisait signe d'obéir, qu'il n'y avait nullement à s'inquiéter.

Et il suivit de bonne grâce (du moins en apparence) les délicieuses filles qui lui faisaient une escorte pleine de charme.

Une double porte glissa devant lui. Et on le fit entrer.

## CHAPITRE VII

Très vite, passant le seuil, Coqdor pouvait se demander ce qu'il allait découvrir et surtout, à QUI il aurait affaire.

Il pouvait imaginer un personnage jusque-là inconnu. De toute façon, le maître de Klaëtrâ pouvait être un individu entre deux âges, un type assez classique, grand, majestueux (ou faussement tel) condescendant et offrant plus ou moins d'allure avec un front haut, des cheveux blancs, etc.

Ou encore un de ces aventuriers solides, méprisants, dénués de toute faiblesse, l'un comme l'autre d'ailleurs rêvant de conquêtes cosmiques, de jouer les démiurges, les dominateurs du monde. De tels personnages, Coqdor en avait déjà rencontrés. Ces postulants dictateurs à l'échelon universel avaient bien entendu assez mal fini en général.

Or, pénétrant dans ce qu'il pouvait supposer être le bureau (ou l'antre ou la salle du trône) de ce chef qui l'attendait, il fut surpris de recevoir un flux ondionique.

Sa très grande subtilité, sa sensibilité médiumnique, l'avertissaient. Ce qu'il ressentait n'était nullement hostile et au contraire fort amène. On l'attendait, on lui réservait un accueil des plus favorables.

Les délicieuses hôtessees qui lui faisaient escorte s'écartèrent légèrement. Il cligna des yeux. Il pénétrait dans une salle immense et, tout de suite, levant légèrement son regard, il constata que ce vaste local de forme circulaire se trouvait placé sous la grande coupole que Lydia Vermel et lui-même avaient aperçue en vol.

Un zodiaque, que cette couronne de signes ? Peut-être. Mais d'un genre inconnu de lui car, au premier abord, il croyait distinguer bien plus de douze symboles.

Il ne s'attarda pas à pareille contemplation. Il entra dans un domaine bien curieux. Tout était baigné dans une clarté d'un joli bleu-vert qui irradiait partout, jaillissant de nulle part. Il lui sembla que la luminosité était partie intégrante de ce lieu.

Et il voyait, devant lui, occupant le centre de l'immense salle et se situant juste au-dessous du zodiaque (?) une sorte de bulle géante, parfaitement translucide.

Une bulle habitée car il apercevait à l'intérieur, baignés de cette tendre lumière où se mariaient la douceur de l'azur et l'envoûtement de l'esmeraldin, une série de personnages tout de blanc vêtus. Du moins il croyait discerner qu'ils portaient des tuniques blanches, immaculées, lesquelles bien entendu accrochaient le ruissellement de la mystérieuse et séduisante clarté.

Pour la troisième fois, l'inconnu lui parla :

— Veuillez prendre place près de moi, chevalier Coqdor !

Cette fois, il analysa mieux ce vocal étrange. Jusque-là, il avait simplement supposé qu'il l'identifiait fort mal en raison de quelque déformation afférant au micro. Là, il continuait à ne plus savoir s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Mais une autre impression bizarre s'emparait de lui à cette audition.

Il hésitait à avancer, ne voyant pas d'ouverture dans la bulle géante.

Deux hôtes, plus aimables que jamais, le prirent doucement, chacune par une main, pour le diriger vers la paroi, laquelle sembla s'effacer à son approche. Il se trouva devant un petit escalier, taillé dans un matériau très blanc et lui aussi baigné des lueurs bleu-vert. Alors il comprit qu'il fallait escalader ces quelques marches.

— Bienvenue, chevalier de la Terre !

Une voix. Une voix unique. Une voix sortant de... combien de poitrines ? Il ne pouvait le dire encore.

Il les voyait autour de lui, assis, formant un cercle à peu près parfait, sauf en un point où à la place d'un siège il y avait un élément qu'il ne put examiner immédiatement.

Il regarda autour de lui. Des hommes... des femmes. Tous revêtus de l'ample tunique blanche tenue à la taille par une sorte de cordelière très ample.

On ne le regardait pas. Ces gens avaient tous les yeux ouverts, mais ouverts vers quoi ? Ils semblaient, les uns et les autres, perdus dans quelque rêve, ou contempler un monde invisible. Coqdor se rendit compte qu'ils parlaient tous à la fois, avec un synchronisme qui touchait à la perfection. Et il crut deviner qu'ils pensaient également avec le même ensemble.

— Prenez place, je vous prie !

Un siège, effectivement, demeurait vacant. Coqdor n'hésita plus et s'y dirigea, y prit place.

— Je suis heureux de vous accueillir !

« JE » était très net, bien que prononcé par... il estima rapidement à trente, à peu près représentant par moitié les deux sexes, les étonnants personnages en blanc sous la lumière de saphir et d'émeraude.

Il y eut un temps. Puis Coqdor, les voyant toujours aussi extatiques mais jugeant qu'il fallait intervenir à son tour, prononça :

— Je vous remercie de me recevoir parmi vous !

— « JE » suis heureux, chevalier Coqdor, de vous voir devant « MOI ».

Coqdor comprit qu'il fallait jouer le jeu. Ce collectif prétendait à l'individualité. Il y avait là une symbiose qu'il se réservait d'analyser un peu plus tard.

— Puis-je savoir où je me trouve ?

— Sur Klaëtrâ, planétoïde naturel originaire du monde de la Licorne, aménagé par MES techniciens, et destiné à ME permettre d'établir MON empire dans le système solaire qui est le vôtre !

(Bon, pensa Bruno Coqdor, voilà le mégalomane conquérant des mondes qui se révèle. Curieux seulement qu'il soit... plusieurs !)

Il eût bien posé quelques questions mais jugea que c'eût été imprudent. Il trouva un biais :

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous collaboriez avec MOI !

— Fort bien. Mais vous admettez que je désire savoir à quoi cela va m'engager ?

— Parfaitement, chevalier. Aussi vais-JE vous l'exposer !

Coqdor était ébahi mais tentait de n'en laisser rien transpirer. Ainsi, ces quelque trente personnes parlaient en même temps, d'une seule voix, avec une précision totale qui ne permettait pas la moindre bavure. Il y avait là une réussite dans le phénomène choral qui dépassait tout ce qu'il aurait pu imaginer. Et surtout il était maintenant convaincu que sa première impression était la bonne : il s'agissait d'une mentalité collective.

Il pensa rapidement aux insectes communautaires : fourmis, abeilles, termites, à leurs homologues d'autres planètes.

La voix s'éleva de nouveau. Tous ses officiants parlaient certainement très doucement, mais avec netteté. Si bien que ce n'était pas assourdissant mais demeurait très normal, sans ébranler aucunement le tympan :

— Ne pensez pas aux fourmis et autres, chevalier. JE suis l'humain. Mais l'humain en symbiose totale avec l'univers...

Alors le mot jaillit des lèvres de Coqdor, spontanément, brusquement :

— Le Mécaniquosmos, j’imagine ?

Il sentit une immense satisfaction dans cette phrase prononcée avec cet ensemble toujours parfait de ce qu’il commençait à considérer à l’instar d’une chorale :

— Combien je me réjouis de votre arrivée, chevalier ! Vous êtes bien celui qui me manquait pour réaliser mes grandioses desseins !

Coqdor ne broncha pas, se contentant d’enregistrer. Il souriait poliment, se demandant d’ailleurs si cela correspondait à quelque chose puisque ses étranges interlocuteurs (formant finalement une seule et même entité) restaient les yeux dans le vague, sans jamais le regarder fixement.

Il y eut un temps comme si l’ensemble réfléchissait. Coqdor ne pouvait s’interdire de trouver cette situation voisine de l’absurde. Qu’on parle avec ensemble, c’était un fait avéré. Qu’on puisse réfléchir avec une même cohésion...

— Chevalier, puis-je vous proposer une expérience ? Il serait bon maintenant que vous compreniez parfaitement le fonctionnement du Mécaniquosmos, que vous en appréciiez la valeur...

— Je suis prêt, dit simplement l’homme aux yeux verts, toujours enclin à un certain pragmatisme et qui ne refusait jamais l’aventure.

Il s’habitua difficilement à cette voix unique, à ce composé de trente organes émanant des deux sexes. Il regardait autour de lui, conscient à présent qu’on ne l’observait pas, du moins visuellement. Mais il savait déjà qu’on était susceptible de deviner sa pensée. Un formidable système télépathique irradiait à partir de ces trente cerveaux. Il en avait eu la preuve d’une façon évidente quand ce qu’il appelait la chorale lui avait conseillé de ne pas la regarder comme un monde d’insectes communautaires. Depuis, il se tenait sur ses gardes, selon une méthode à lui mise au point depuis longtemps : celle de la barrière mentale. Il s’efforçait à la fois de ne pas laisser vagabonder son esprit, toujours vif et imaginatif, tout en bloquant dans la mesure du possible toute pénétration mentale, ce qu’il avait négligé au départ.

La chorale parlait, maintenant, avec lenteur, précision, netteté :

— Je vais vous emmener avec moi, chevalier, puisque, je commence à le comprendre, vous allez devenir mon plus précieux ami et collaborateur. Le Mécaniquosmos... Fruit sacré de la concordance subtile qui existe entre l’homme, clé de voûte de la création, et le cosmos lui-même. Pour saisir, analyser, réaliser, et ensuite utiliser efficacement le grand mécanisme qui

régit les mondes, ne faut-il pas tout d'abord un peu de psychologie ? L'être humain est biologiquement, physiologiquement, une fantastique machine... Le Cosmos également ! Qui possède l'un possède l'autre !

Coqdor eut toutes les peines du monde à s'interdire de penser qu'il y avait là bien des sophismes. Mais qu'eût exprimé la chorale en s'entendant en pensée taxer de promulguer des lieux communs, alors que, selon ses propres dires, il s'agissait de bâtir un empire ?

En d'autres temps, en d'autres lieux, entendant de tels discours tirant sur le creux, Coqdor eût pu admettre qu'il avait affaire à de simples vaniteux frisant le démentiel. Seulement il ne pouvait nier la formidable installation de Klaëtrâ. Cela correspondait à une réalité et il n'oubliait pas non plus la pluie de pierres, les météores alvéolisés, et ces étranges voyageurs de l'espace dont il avait fini par interroger, pour l'un d'entre eux, le cerveau en survie.

— Nous allons partir, chevalier. Vous et moi, En symbiose parfaite. Laissez-vous aller, je vous demande la docilité, c'est-à-dire la confiance la plus parfaite.

— Vous l'avez ! dit le chevalier de la Terre.

En fait, il s'abandonnait.

Il se livrait totalement. Il devinait qu'il allait se sentir pénétrer psychiquement par la force prodigieuse qui émanait des quelque trente présents. Trente médiums sans doute. Télépathes, sorciers, mages, initiés, hypnotiseurs, voyants et quoi donc encore ? Mais il avait déjà la certitude qu'il avait autour de lui une élite glanée parmi les meilleurs sujets surdoués de divers mondes. Lutter ? Il pouvait se réserver d'y parvenir à un certain moment mais, présentement, mieux valait se laisser emporter sur les ailes mentales de cet étrange aréopage.

Il se sentit « bien » quand il fut en quelque sorte pris en charge mentalement. Il n'avait plus besoin de réfléchir, il parvenait à une sorte d'euphorie qui évoquait la quiétude fœtale. Rien n'est plus séduisant pour l'homme que cet abandon de toute initiative, de toute responsabilité, cette échappée du libre arbitre qui le dispense du plus minime effort. Cette solution de facilité qui a perdu plus d'une âme se présentait à lui et s'il l'acceptait, c'était avec cette réticence secrète qu'elle ne présenterait rien de définitif. Ce qu'il voulait, c'était savoir, c'était comprendre. On lui en offrait l'occasion et il était bien décidé à jouer le jeu jusqu'au bout. Et précisément, pour l'instant, jouer le jeu consistait précisément en ne rien

faire, en se laisser glisser doucement sur les ondes psychiques qui l'enveloppaient, l'enlaçaient, se glissaient autour de lui et en lui, annihilant toute résistance en son cerveau, avec d'autant plus d'aisance qu'il ne tentait pas la moindre objection.

Béat, euphorique, détendu, Bruno Coqdor, homme charnel, s'établissait confortablement dans son fauteuil, se laissant aller à une attitude molle et facile qui lui seyait fort peu. Mais parallèlement Bruno Coqdor, esprit développé, capable d'envolées et de sondages extra-biologiques, était guidé, pris en charge, emporté par un carrousel de pensées catalysées en une seule et forte synthèse dont les possibilités paraissaient pratiquement illimitées.

Il sentit qu'il se détachait de son corps, qu'il s'envolait littéralement alors que sa personne humaine restait quasiment vautrée sur le siège de la vaste salle, sous le zodiaque mystérieux.

Il montait. Il était léger, léger. Devenu incroyablement subtil, il accompagnait... non pas trente pensées différenciées, mais bien UN seul et unique esprit, son vecteur et, tant ce dernier le possédait maintenant étroitement, il eût pu appeler cela, s'il avait été lucide et raisonneur : son amant absolu.

Klaëtrâ lui apparut. Il venait de dépasser la coupole qu'il avait traversée sans difficulté. Il était au-dessus du planétoïde vagabond, dont il reconnaissait les contours et les fantastiques installations techniques.

Il vit le ciel, l'horizon de son système natal, et le Soleil, son astre tutélaire qui irradiait.

Il revit la Terre, la plus proche, et la Lune dansant sa danse éternelle, il aperçut Mars, la foule des astéroïdes, les géants tels que Jupiter, Saturne, Uranus, avec le cortège étincelant des satellites. Mais le voyage ne s'arrêtait pas là. Il allait plus loin, plus vite, au-delà du mur de la lumière, plus rapide que les tachyons, ces particules de rêve qui doivent correspondre à une réalité encore irrévélée.

Il lui sembla que le grand cercle des planètes représentant son domaine d'origine parmi les milliards d'autres constituant la Voie lactée éclatait autour de lui en un festival inouï où flambaient les constellations.

Il fut au-dessus du système, des cortèges d'étoiles, de la Galaxie.

Des galaxies.

Au niveau du cosmos.

Il vit que le Cosmos correspondait à l'homme.

Et qu'il était cet homme.

Que la mécanique de l'un était analogue à la mécanique de l'autre.  
Il comprit la recherche du Mécaniquosmos.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE VIII

C'était le vertige. Mais un vertige où l'homme se sentait heureux. Et surtout étrangement lucide. Il flottait merveilleusement, détaché de son corps et tout en accomplissant cet extraordinaire voyage astral et outre-astral, il avait l'impression de se voir, de s'observer, de se suivre en ses pérégrinations galactiques et inter-galactiques.

Coqdor aurait pu se croire sur un toboggan subtil, impalpable. Mais un toboggan qui, contrairement à la norme, l'emmenait toujours plus haut et plus loin au lieu de chuter, de tomber vers quelque gouffre inconnu.

Il prenait totalement conscience de ce cosmos qu'il traversait de part en part. Il le surplombait et l'envahissait à la fois. Il y devenait inhérent tout en le dominant. Et la mécanique qu'il importait de chercher, de déterminer, de comprendre (but réel de cette échappée démentielle) commençait à lui livrer ses plus profondes arcanes.

Bruno Coqdor – et sans doute en même temps que lui l'entité constituée par la symbiose des médiums de Klaëtrâ – découvrait les secrets de ce qu'on pouvait appeler l'anatomie du cosmos.

Un être titanesque, au-delà de tout ? Peut-être. Mais un être aux cœurs multiples, innombrables. Tous ces astres palpitants, ces soleils incroyablement vivants à tel point qu'ils semblaient charnels, n'étaient-ce point les cœurs de l'univers ?

Et le sang de ces étoiles innombrables circulait avec une intensité surprenante. Des myriades d'artères battaient en cadence, dans la grande, la suprême harmonie engendrée par le phénomène de la gravitation, phénomène lui-même issu de ces particules insaisissables par les machines les plus perfectionnées, particules plus mystérieuses que le neutrino ou le proton, ces gravitons supposés mais qui doivent bien cependant exister, tant la grande mécanique, cette mécanique cosmique que Coqdor découvrait, ne saurait relever du surnaturel, mais bien d'un élément tangible, solide, réel, même si sa nature demeure à jamais hors de portée de toute la sagesse des humanoïdes.

Comètes et météores sillonnaient glorieusement ce fantastique monument qu'est la Création. Les unes flamboyant éternellement dans leur course sans

but, les autres ne se révélant qu'au moment de leur glorieuse fin, alors qu'ils s'enflamment et brillent de l'éclat coruscant de la torche qui ne s'allume que pour mourir dans un unique éclat, à sa pénétration dans quelque atmosphère qu'elle éclaire alors que ce contact lui est mortel.

Coqdor connaissait ainsi le fonctionnement impeccable de tout ce qu'il aurait pu nommer les viscères de ce grand corps si parfait. Il les voyait, il les traversait, ils<sup>^</sup>y incorporait et les possédait au passage, poursuivant inlassablement sa course folle intracosmos. Et il découvrait la genèse des mondes, l'organe le plus précieux, le plus riche, la matrice originelle, l'œuf des soleils et des planètes : la nébuleuse.

Les grands amas d'hydrogène et de millions d'éléments connus et inconnus qui stagnent dans les plaines sans fin de ce qu'on appelle le ciel, le vide, l'infini, et qui n'a pas de nom absolu parce qu'il n'a pas de limites. C'est de là que vient l'astre, tout d'abord globe de feu avant de devenir terre propice à la vie par un processus sur lequel pâlissent depuis toujours les esprits les plus évolués de toutes les humanités.

Et Coqdor se posait la question éternelle : qui féconde qui ?

Quel est le fluide subtil qui provoque le choc initial ? Quel sexe prodigieux inonde de sa divine semence ces nébuleuses qui attendent, avec une patience multimillénaire, la joie sans égale de la conception que doit leur apporter l'éclair vital, le spasme créatif ?

Peut-être le grand corps universel est-il – comme l'est l'humain de tous les mondes – l'androgynie qui se féconde lui-même avant la dissociation sexuelle, laquelle n'a pour autre but que de faire se reproduire à l'infini l'orgasme richissime du premier instant, dans l'union sacrée du couple.

Et cet androgynie, cosmique, ce VIVANT formidable, Coqdor, ébloui, le découvrait alors qu'il l'avait imaginé depuis longtemps dans sa splendeur nue, vibrant d'un seul universel frisson et ce en animant les rouages rigoureusement ordonnés de la grande horloge dont les palpitations engendrent le temps, tout en maintenant l'équilibre gravitationnel...

Coqdor ouvre les yeux.

Il cille un court instant, s'étire, respire, se redresse parce qu'il se rend compte qu'il est relâché, avachi, position qu'il déteste et juge indigne de lui.

Il revoit la salle circulaire baignée de la douce lumière composée de bleu et de vert. Il distingue le cercle des médiums (qui se veut l'Unique) dans leurs tuniques amples et souples. Il sent, au-dessus de lui, ce zodiaque

complexe qui n'est d'ailleurs qu'un faible condensé de ces astres qu'il vient de visiter dans sa folle évasion...

Le voilà bien assis, très droit, égal à lui-même.

Les autres – l'Autre multiple – est toujours avec le regard perdu dans on ne sait quel vide, ou quel rêve.

Et la voix, la voix trente fois émise par trente larynx, murmure :

— Avez-vous compris, chevalier Coqdor ?

— Oui, dit-il nettement. Je sais... je sais maintenant ce qu'est ce que vous nommez le Mécaniquosmos !...

Un phénomène bien curieux s'est instauré pendant le voyage médiumnique.

Coqdor, le Terrien, s'est livré, en quelque sorte passivement, à l'expérience devant laquelle il a refusé la dérobaie. Il ne s'est pas dissimulé le risque qu'il y a à s'offrir ainsi totalement à pareille lancée. Mais à présent, après ce qui, après tout, n'était peut-être qu'une illusion, le fruit de la suggestion collective des présents, il ne regrette rien.

D'autant qu'il revient à une réalité infiniment plus solide. C'est-à-dire que non seulement il se retrouve sur Klaëtrâ, en compagnie de ses hôtes singuliers, mais encore que l'expérience a apporté d'autres fruits. Et non des moindres. En effet, l'extraordinaire expérience qui venait de se dérouler, outre son côté à la fois astronomique et poétique, voire métaphysique, amenait des réalités infiniment plus concrètes.

Dans la symbiose de ces diverses personnalités, fondues alors littéralement en une pensée unique, s'était établie une interpénétration des mentaux. Ainsi, Coqdor, s'il s'était abandonné, avait sans doute été quelque peu sondé par ces esprits qui s'infiltraient en lui afin de l'aider dans le voyage fantastique. Mais, parallèlement, lui pouvait lire en retour dans cet ensemble cérébral. Certes, tout cela demeurait assez vague. Mais des lueurs se manifestaient çà et là. L'homme aux yeux verts devait admettre que le danger n'était pas exclu et que ses partenaires aient fort bien pu détecter certaines de ses plus secrètes intentions, et ce en dépit de son essai de barrière mentale qu'il avait implantée une fois pour toutes avant d'entamer le dialogue. Malgré ce maximum de précautions, certains d'entre eux sinon la totalité avaient peut-être été heurtés par cette cloison mentale et, s'ils avaient par hasard réussi à la forcer, su que Coqdor n'était pas rigoureusement en accord avec eux.

Il gardait à leur endroit le bénéfice du doute, de l'expectative, tant il savait à volonté brouiller le processus-pensée de son propre cerveau. Par contre, il avait appris beaucoup de choses. Il importerait dans l'avenir, et un avenir proche, de tenter de les clarifier, de les compléter. Mais déjà il aurait pu résumer ses impressions d'après ce qu'il avait pu glaner dans ce magma brassant des reflets du réel, en ce qui concernait l'aréopage du Mécaniquosmos.

La secte, car c'en était bien une, avait pris naissance dans une planète de la Licorne. Les prodigieux progrès techniques de ce peuple avaient permis l'édification, à partir d'un petit satellite (Klaëtrâ) de créer un véritable astroastronef. Une planète vagabonde, mais non pas errant capricieusement. Bel et bien dirigeable, orientable, pourvue des derniers perfectionnements de l'astronautique. Ainsi susceptible de voyager sub-spatialement, ce qui expliquait le franchissement d'abîmes fantastiques depuis la constellation d'origine.

Les Licorniens s'étaient élevés contre les prétentions de domination cosmique de leurs coplanétriotes férus du Mécaniquosmos. Des dissensions se créaient et force avait été de vouloir les réduire. C'est alors qu'un groupe avait réussi à s'éloigner de la planète-mère en utilisant Klaëtrâ, Klaëtrâ qui devenait ainsi un monde à part, et ce qui ne s'était que rarement vu à travers l'immensité, un monde échappant aux normes astrales, une petite planète rigoureusement autonome.

Des aventuriers, des hors-la-loi, des marginaux de diverses espèces (mais sélectionnés parmi les plus intelligents, les meilleurs techniciens et les plus efficaces dans divers domaines) avaient été appelés après des contacts s'étendant sur divers mondes. Ce qui avait constitué l'équipage au départ. Ensuite on avait prospecté, à travers l'Univers, des médiums dont l'apport était indispensable au fonctionnement de l'organisation, les premiers membres du groupe s'avérant insuffisamment forts en nombre pour aller jusqu'au bout de leurs desseins.

À diverses reprises, quelques voyants réfractaires avaient été bel et bien kidnappés et incorporés de force. Depuis, il semblait que nulle résistance ne se manifestait dans le groupe, devenu parfaitement homogène.

Un certain réalisme avait prévalu. On ne dominerait pas le Cosmos, ce qui demeurerait du domaine de l'utopie la plus ridicule. Par contre, forts de leur expérience, ceux du Mécaniquosmos avaient compris qu'il était infiniment plus rationnel de tenter de créer un empire. Et après de longues

recherches et de multiples tergiversations, le système solaire avait été choisi.

Pourquoi ? En vertu de sa grande chaîne d'astéroïdes. Réalisant qu'un vaste empire présentait des dangers, que les dissidences, les révoltes étaient toujours possibles sinon probables, le cercle de ces étranges voyageurs spatiaux avait résolu de se fixer, non sur un seul astre, mais sur plusieurs. Or, autour de ce Soleil qui entraînait, outre la Terre et les planètes terramorphes, les grandes planètes gazeuses, n'existait-il pas de petits mondes faciles à conquérir et à administrer ? Il y avait Pallas, Cérès, Erôs, Géographos, et Junon et Vesta, et ce surprenant Hidalgo à l'orbite exceptionnelle, qui va visiter Pluton à intervalles réguliers.

Ainsi que Coqdor l'avait pressenti au départ, ceux de Klaëtrâ, dont la sagesse et les moyens techniques hérités d'un peuple particulièrement évolué étaient immenses, avaient su engendrer, non seulement une gravitation artificielle à partir de la domestication et de l'utilisation rationnelle des particules dites gravitons, mais aussi provoquer une atmosphère encerclant la planète. Et surtout maintenir ladite atmosphère par une sphère ondionique englobant l'ensemble.

De tels procédés à appliquer pour eux sur les astéroïdes, petites terres dépourvues de l'apport oxygène-hydrogène indispensable, c'était pour eux l'enfance de l'art, sinon une question de travail et de temps. Mais ils ne désespéraient pas d'y parvenir, pour peu que les Solariens leur en laissent le loisir, ce qui était encore à démontrer.

Restait la question thermie. Là, c'étaient ces miroirs paraboliques entrevus par Bruno Coqdor et Lydia Vermel qui entraient en jeu. Ils avaient pour mission de capter, détourner, orienter la clarté solaire.

Ceux de Klaëtrâ espéraient bien ainsi pouvoir féconder lesdits astéroïdes. De l'eau ? Des sondages avaient prouvé que la plupart d'entre eux en possédaient, au moins sous forme de stratification qu'il serait aisé de liquéfier par la suite.

Il ne resterait plus qu'à ensemençer. La vie prendrait son cycle. Le tour serait joué.

C'était – du moins en projet – quelque chose de grandiose. En ce qui concernait la réalisation, Coqdor pouvait avoir quelques raisons de demeurer sceptique mais, là encore, il espérait que le barrage mental ne permettrait pas à ses hôtes de trop percer ses opinions.

Enfin, ce qui lui avait fait comprendre que des Terriens se trouvaient à Klaëtrâ et épousaient la doctrine d'ensemble, il avait cru discerner, sur le plan politico-social prévu pour établir un régime convenable dans le futur empire, une phrase inspirée de Machiavel et avec laquelle Catherine de Médicis s'était rendue célèbre : « diviser pour régner ».

Parbleu ! pouvait penser le chevalier de la Terre, ils évitent de cette façon les trop grandes concentrations populaires. Ils disséminent leurs assujettis... et croient que cela leur permettra de mieux les maintenir en paix... ou en esclavage !

Tout cela était évidemment à l'état embryonnaire dans son esprit.

Mais il reprenait totalement ses esprits. Et il voyait que les autres, à présent, sortaient de leur rêve éveillé. Qu'ils montraient des physionomies normales.

Et il en identifia quelques-uns. Cette femme brune, quadragénaire solide, n'était-ce pas la señorita Maria del Carmen de Felicidad, l'ex-lumière de Buenos Aires ? Ce magnifique Noir au front haut, le griot Sambo de Tombouctou ? Sans compter M<sup>me</sup> Fernande qu'il s'était amusé un jour à aller consulter avec Evdokia ?

Il crut aussi reconnaître plusieurs autres médiums terriens disparus (il pouvait se demander si c'était de leur gré ou non) mais qui désormais résidaient à Klaëtrâ et participaient à la démentielle entreprise.

Il se posa cependant une question concernant une femme dont l'aspect le frappait particulièrement. Bien qu'assise, elle lui semblait assez grande, élancée, et la tunique laissait deviner des formes pleines non dénuées de grâce. Un beau visage régulier, un air à la fois doux et distingué, des mains d'une grande beauté. Et surtout, sous la chevelure châtain qui tombait en cascades sur ses épaules, l'éclat particulier du regard. Une Terrienne ? Une Centaurienne plutôt... Maintenant, le jeu cosmique et médiumnique étant terminé, elle regardait Coqdor.

Elle battit légèrement des paupières et eut un léger sourire, comme si elle le rappelait à l'ordre.

En effet, on lui parlait. Un bonhomme courtaud, au teint bistre, à l'œil petit et noir, très vif, l'interpellait :

— Chevalier... je crois que vous avez appris et compris bien des choses. Nous avons voulu vous instruire sur nos projets et sur ce que nous sommes. Acceptez-vous d'être des nôtres ? De créer un empire ?

Bruno Coqdor sentit tous les regards sur lui. Cette fois des regards non plus noyés et vagues, mais d'une acuité totale. On attendait, on guettait sa réponse.

Il rencontra une fois encore les yeux lumineux de la jeune femme aux cheveux châtain. Il prit un temps, puis :

— J'accepte ! dit-il.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE IX

Lydia avait vécu des heures singulières. Depuis son arrivée à Klaëtrâ, on l'avait, certes, fort bien traitée. Les hôtesse voltigeantes s'étaient empressées autour d'elle, la conduisant dans un minuscule appartement organisé réellement pour une présence féminine. Seulement, tout s'était arrêté là ou à peu près.

On lui parlait en code interplanétaire Spalax, voire en Franco-Terrien. Et elle prenait ses repas en compagnie de Coqdor et de plusieurs autres personnages, dont certains étaient également Terriens. Mais elle n'avait pas encore appris grand-chose sur la situation. Bruno, toujours affable, lui paraissait maintenant malgré tout assez distant, préoccupé.

Lydia passait de longues heures seules, face à un viséophone lui présentant des films tournés dans divers mondes, desquels elle ne comprenait pas toujours le véritable sens.

En fait, la jeune femme était fort distraite. Elle se demandait si vraiment elle avait bien agi en permettant à Coqdor de s'évader, de remplir ce qu'elle croyait une mission importante, et ce contre les agissements de ce vieil imbécile de Dalvina. Elle ne se dissimulait pas que sa position était délicate. Rébellion, évasion, forfaiture... N'était-elle pas aspirant de la flotte astro-spatiale ?

Lydia revenait sur tout cela et l'angoisse commençait à la ronger.

S'ouvrir à Coqdor ? Bien sûr ! Ne lui devait-il pas de se trouver, lui aussi, sur Klaëtrâ ? En situation tout aussi irrégulière ? C'était évident, à cela près qu'elle soupçonnait qu'il était mandaté par les plus hautes autorités et qu'il se souciait peu du respect des normes. Elle se rassurait un peu en pensant que, s'il était aussi bien en cour, il lui servirait de caution et œuvrerait pour la faire innocenter.

Toutefois, les conversations à table étaient succinctes. On parlait peu, et de choses banales. Tous ces gens étaient visiblement absorbés par des soucis profonds autant que mystérieux. Soucis que paraissait partager Coqdor. Il était gentil avec elle, sans plus. Aucun contact ne lui paraissait possible.

Elle se retrouvait donc le plus souvent dans sa solitude, se posant mille questions sur Klaëtrâ et son singulier équipage, composé d'ailleurs de robots pour la plus grande part.

Interroger les hôtes ? Elle s'y risquait peu. Mais son lui laissait liberté de manœuvre et à plusieurs reprises il lui avait été loisible de se promener à travers Klaëtrâ.

Ainsi elle avait parcouru le palais, du moins dans une certaine mesure. Les départements techniques étaient interdits. Elle savait que là, ses compagnes le lui avaient dit, se tenaient les formidables appareils assurant la stabilisation gravitationnelle, la climatisation, l'émission permanente des ondes de forces maintenant la sphère atmosphérique qui rendait la vie possible au-dehors. Et Lydia s'était promenée sur ce terrain cahoteux, sur ce petit monde rocheux, artificiellement fécondé mais où elle avait eu la surprise de découvrir un peu de végétation, des jardins encore maigres mais bien entretenus où couraient quelques animaux, où voletaient quelques oiseaux. Avec cet horizon si courbe qu'il paraissait tout proche, ce qu'il était en réalité.

Les fantastiques miroirs paraboliques reflétaient le soleil lointain et s'orientaient dans divers azimuts. La température était clémente, agréable sans plus. Et Lydia voyait bien qu'en dépit d'une assez grande distance de l'astre tutélaire, on bénéficiait de la captation d'une partie de ses radiations par le truchement du système des miroirs.

On lui avait recommandé de ne pas tenter de les fixer sous peine d'accidents rétiniens, et elle tenait compte de cette prudente consigne.

Le temps passait. Les horaires de Klaëtrâ commençaient à lui devenir familiers et elle comparait avec la mesure terrienne de durée grâce à un chronographe qui ne la quittait pas. Et Lydia s'inquiétait de plus en plus, s'interrogeant sur l'avenir.

Elle s'était dirigée vers la grande salle que surmontait la coupole. Elle l'avait déjà visitée mais, outre qu'elle souhaitait étudier de nouveau ce zodiaque où les signes classiques conçus sur sa planète-patrie voisinaient avec des symboles inconnus correspondant vraisemblablement à des mondes différents, Lydia voulait examiner de près un élément qui lui avait paru insolite.

Cela consistait en une sorte de petite table ronde, montée sur un pied unique et façonnée dans ce matériau blanc qui dominait dans la construction du palais et des divers bâtiments élevés sur la planétoïde.

Le dessus, parfaitement uni de ladite table, dont le diamètre n'excédait pas un mètre, et qui se trouvait placée devant trois des sièges qui cerclaient la salle, évoquait un miroir uni. Un miroir mi-partie vert et mi-partie rouge. Les deux domaines colorés étant séparés par une sorte de « V » très net, ce qui donnait deux segments se juxtaposant parfaitement.

Cette table-miroir attirait, fascinait Lydia, qui y devinait quelque puissance énigmatique.

Elle avait pénétré dans la vaste salle et, penchée sur le miroir, elle n'y voyait nullement son propre reflet. Mais son regard se perdait à l'infini dans un véritable envoûtement émanant des deux couleurs complémentaires qui créaient une harmonie totale.

Lydia subissait le charme. Il lui semblait que cette chose était susceptible de révélations, qu'une magie s'en créait, et elle ne pouvait s'arracher à cette très douce contemplation.

— Le miroir vous plaît, n'est-ce pas ?

Lydia sursauta, enlevée à ce songe éveillé qu'elle trouvait délicieux.

Elle se retourna, un peu comme une enfant prise en faute et se vit en face d'un petit homme courtaud (il rappelait Dalvina par la silhouette) mais au teint bistre, à l'œil sombre et scrutateur. Elle l'avait déjà rencontré plusieurs fois aux repas, savait qu'il était Licornien, un des principaux personnages de Klaëtrâ, et se nommait Uzir.

— Ne vous troublez pas, aspirant ! Il est normal qu'une personne de votre qualité, de votre sensibilité, soit appelée par ce miroir... Vous l'avez sans doute deviné ? C'est un élément occulte et il a été construit par des initiés de notre planète d'origine, dans le monde de la Licorne.

Lydia se reprenait et entraînait dans le jeu :

— Serait-ce ce que les médiums appellent un support de voyance, seigneur Uzir ?

Il sourit et elle le trouva simiesque, inquiétant. Mais se contraignit et, souriant elle aussi, écouta la réponse :

— Je suis heureux de vous voir si compréhensive... Mais vous tombez bien... Je venais justement consulter le miroir... Non pas moi seulement d'ailleurs, mais aussi deux amis que vous allez reconnaître...

Effectivement, deux autres personnages faisaient leur apparition et Lydia se sentit plus à l'aise puisque l'un des deux n'était autre que Bruno Coqdor.

En compagnie d'une très jolie femme aux cheveux châtons, dont la longue tunique blanche, flottant sur un corps qu'on devinait parfait,

masquait à peine ses pieds délicats.

Uzir les accueillit avec une des ces grimaces qu'il voulait aimables :

— L'aspirant Lydia Vermel est des nôtres... Y verriez-vous quelque inconvénient, chère Elmoaâ ?

L'interpellée posa sur Lydia son regard un peu lointain, hautain en dépit de l'aménité voulue du ton :

— Mais en aucune façon... Notre jeune amie terrienne est la bienvenue à nos recherches... Pourquoi ne l'initierions-nous pas ?...

Elle se tourna vers Coqdor et Lydia nota que le regard changeait, prenait un vif éclat, une expression que, en tant que femme, elle analysa promptement :

— Êtes-vous d'accord, chevalier ?

— En totalité. J'apprécie Lydia Vermel et je lui dois beaucoup. Je lui dois d'être ici, n'est-ce pas important ?

Elmoaâ et Uzir s'inclinèrent très légèrement, non sans grâce chez l'une, non sans un petit côté comique chez l'autre.

— Eh bien, dit Uzir, prenons place...

Bruno Coqdor prit la main de Lydia et la conduisit à un des trois sièges placés près de la table-miroir. Lui-même prit place à l'opposé et Uzir s'assit au milieu.

Elmoaâ était demeurée debout.

Lydia la regardait. Le silence s'était établi. La magnifique créature, à présent, la tête légèrement rejetée en arrière, les yeux mi-clos, paraissait psalmodier une incantation, ou une prière. Lydia voyait ses lèvres remuer mais elle ne pouvait discerner les paroles.

Cela dura un moment. Visiblement, telle une prêtresse ou un médium, Elmoaâ travaillait à entrer en transe.

Lydia se disait qu'elle allait assister à une de ces séances volontairement spectaculaires de voyance, dont la mise en scène et les simagrées masquent le plus souvent la carence, l'inanité.

Toutefois, elle remarquait que Coqdor, dont elle ne pouvait douter, semblait vivement intéressé par l'attitude de celle qu'Uzir appelait Elmoaâ. Si bien qu'elle se dit qu'après tout, parmi la foule des charlatans de l'occultisme, il existe cependant quelques médiums authentiques.

Elle n'en douta plus, un instant après. Elmoaâ semblait faire un effort, comme si quelque chose pesait sur elle, l'étouffait, lui interdisait l'expansion totale de sa recherche interne. Alors, d'un geste aussi large que

rapide, elle dénoua sa ceinture, rejeta la longue tunique et apparut dans une nudité que Lydia, sincèrement, jugea splendide.

C'était une véritable statue qu'Elmoaâ. Femme, divinement femme, archétype de celle qui, de monde en monde, distille l'amour et donne la vie. Une magnifique idole, grande et bien en chair, aux seins fermes et sans lourdeur, aux cuisses à la fois solides et étrangement douces au regard. Tout était parfait, outre l'admirable visage et la ligne des épaules, la courbe harmonieuse des hanches, la plaine de chair du ventre où on eût aimé reposer sa tête, cela forçait l'admiration. Avec sa peau d'un rose teinté d'une ombre ocrée, c'était un superbe fruit charnel qui s'offrait. Et Lydia, femme elle aussi, notait que Uzir et Coqdor paraissaient apprécier comme il se devait une telle vision.

Mais ce strip-tease accéléré ne dispensait pas l'effort médiumnique. Elmoaâ vibrait de tout son être et maintenant elle prononçait des paroles dans une langue que Lydia ne comprenait pas.

Uzir, lui, attentif, devait écouter et sans doute saisir parfaitement le sens des mots. Coqdor, lui non plus, ne comprenait pas l'idiome utilisé mais il fit un léger signe à Lydia. Comme lui, elle regarda alors la surface de la table-miroir qu'il lui désignait.

Et elle vit !

Un lien subtil s'établissait entre la femme et l'objet. Si bien que sur la surface où triomphaient les couleurs de nature et de feu, une image se formait. Dix, cent, mille, un million d'images s'interpénétrant, formant un magma dans lequel il eût été difficile de lire.

Mais, au fur et à mesure qu'Elmoaâ luttait, se crispait, se tordait parfois, tandis qu'on lisait sur son joli visage tourmenté les affres qu'elle subissait, la vision ainsi projetée se clarifiait, au rythme des essais que faisait le médium pour tenter de trier les visions valables, le tout représentant simplement le flux d'une pensée humaine, flux duquel il fallait retirer ces perles qu'étaient les révélations souhaitées sans doute par Uzir et Elmoaâ elle-même.

Ils virent ainsi apparaître des formes qui étaient celles d'un astronef, mais du type particulier d'un vaisseau de ligne. Puis d'autres et d'autres encore. Cela émergeait avec peine du tourbillon d'images correspondant aux pensées variées issues du phénomène mémoire de la Centaurienne, laquelle avait peine à obtenir la dissociation permettant de mettre en relief ce qu'elle tentait de communiquer.

Ensuite on eut la vision fugace, mais nette, de Klaëtrâ. Mais Klaëtrâ qui n'était plus au sein de l'espace, irradiée par le soleil que captait la chaîne des miroirs. Tout au contraire la planète vagabonde se montrait stagnante dans un lieu indéterminé, environnée d'un flou incompréhensible. Deux formes humaines glissèrent ensuite, vraisemblablement immergées dans ce même flou que Lydia assimila à un océan aux ondes ténébreuses.

Uzir paraissait maintenant très inquiet. Il ouvrait la bouche pour poser des questions au médium, pour pousser Elmoaâ à chercher davantage de précisions, pour qu'elle réussît à expliquer ses visions, lorsque, alors que la superbe fille, tout son très beau corps mouillé de transpiration sous l'effort, se tordait en un véritable spasme, la séance fut brusquement interrompue.

Un étrange bruit de cloches, aux vibrations très longues et très lugubres se fit entendre. Uzir avait bondi sur ses pieds et Elmoaâ, arrachée sans douceur à ses transes, ouvrait les yeux, chancelait, et elle fût peut-être tombée si Coqdor ne s'était précipité pour la recevoir dans ses bras. La vision du groupe ainsi formé parut soudain très désagréable à Lydia Vermel.

Plusieurs garçons volnageants firent leur apparition. Ils arrivaient selon ce procédé, tombaient littéralement aux pieds d'Uzir et lui parlaient avec véhémence, sans doute dans ce dialecte licornien que ni Bruno Coqdor, ni Lydia Vermel ne parlaient ni n'entendaient. Qu'importait ! Il était aisé de comprendre que quelque chose de très grave se produisait. Uzir, d'ailleurs, semblait donner des instructions et Elmoaâ, qui se reprenait, remerciait Coqdor d'un sourire. Avec une galanterie raffinée, il l'aidait à réenfiler sa tunique.

Lydia constatait que, bien entendu, toute vision s'était effacée du miroir magique.

Uzir, brusquement, s'envolait sous leurs yeux et sans prendre congé disparaissait, ainsi que les nageurs volants qui étaient venus lui rendre compte.

Alors, Elmoaâ se tourna vers les deux Terriens :

— Nous sommes attaqués, dit-elle. Une escadre de la flotte solarienne fonce vers Klaëtrâ. Ces gens-là (elle eut une expression méprisante) n'admettent guère nos météores, et nos contacts avec leurs meilleurs médiums...

Lydia nota que Coqdor pâlisait légèrement. N'était-il pas, lui, au même titre que l'aspirant Vermel, un officier de cette flotte astro-spatiale que la belle Centaurienne traitait ainsi avec autant de dédain ?

Sans doute s'aperçut-elle de ce que, sur la planète Terre, on eût considéré comme une gaffe. Elle rectifia en souriant :

— Ne viens-je pas de vous en avertir ?

— En effet, dit poliment Coqdor. Vous nous avez montré cette escadre en route... Je pense donc que vous l'avez détectée avant même le sidéroradar... Mais comment expliquez-vous ce qui a suivi ? Klaëtrâ plongée dans je ne sais quel mystérieux aquarium ténébreux ?... Et ces deux éclaireurs, car c'était bien cela il me semble, qui à leur tour se précipitent dans un pareil gouffre ?...

Elmoaâ l'enveloppa d'un regard indéfinissable.

Il y eut un petit temps. Lydia, ne sachant trop pourquoi, sentait la souffrance s'infiltrer en elle.

Elmoaâ dit enfin :

— Vous savez bien, chevalier, que nous autres voyants, avons le plus souvent peine à expliquer nos clichés...

De nouveau, le sinistre bruit de l'alarme vibra à travers Klaëtrâ.

Quelques instants après, la planète vagabonde était en état de combat. L'escadre, maintenant signalée par les appareils sidéroviseurs, fonçait, sans nul doute avec des intentions belliqueuses. Les hostilités se déclaraient entre les Terro-Solariens et ceux de Klaëtrâ.

Bouleversés, Coqdor et Lydia, en situation plus qu'équivoque, s'interrogeaient sur ce qui pouvait bien survenir désormais.

## CHAPITRE X

Klaëtrâ était en état de faire face à une attaque. Du moins en principe. La planète vagabonde avait connu un sérieux branle-bas de combat et si les cosmatelots, tous plus ou moins volnageants, s'étaient précipités à leurs postes, si les hôtesse s'étaient promptement métamorphosées en infirmières éventuelles, en auxiliaires des combattants, en agents de radio et de sidérotélé, ainsi qu'en membres du personnel de liaison et autres éléments indispensables lors d'un engagement, la majorité des services les plus délicats avaient été confiés (c'était un système propre à Klaëtrâ) à des robots, dont on disposait en une équipe hautement perfectionnée. Des guerriers sans faiblesse et rarement susceptibles de lâcheté ou de trahison, sinon lors d'une défaillance mécanique.

Sous l'immense coupole, les membres du bizarre cercle dont Uzir et la belle Elmoaâ semblaient être les principaux représentants se trouvaient rassemblés. Et maintenant Bruno Coqdor siégeait parmi eux.

Dans un état d'esprit particulièrement douloureux.

Du moins n'en laissait-il rien voir. Impassible, revêtu comme tous de la longue et chaste tunique blanche qui laissait le corps parfaitement à l'aise (condition indispensable au bon état d'un médium en transe) le chevalier de la Terre, après plusieurs expériences, plusieurs de ces réunions où il s'était entraîné à s'incorporer aussi intimement que possible à ce club de la pensée unifiée, sinon unique, Coqdor était désormais des leurs. Comme eux, il devenait un adepte de cette quête du Mécaniquosmos dont la connaissance devait (croyaient-ils tous) leur assurer une sagesse qui leur donnerait les plus sérieuses chances de réaliser cet empire fragmenté considéré comme le siège d'une société idéale. Coqdor pouvait conserver quelque scepticisme concernant de telles utopies. Il ne savait que trop combien l'humanité terrienne avait, depuis des millénaires, essuyé d'échecs en la recherche de pareille éthique.

Mais pour l'instant il importait surtout de faire corps (euphémisme puisqu'il s'agissait de psychisme) avec le cercle des voyants.

Il avait au moins acquis une certitude : tous et toutes étaient doués, tous et toutes, quelles que soient leurs planètes d'origine, possédaient à des

degrés divers cette rare faculté. Et lui, s'étant sérieusement entraîné pendant ces derniers temps à un travail mental pénible, n'hésitait pas à se joindre au cercle.

Avec une intention bien précise : pénétrer dans cette sorte de sphère impondérable engendrée par cette trentaine de cerveaux hypervoltés, y plonger hardiment, s'y ébattre à l'aise et ce pour mieux tenter de l'orienter, de créer des courants susceptibles de provoquer certaines réactions encore connues de lui seul.

Des alliés, il en avait déjà. Il était de plus en plus en accord avec Elmoaâ. Il y avait longtemps qu'il avait appris à connaître les femmes à travers les mondes. La femme encore plus que les femmes. Et il avait, non sans quelque scrupule, repoussé provisoirement l'image chère d'Evdokia. Il se disait que son charme devait agir, que c'était pour la bonne cause. Attitude un peu casuiste, mais il n'avait pas le choix.

Déjà, il négligeait Lydia, à qui il devait (il ne fallait pas l'oublier) son départ, son évasion depuis l'I.S. 17 et sa présence à Klaëtrâ. Rejeter Evdokia...

— Si je faillis, je me confesserai, je lui dirai tout et... elle me pardonnera !

Cependant, tandis que les éléments musclés mettaient la planète vagabonde en disposition de combattre, Elmoaâ, Uzir, Coqdor, Pookim des Indes et M<sup>me</sup> Fernande de Paris, et Wîi de la Licorne et Spz du Centaure, Ditaki-Ki du Sagittaire et Flu' de Lupus, réunis et cherchant l'harmonie, devaient choisir la mise en place de Klaëtrâ et ce qu'on pouvait appeler la politique à établir pour s'opposer aux forces solariennes.

Car l'escadre signalée (par Elmoaâ et le miroir magique avant même les appareils de détection-radar) s'approchait dangereusement. Il était évident qu'on allait lancer des sommations et, faute de réponse, commencer une attaque en règle.

— « JE » suis « UN ». « JE » suis prêt... « JE » réfléchis...

Le cercle tout entier s'unit, parle d'une seule voix, s'hypnotise sur l'impérieuse nécessité de ne faire qu'un. Non un bloc, mais une entité absolue.

Coqdor souffre terriblement.

D'abord parce qu'il n'a pas encore une habitude assez grande de cette subtile plongée dans un flux mental qui, non seulement n'est pas le sien, mais encore dont les composantes sont si diversifiées. Ensuite il se jette

dans ce « conglomérat » psychique avec l'évident souci, tout en hurlant avec les loups, de conserver sa personnalité intrinsèque et, plus encore, et c'est bien plus difficile, de tenter de faire dévier les décisions prises selon ses propres normes.

Car il a appris ce qui suit et qui est très important, au cours des séances d'entraînement auxquelles il a été convié : certains membres du club des cerveaux (comme il se complaît à appeler le cercle sous le zodiaque) tout en s'unissant aussi intimement que possible à leurs homologues, n'en gardent pas moins une certaine indépendance. Ce qui leur permet d'émettre des hypothèses, des suggestions, lesquelles suggestions font quelquefois leur chemin et s'infiltrer dans les pensées voisines.

Il peut y avoir des refus, des heurts, mais aussi l'harmonisation avec un cerveau qui a plus ou moins obscurément envisagé pareille solution, ou tout au moins qui l'admet avec faveur.

Coqdor a une tactique. Tout en disant avec entrain « JE » à l'origine de toutes les phrases prononcées en commun, ce qui unifie fortement l'ensemble, il cherche subtilement la pensée d'Elmoaâ. Chemin faisant, il a rencontré M<sup>me</sup> Fernande, une Franco-Terrienne, sa coplanétriote et sa compatriote. Il a salué le griot de Tombouctou, lancé un cordial effluve cérébral au mage Pookim. Et s'est incorporé fugacement à l'esprit de Ditaki-Ki du Sagittaire, étrange fille un peu masculine, mais qu'il devine sensuelle et passionnée, et à celui de Thra, un personnage ambigu, sans doute hermaphrodite, venu des mondes de la Baleine, avec lequel il sympathise au cours des repas et des séances de travail. Pour l'instant, il s'alignait très correctement sur la majorité. Il participait à cette ouverture de réflexion qui consistait en une sorte d'exposé, de mise en avant des diverses opinions, lesquelles se fondaient rapidement dans la pensée collective.

Mais, tout autant que dans un cerveau isolé où les images, les réminiscences, les fruits divers de la mémoire et de l'imagination s'entremêlent, dans ce que Coqdor considérait toujours avec une certaine ironie comme un club cérébral, il se trouvait tout naturellement des pensées différentes et fréquemment contradictoires. Il importait donc d'en venir au choix de l'opinion exprimée qui aboutissait sur la décision unanime.

Ce qui ne se faisait pas d'emblée et le chevalier de la Terre spéculait précisément sur ce fait. Docilement, s'assimilant adroitement aux médiums, il « parlait » avec eux, « pensait » ou faisant semblant avec eux, dissimulé

autant que cela lui était possible derrière sa barrière, mentale que, jusque-là, nul n'avait paru jamais percer. Pas même Elmoaâ.

La Centaurienne, qui décidément éprouvait une grande sympathie pour le Terrien, et sans doute plus encore ainsi que le soupçonnait Lydia, pouvait se croire en harmonie avec lui. Il avait habilement laissé filtrer en lui la pensée de la jeune femme quand il l'avait sentie qui, justement, tentait de forcer le rempart mental. Chassant de lui-même tout ce qui pouvait laisser deviner ses véritables intentions, l'homme aux yeux verts avait paru s'abandonner à cette « entrée » d'Elmoaâ en son moi le plus secret. Alors qu'il continuait à se garder de tous les autres, il l'avait accueillie psychiquement, lui permettant de lire dans le déroulement de son film cérébral, ajoutant encore à l'astuce de donner l'impression d'une confiance totale non dénuée de délices.

Ainsi, même au sein des zéloteurs du Mécaniquos-mos, Coqdor et Elmoaâ (cette dernière tout au moins au début, à son corps défendant) finissaient à certains moments par former une sorte de petit bloc à part et, s'ils unissaient leurs volontés, de parvenir à influencer fortement leurs partenaires.

Coqdor avait, dans la vie courante de Klaëtrâ, tout mis en œuvre pour qu'on le trouvât charmant, courtois, déjà fanatique de la quête du Mécaniquosmos.

Pendant que se déroulaient les prémices de la séance et que chacun projetait ses convictions intimes de façon à créer la sphère unique des mentaux, les événements se précipitaient autour de la planète vagabonde.

L'escadre se rapprochait dangereusement et, déjà, ce qu'il n'avait pas été sorcier de deviner, des messages parvenaient, mettant ceux de Klaëtrâ en accusation et les sommant de recevoir une délégation envoyée par l'Amirauté Terro-solaire.

Ce fait, d'ailleurs sans surprise, fut communiqué au cercle des voyants. Aussitôt, Coqdor put percevoir le flux et le reflux de ces cerveaux brusquement ébranlés, survoltés. Diverses hypothèses fulgurantes traversèrent la sphère communautaire. C'est alors qu'il sentit le danger.

Il était suggéré – et il sentait bien que la plupart des présents se rangeaient à cette idée – d'utiliser les miroirs paraboliques pour se débarrasser proprement de l'escadre. En effet, la captation et surtout un formidable moyen de condensation des radiations recréaient dans l'espace le procédé millénaire inventé par Archimède qui défit la flotte carthaginoise

attaquant Syracuse en dirigeant sur les vaisseaux les rayons solaires à travers d'immenses cristaux formant loupes.

Mais ceux de Klaëtrâ étaient susceptibles de projeter sur les astronefs des radiations cent fois, mille fois plus puissantes que celles du vieux génie sicilien. Sur des navires venus de la Terre, montés par des Terriens, les frères humains du chevalier Coqdor.

Son cœur était atrocement serré à cette idée et il lui fallait toute sa force mentale, toute sa vigilance, pour ne pas laisser éclater son angoisse.

Alors il jongla. Il exécuta un véritable numéro de trapèze-pensée, faisant appel à toute la science héritée des psychologues de sa planète-patrie qui avaient enseigné à quelques initiés les formules permettant le strict contrôle du moi intérieur.

Il frôla au passage d'autres pensées terriennes d'origine sachant qu'automatiquement il y trouverait une sympathie certaine. Eux aussi, les médiums nés sur la Terre se hérissaient à l'idée de perdre leurs coplanétriotes dans des vaisseaux spatiaux incendiés. Il fallait à tout prix éviter ce procédé atroce. Mais avant tout Coqdor comptait sur Elmoaâ.

Elle reçut le message de Coqdor, un message renforcé de l'apport mental de M<sup>me</sup> Fernande, de Sambo, de Pookim, de Maria del Carmen de Felicidad et de trois autres terriens, dont un très sérieux médium originaire de Chine et héritier de la science des mandarins.

Et ce flot arriva à Elmoaâ. Coqdor en étant le principal mentor, elle l'accueillit avec bienveillance et fut sans doute frappée par la sagesse du raisonnement, parfaitement simpliste en soi.

Coqdor et les Terriens, ainsi ligüés, agissant apparemment en sympathie totale avec leurs compagnons des divers mondes, faisaient ressortir qu'il eût été dangereux d'ouvrir les hostilités. Certes, on savait que les dégâts occasionnés par les pluies de météores et aussi le refroidissement constaté par la suite et qui était provoqué par le détournement solaire, avaient pu irriter les Terriens. Mais, si on se déclarait ouvertement ennemis, si on détruisait la flotte (ce qui n'était tout de même pas prouvé) on risquait le pire.

Le mieux n'était-il pas, tout bonnement, de s'échapper, de se dérober, de refuser le combat quitte à reprendre le dialogue un peu plus tard et dans de meilleures conditions ?

S'enfuir ? Cela peut passer pour une lâcheté. Mais il fallait préserver l'avenir et Klaëtrâ, en fait, ne parviendrait jamais à établir son empire

fragmenté sur les petites planètes si elle était en conflit permanent avec les grandes.

Et le moyen était des plus simples. Klaëtrâ était organisée pour l'utiliser : la plongée sub-spatiale.

Coqdor put respirer un instant après. Il « sentait » très nettement que son idée était adoptée à peu près par tous. Elmoaâ l'avait certainement trouvée géniale dans sa simplicité. Uzir approuvait et les autres suivaient.

L'escadre fonçait sur Klaëtrâ. Déjà, les premiers coups de semonce, jets fulgurants, rayons laser, bombes thermiques, radiations infra-mauve, sillonnaient l'espace autour de la planète vagabonde, sans viser directement, mais comme procédé d'intimidation.

Lydia Vermel, comme tous à bord, entendit les consignes divulguées par les interphones :

— Préparez-vous... Amarrez-vous à vos postes ou sur vos couchettes. Nous allons plonger dans le subespace !

## CHAPITRE XI

Lydia n'était pas absolument une novice en ce qui concernait ce style de manœuvre. L'adaptation aux plongées sub-spatiales faisait naturellement partie de l'entraînement des aspirants. De plus, à deux reprises, la jeune femme avait connu, à bord des vaisseaux de ligne où elle effectuait ses premiers mois de service actif, les affres de cette chute à laquelle beaucoup résistaient fort mal. Syncopes, nausées, troubles physiologiques divers accompagnaient fréquemment chez les cosmonautes le fait d'être précipités avec leur navire dans ce qu'on n'avait encore jamais pu déterminer avec exactitude. Un lieu hors espace où les astronefs et leurs équipages se trouvaient bizarrement inconsistants, et ce pendant une durée difficile à déterminer. Ce qui importait, pour les pilotes, c'était avant tout la visée. Il fallait effectivement préciser rigoureusement le point d'émersion de l'appareil, sous risque de se trouver encastré dans une planète où de rôtir au sein de quelque soleil.

Diverses hypothèses avaient été avancées depuis que des techniciens de génie avaient réussi la translation spontanée au-delà de centaines, de milliers, de milliards d'années-lumière. Pour certains, il s'agissait d'une désintégration absolue immédiatement résorbée, ce qui équivalait à la dissociation atomique et à la reconstitution tout aussi absolue et immédiate de l'engin et de ses passagers. En fait, la découverte avait été, comme cela est le cas pour bien des traits de génie, le fait d'un de ces hasards que les gens pourvus de raison attribuent à une providence bienveillante.

Quoi qu'il en soit, Klaëtrâ, conditionnée tel un astronef géant, allait donc piquer dans ce rien, rien provisoire heureusement, mais générateur de fort désagréables sensations.

Lydia, dans sa petite cabine, s'était écrasé le nez au hublot.

Elle pouvait désormais apercevoir, à l'œil nu, ces points brillants encore lointains correspondant aux vaisseaux de l'escadre. Une escadre affrétée et montée par ses coplanétriotes. Une escadre parmi les équipages de laquelle elle comptait forcément des relations. De bons camarades, voir des amis chers ou même des parents, sa famille étant particulièrement riche en cosmonautes.

La jeune fille était très troublée. Elle le fut davantage encore quand commença le bombardement volontairement mal dirigé qui devait avoir pour but d'arraisonner Klaëtrâ.

Elle pensait à Coqdor mais ne savait où il se trouvait, soupçonnant cependant qu'il devait participer à la réunion des médiums, n'ignorant pas maintenant que c'était cet étrange club qui dirigeait virtuellement Klaëtrâ. Elle regardait, l'œil inquiet, l'avance de l'armada céleste et son cœur s'arrêta de battre alors que Klaëtrâ ripostait. Une manœuvre maladroite. Un robot mal réglé avait lancé un projectile-laser et ce sans ordre, au mépris des consignes d'attente données par le cercle que présidait Uzir assisté d'Elmoaâ.

Lydia recula, bouleversée. Il lui semblait cependant que le tir venu de la planète vagabonde n'avait pas plus atteint son but que les flammes et les projectiles émanant de l'escadre quand une voix impérieuse résonnant dans les interphones enjoignit à tous de se tenir prêts, que la plongée allait avoir lieu dans quelques secondes.

Lydia n'eut que le temps d'abandonner son observation, de courir se jeter sur sa couchette et de s'y amarrer solidement avec les sangles magnétiques prévues pour ce genre d'exploits. Il était temps et sans de pareilles précautions, elle eût été victime de malaises infiniment plus graves, peut-être même projetée avec la dernière violence contre les parois de sa cabine.

Pendant un bon moment, elle fut aveugle, neutralisée dans tout son corps. Ce n'était pas le noir. C'était « autre chose ». Klaëtrâ tout entière venait de s'effacer de l'espace et ceux de l'escadre, sans doute ahuris, ne voyaient plus ce qu'ils considéraient déjà comme leur proie. Nul, en effet, sans y être initié, ne pouvait supposer qu'un astre, si petit fût-il pouvait être habilité aux manœuvres sub-spatiales. Et la disparition spontanée du planétoïde ne laissait aucun doute à ce sujet.

Lydia avait mal au cœur. Ses entrailles se nouaient fortement et des remugles déplaisants envahissaient sa bouche. Elle toussota, crachota, bava un peu. Tenta de régler sa respiration mais c'était fort malaisé. Elle avait la sensation d'étouffement inhérente à sa situation, sans en être surprise puisqu'elle connaissait la question, mais en la déplorant.

Par bonheur, pensait-elle, cela sera rapide. L'émersion est en effet presque immédiate dans les plongées puisqu'il y a en quelque sorte échappée, ultra-brève mais réelle, de la condition matérielle par évaison au plus que milliardième de nanoseconde de la contexture atomique.

Or, Lydia, toujours fort gênée d'un organisme envahi par les nausées, constatait que cette libération qu'elle croyait toute proche ne paraissait pas devoir se produire.

Se troublait-elle ? Ce n'était pas impossible, le cerveau, en pareil cas, étant fréquemment perturbé par l'afflux sanguin inhabituel. Cependant la jeune fille était d'un tempérament lucide autant qu'énergique. Elle commença à s'agiter sur sa couchette sans rompre encore les liens magnétiques et ce par prudence, ne sachant que trop les conséquences plus ou moins dangereuses d'un mouvement libre dans le sub-espace où elle se trouvait avec l'ensemble de Klaëtrâ.

C'était toujours ce néant ou assimilé. Si l'on peut assimiler quoi que ce soit au néant, pensait-elle, réfléchissant bizarrement dans cette position plus bizarre encore.

Elle se dit aussi que ce n'était pas l'instant de philosopher ou de chercher à expliquer ce sub-espace réputé inexplicable. Finalement, Lydia n'y tint plus, se délivra de ses sangles, se leva.

Autour d'elle, elle devinait plus qu'elle ne les voyait les éléments de sa cabine. Titubant, la jeune femme alla au hublot. Au-dehors...

S'attendait-elle à découvrir un paysage, elle si bien accoutumée à l'inlassable contemplation des espaces célestes ruisselant de bijoux ?

Mais non ! C'était ce vague, cette imprécision, ce rien.

Une voix s'éleva dans l'interphone :

— Prudence à tous... La plongée se prolonge. Gardez-vous du moindre mouvement !

Lydia était couverte de moiteur. Ses jambes la soutenaient péniblement. Cependant elle se refusa à retourner s'allonger. Il lui semblait que quelque chose de grave se produisait et que la voix du speaker ne divulguait pas la vérité. Qu'au contraire on tentait de rassurer les passagers de Klaëtrâ et qu'il s'agissait de quelque accident.

Lydia n'y tint plus et, luttant contre son propre malaise, elle sortit de la cabine et déboucha dans une des coursives du vaisseau spatial ainsi constitué par une planète en son entier.

Elle avançait maintenant dans ce qui ne pouvait même pas s'appeler les ténèbres. En effet elle distinguait vaguement les choses. Mais tout lui apparaissait, très faiblement, et surtout comme noyé, imprécis, plus que vague, plus que flou. Les hublots qui s'alignaient le long de la coursive débouchaient sur cet hypervide déjà entrevu depuis sa cabine.

Autre chose la frappait : le silence qui régnait à Klaëtrâ. Lydia ne percevait aucun bruit. Les motrices, les centrales, tout était stoppé. Il y avait bien de temps à autre une sorte de chuchotement et elle se rendit compte qu'il s'agissait de voix. Mais le son, comme la vision, se perdait, se fondait dans l'imprécision universelle.

Lydia avait froid, Lydia avait peur. À plusieurs reprises, elle sentit passer, tout près d'elle, à ses côtés ou au-dessus de sa tête des formes, entendit alors des heurts et des exclamations qui devaient être vigoureuses mais ne lui parvenaient que très étouffées. Elle comprit : c'étaient des volnageants qui se rendaient d'un bout à l'autre du bâtiment, qui tentaient peut-être de s'en échapper. Mais, trompés par cette nuit qui n'en était pas une, ils se cognaient aux parois, se blessaient ou tout au moins se contusionnaient. Et ils juraient ! Et les jurons fondaient comme le reste.

Tout à coup elle eut l'impression plus que la vue d'une présence en face d'elle. Très vite, forçant la voix, articulant au maximum, elle demanda :

— Je vous vois mal... Pouvez-vous me dire où nous en sommes ? Et ce qui se passe ?

Un petit temps. Il lui sembla percevoir un cliquetis très faible. Et un grésillement quasi imperceptible parasitant un organe qui déclarait, mais très faiblement :

— Je vous prie de m'excuser... Données insuffisantes... Je ne suis pas programmé pour répondre à votre question !

Lydia soupira, s'écarta. Un robot !

Il poursuivit sa progression mécanique, s'abîma derrière elle.

Lydia reprit sa route. Elle ne savait où elle allait mais se sentait incapable de demeurer en place. Elle avait besoin de rencontrer quelqu'un, de parler, de s'évader de ce gouffre incompréhensible.

Tout était silence. Tout était aussi immobilité. Klaë-trâ, de toute évidence, ne progressait plus. Où était-on donc parvenu ?

Et puis, elle entendit, ce qui la rassura un peu, une voix.

Ou plutôt un ensemble de voix. Comme une chorale parlée.

Elle sut de quoi il s'agissait, en ayant déjà glané quelques échos depuis qu'elle vivait sur la planète vagabonde.

— Ils sont réunis !...

Elle se dit : lui aussi est là, n'ignorant plus que Coqdor, pour une raison qui lui échappait encore, s'était incorporé à ce singulier club.

Lydia avança, quelque peu à tâtons, et commença à distinguer les abords de la grande salle du zodiaque.

Oui, on parlait. On parlait en chœur, c'était indéniable. Mais la chorale des médiums ne pouvait émettre que des sons très atténués. Cependant la jeune femme parvenait à saisir, puisque, pour se comprendre entre eux, ils utilisaient le code Spalax, devenu langue cosmique en accord entre les planètes habitées, les diverses races humaines.

... je ne puis demeurer ainsi...

... un accident...

... le sub-espace n'est pas dangereux !...

... seulement il faut s'en échapper...

... d'abord savoir où je suis ainsi bloqué...

Il y eut des murmures confus. Lydia discerna soudain une certaine cacophonie. Il lui parut que la perfection d'ensemble de la chorale se trouvait quelque peu perturbée, des opinions divergentes se manifestant entre les membres du cercle.

Ils étaient généralement d'accord mais en la circonstance, circonstance particulièrement tragique, les individualités reprenaient forme.

Et puis l'harmonie refit surface un peu après :

... exploration... éclaireurs... recherche...

... un ennemi est moins dangereux lorsqu'il est connu...

De nouveau un murmure confus mais cette fois qui paraissait correspondre bien plus à un accord qu'à une contestation.

Lydia qui s'était avancée, ne risquant guère d'être vue (elle n'ignorait pas que les séances du cercle devaient demeurer respectées de tous à Klaëtrâ) elle perçut assez nettement les derniers propos. Petit à petit, les voix cessaient leur dispersion et on en revenait à ce langage unique, à ce chœur qui émanait de tous ces humains nivelés :

... je désignerai les éclaireurs...

... non pas n'importe qui...

... des volontaires...

... ils doivent être protégés... les scaphandres...

... mieux que les scaphandres... les météores...

... mais qui ? qui désignerai-je ?

... il est indispensable que ce soient des volontaires !...

... j'irai !

La voix nette, féminine, autoritaire, s'était subitement détachée et ce solo qui paraissait insolite rompait brusquement l'uni de la chorale.

Et Lydia frémit quand elle entendit une autre voix, une voix qu'elle connaissait bien, lointaine comme les autres mais parfaitement indénifiable, celle d'un homme cette fois :

... ma place est auprès de vous, Elmoaâ...

Il y eut soudain un flux d'heureuses harmoniques dans la montée des voix encore une fois unifiées :

... gloire à vous deux... les premiers qui oseront se jeter dans le sub-espace pour lui arracher ses secrets !...

Lydia était clouée sur place. Une chape de glace coulait sur elle, lui semblait-il, et son cœur s'était arrêté.

Coqdor... Coqdor avec Elmoaâ !

Non seulement il allait risquer sa vie, en se précipitant dans cet abîme inconnu que les humains n'avaient jamais traversé qu'à bord de leurs engins, mais encore il s'y lancerait en compagnie d'Elmoaâ !

Une autre femme !

Cela ne fut pas très long. Immédiatement après la décision prise en commun par les médiums dont le cercle constituait l'état-major de Klaëtrâ, Elmoaâ la Centaurienne et le Terrien Bruno Coqdor étaient conduits à un département particulier. Là, en dépit de la mauvaise visibilité, ils furent équipés par les robots, que la situation ne gênait guère, au contraire des humains mal à l'aise dans cet univers où la lumière ne correspondait plus à grand-chose.

Ainsi Coqdor connut le procédé des météores habités. Elmoaâ et lui-même, solidement armés, se glissèrent dans les alvéoles centraux. Chacun en son vecteur. Il admira ce qu'il soupçonnait déjà, à savoir que la visibilité était possible, grâce à un masque spécial à rayon infra-mauve, allant bien plus loin que l'infrarouge et qui perceait le minerai traité selon un procédé inventé par les Licorniens.

Un lien métabolique unissait le passager à son support, ce qui lui permettait les déplacements à volonté, l'orientation très facile, l'allure réglable à loisir.

Elmoaâ et lui, dans ce magma de vague, de superténèbres, échangèrent une pression de main avant de se séparer pour pénétrer l'un et l'autre dans les météores à eux destinés.

Ils se trouvaient disposés hors des bâtiments, sur le sol même de la planète vagabonde perdue dans le subespace.

Ils quittèrent le sol, sans savoir s'ils montaient ou descendaient.

Ils allaient dans le mystère total.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE XII

Sub-espace ? Hyper-espace ? Super-espace ? Ou quoi ?

Un lieu ? Mais peut-on dire que c'est un lieu ? Coqdor, autant qu'il lui est encore donné de réfléchir, de penser, doit admettre qu'il s'agit plutôt d'un état, d'une situation, de...

Mais les mots sont bien faibles pour exprimer ce qu'il ressent. Parce qu'il se croit encore du monde des vivants, bien que plongé dans cette position invraisemblable.

Il se sent cependant un autre. Toutefois – et ce n'est pas le moins surprenant – il « voit ». Le sens de la vue lui est maintenu et, c'est précisément ce qui l'étonne, mieux, bien mieux que sur Klaëtrâ.

En effet, depuis que la planète vagabonde avait pénétré dans ce qu'il est convenu d'appeler le subespace, la visibilité, pour tous, était devenue précaire. On se déplaçait à tâtons, et bien maladroitement encore.

Maintenant, Bruno Coqdor a retrouvé la faculté visuelle. Il pourrait évidemment se dire que c'est grâce à ce dispositif oculaire qui fonctionne par l'utilisation des rayons infra-rouges. Et qui permet à l'organisme de s'assimiler si curieusement à ce matériau constituant le météore-alvéole, de voir en transparence.

Pourtant cette explication ne le satisfait pas. Il soupçonne autre chose. Ne serait-ce pas parce que, maintenant, il est dégagé de l'attraction naturelle du planétoïde-astronef, qu'il s'incorpore en quelque sorte de façon infiniment plus intime à ce milieu qui ne ressemble à rien de connu, d'une planète en l'autre ?

Les idées vont vite, ce qui démontre bien qu'il demeure biologiquement intrinsèque. Il se souvient des voyances d'Elmoaâ, Elmoaâ qu'il distingue parfaitement, dans un curieux halo. La Centaurienne, qui touchait à l'état de transe, n'a-t-elle pas très exactement prédit l'attaque de l'escadre avant de parler de ces deux éclaireurs... qui ne peuvent être à présent que Coqdor et elle-même, audacieusement lancés dans ce domaine inconnu ?

Il la regarde. Il la voit très nettement à travers son enveloppe, lui qui est maintenant un homme de Klaëtrâ. Il y a la formidable technique de son système oculaire, certes, mais aussi la possibilité de regarder à l'infini, et

sans la moindre limite. Ainsi Elmoaâ lui apparaîtrait non seulement au-delà des parois, et de son propre alvéole, et de celui d'Elmoaâ, mais encore dans sa nudité, cette nudité splendide qu'il lui a déjà été donné d'admirer, et mieux encore, il lui semble qu'elle apparaîtrait à présent comme une idole translucide sinon transparente. C'est une déesse de lumière qui bien installée dans son météore-vecteur, explore en sa compagnie la région vertigineuse de l'au-delà spatial.

Klaëtrâ ? Où est Klaëtrâ ? Il cherche du regard. Et il aperçoit en effet la planète-astronef. Ridiculement petite, comme si elle se trouvait à une distance considérable, de plusieurs minutes-lumière au moins. Il ne s'en émeut pas. Rien ne l'émeut, ne le trouble. Le sentiment curiosité est celui qui domine tout. Il cherche, il veut savoir...

Il ne connaît plus les dimensions, les limites de son propre corps. Et sans doute encore moins de son esprit. Parce qu'il rencontre un autre esprit, que sa pensée se marie heureusement à une autre. Celle, évidemment, d'Elmoaâ.

Là encore il pourrait croire qu'il s'agit d'un phénomène analogue à ce qui se passe sous la coupole du zodiaque, lorsque les médiums réunis parviennent à la symbiose cérébrale. Pourtant il n'en est pas convaincu. Il pencherait plutôt pour un fait inhérent à sa position, à leur position. C'est encore le sub-espace qui leur joue ce tour. Les voilà unis en pensée et leurs réflexions sont infiniment plus étroitement communes que pendant les séances médiuniques.

À partir de ce moment, ce n'est plus Bruno Coqdor, le Terrien, l'homme aux yeux verts, l'amant d'Evdokia, l'officier psychologue qui a tant bourlingué à travers les galaxies, mais un tout autre personnage, si subtilement associé à Elmoaâ qu'il n'en forme plus qu'un avec elle, du moins en pensée. Et c'est cet hermaphrodite qui désormais explore ce monde qui n'est pas le monde, qui est autre chose que le monde.

IL en a conscience. IL commence à comprendre, ou tout au moins espère y parvenir. IL a atteint, après avoir traversé la périlleuse frontière de l'univers, non certes un infini, mais peut-être le départ vers l'infini. IL ne peut pas ne pas évoquer l'hypothèse pascalienne.

Un infini. Et un autre infini.

Absurde !

Après Pascal, voici Descartes. Seulement LUI, plongé dans ce... ce « qui n'a pas de nom », peut se demander ce qui est encore cartésien ici.

Mais l'esprit humain est ainsi fait que les fils d'Ève sont avant tout des curieux. LUI veut comprendre. Et il avance des explications, si hypothétiques, si empiriques soient-elles.

IL se trouve... mettons dans un océan.

Un océan de vide ?

Bon. D'accord. Mais un océan, en surface ou en profondeur (où est la surface et comment estimer la profondeur s'il s'agit de l'infini ?) cela suppose des vagues, voire des lames de fond.

Tiens ! Cela commence à ME satisfaire. Océan, vagues...

Cette légèreté, cette impression de flottement...

JE flotte.

Encore un rapprochement, une association d'idées séduisante. JE flotte, non pas dans l'eau, bien sûr, mais dans un fluide qui n'a rien d'une atmosphère non plus.

L'hypothèse : univers parallèle, s'imposerait pour certains. Ce qui n'est pas le cas pour Coqdor. Il n'a jamais admis cette éventualité. Profondément rationaliste (au sens étymologique du mot) donc déiste, Bruno Coqdor ne saurait envisager autre chose qu'un univers, d'autant plus déterminé unique qu'il est infini. Certes, il n'est pas dans ce qu'on pourrait désigner comme étant l'espace « normal ». Mais un espace « anormal » c'est encore voisin de l'absurdité. Alors ?

La comparaison vient en lui, ou plus exactement en EUX, en ce UN bien plus intime encore que l'ensemble des médiums de Klaëtrâ, tant il s'harmonise d'instant en instant avec Elmoaâ.

Oui, c'est peut-être cela, le sub-espace. Un océan de vide (il y songeait un peu plus tôt). Et ces vibrations qu'il ressent, qui lui semblent dominer et le rapprocher de plus en plus subtilement d'Elmoaâ qu'il aperçoit avec lucidité tout en éprouvant une délicieuse sensation de rêve, ces vibrations sont-elles justement ces vagues, ces lames de fond, ces remous, l'expression rythmique de cet océan dans lequel s'est immobilisé Klaëtrâ et au sein duquel ils se sont audacieusement aventurés.

Des vagues de néant... Non ! Il y a vibration. Donc réalité.

Mais réalité en dehors du cosmos proprement dit.

D'une part l'univers courbe d'Einstein. Et de l'autre cet Ineffable, qui est peut-être le Destin, le Fatum, Fô, Brahm, l'Ananké, celui qu'évoquait Henrik Ibsen en l'appelant le Grand Courbe, le Dieu au-dessus des Dieux.

Holà ! Bruno Coqdor ! Tu délires !

Philo... métaphysique... littérature... poésie !

Un peu de raison, mon ami !

Il se morigène et cependant il se rend compte que tout ce qu'il pense et tout ce qu'il ressent existe parallèlement chez Elmoaâ. Jamais ils n'ont été si près l'un de l'autre, et Coqdor se rend même compte qu'il n'a jamais atteint cela avec celles qui ont traversé sa vie.

Pas même avec Evdokia.

Le choc ! Ce conflit interne oblige l'homme aux yeux verts à se secouer, à réagir.

Instinctivement, il fait effort pour se dégager de l'union avec Elmoaâ.

Elle ne saurait en être surprise puisqu'elle partage son raisonnement dans les méandres les plus délicats. Seulement, sans doute offensée, elle montre, elle aussi, un caractère accusé. Il y a une sorte d'écartèlement et les deux météores-alvéoles, qui arrivaient à se rejoindre, s'écartent avec autant de violence que ces deux forces cérébrales. Et, grâce au système licornien, ce matériau obéit de façon absolue à la volonté de son passager, ce qui provoque une lancée foudroyante.

Les deux corps étrangers plongés dans l'océan de néant remuent fortement ses couches auxquelles on ne saurait attribuer aucune appellation convenable. Mais elles les remuent. Ce qui crée un formidable remous. La stagnation éternelle sub-spatiale est ébranlée. Les météores habités foncent, tout naturellement, sur Klaêtrâ, Klaêtrâ immobilisée, embourbée si l'on peut dire dans ce magma de vide.

Une lame formidable qui ne semble plus avoir de fin, un écho infini qui se répercute de telle sorte qu'il donne une impression d'éternité mais, sur le plan purement pratique, une secousse d'une puissance titanesque qui se rue sur Klaêtrâ, typhon démentiel, cataclysme hors nature.

Coqdor est emporté, tout comme Elmoaâ. Ils ont l'un et l'autre la perception de ce qui se produit. Le Mécaniquosmos tant cherché ? Ne s'y trouvent-ils pas en cet instant, baignés de ces ondes, de ces vibrations, de ces... mais cela n'a pas et ne saurait avoir de nom dans les langues des galaxies.

Seulement « ça » bouge !

Parce que leurs réactions opposées ont fortement perturbé le silence et l'immobilité hors-temps de ce lieu extra-cosmique. Ce qui se passe vraisemblablement lorsque des astronefs réussissent la plongée qui leur

permet de se translater à des millions d'années-lumière en une fraction de durée touchant à l'immédiat.

Le fait de se glisser, si fugacement que ce soit, EN-DESSOUS de l'espace, ainsi que quelque savant oublié en a découvert fortuitement le principe, met le sujet en état de non-gravitation. Coqdor et Elmoaâ ont involontairement engendré un choc. Un des ces « bang » qui sont à l'origine des mondes, et ce bang qui les a rejetés vers Klaëtrâ, jetant le désordre dans la majesté hautaine de ce lieu qui parfois engloutit à jamais les téméraires vaisseaux qui s'y aventurent, a également arraché la planète vagabonde à cette sorte d'échouage.

Comment cela se fait-il ? Jamais sans doute Bruno Coqdor ni la Centaurienne Elmoaâ ne sauront l'expliquer, mais Klaëtrâ émerge et on revoit l'espace, les constellations, les planètes les plus proches, et le fleuve immense de la Voie lactée brille de ses fanaux de pureté, de ses phares de diamants.

Klaëtrâ ravagée, Klaëtrâ qui a souffert de ce passage en force, Klaëtrâ où des antennes sont fracassées, des miroirs éclatés, des bâtiments effondrés, où la grande coupole zodiacale est fissurée.

Mais Klaëtrâ sauvée. Klaëtrâ qui, on le réalise après quelques calculs, se trouve maintenant aux limites du système solaire, loin des attaques de toute escadre, à hauteur approximative de l'orbite de Pluton.

Sur le terrain, deux météores-alvéoles fragmentés, d'où s'extirpent chancelants, blêmes, bouleversés, deux êtres qui s'appuient l'un sur l'autre et reviennent en titubant vers le palais des médiums où on leur fait un accueil enthousiaste.

Un peu après, le club des voyants s'est réuni sous la coupole fêlée, mais qui tient encore.

Et la voix unique exprimant la pensée unique s'élève en un hymne d'autosatisfaction :

— JE suis satisfait. J'AI réussi à émerger du subespace. JE suis donc le plus fort. MON empire est en bonne voie et tous les espoirs ME sont permis...

Une période nouvelle commence pour la planète vagabonde.

## TROISIÈME PARTIE

### LA TENTATION DE BRUNO COQDOR

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE XIII

Klaëtrâ était sauvé. Grâce à l'audacieuse incursion de Coqdor et d'Elmoaâ se lançant témérairement dans le mystère sub-spatial. Toutefois, il fallait se rendre à l'évidence, le bilan était lourd.

Les avaries, nombreuses, avaient non seulement frappé les grands bâtiments, mais aussi les délicates installations qui permettaient à la petite planète de se comporter comme un véritable navire de l'espace. Une nouvelle plongée, utilisant ces ondes mal déterminées et découvertes fortuitement qui annihilèrent la matière une fraction de seconde pour une reconstitution spontanée en un autre point du cosmos, eût été folie dans les conditions qui étaient actuellement celles régissant Klaëtrâ.

Un grand nombre des fameux miroirs paraboliques, ces miroirs susceptibles de capter la chaleur solaire et la détourner à volonté, avaient éclaté dans le choc du retour. Certes, on les réparerait, les techniciens licorniens et autres s'en faisant forts. Mais il y avait des dégâts dans les divers domaines de la machinerie. Principalement dans les éléments moteurs.

On vérifiait fébrilement l'ensemble des installations. Une certaine inquiétude régnait, principalement concernant un extraordinaire contingent emmagasiné dans des départements spéciaux et soigneusement surveillés en période ordinaire.

Il s'agissait d'accumulateurs gigantesques, en lesquels la science licornienne avait réussi la catalysation de l'énergie solaire. Cette énergie en quelque sorte dérobée au rayonnement d'un soleil, voire au détriment des mondes qu'il couvrait depuis des milliards d'années, se trouvait ainsi enfermée, emmagasinée, stockée, et capable d'être libérée selon les besoins pour être utilisée de façon rationnelle. Un potentiel représentant une force thermique à peu près incommensurable. Uzir et Elmoaâ ne l'avaient pas dissimulé à Coqdor : c'était une puissance formidable mise à leur disposition. Mais il y avait le revers de la médaille.

Il s'agissait là d'un véritable dragon enchaîné. Il était donc prudent d'en assurer des vérifications permanentes, une surveillance sans faille.

On avait fait le point. Présentement et pour un bon moment encore, il apparaissait des plus prudents de réparer au maximum les avaries de Klaëtrâ. Par la suite, on aviserait. Ce qui avait apporté quelque satisfaction aux premiers observateurs, dès l'émersion depuis le subespace, c'était le fait que, si la planète la plus proche (tout est relatif) se trouvait en aphélie, si Pluton donc était inaccessible, restait à distance relative le petit monde que les Solariens appelaient Hidalgo. Un de ces planétoïdes visés par le projet licornien pour y établir un de ces petits états planétaires destinés à constituer les éléments du futur empire.

Il fut donc décidé de mettre tout doucement le cap sur Hidalgo. Comme la plongée sub-spatiale était provisoirement hors de question, on se dirigea à petite allure, ce qui évitait les ébranlements d'autant plus périlleux que l'armature de Klaëtrâ, la Klaëtrâ aménagée par les humains, demeurait sérieusement fragilisée.

Entre-temps, Coqdor avait conquis définitivement la confiance générale.

Uzir et tous les autres l'entouraient, lui prodiguaient les marques de la déférence la plus totale. Il continuait à participer aux séances du club médiumnique, où toute décision était prise à partir de cette curieuse communauté unifiée en une entité. Tous et toutes multipliaient les prévenances. Elmoaâ, bien entendu, partageait ce triomphe et affichait un sourire un peu lointain, non dénué de hauteur. Cela pouvait déplaire à certains, mais comment oublier que la belle Centaurienne, par ailleurs un des meilleurs médiums de la confrérie, avait osé accompagner le Terrien dans les arcanes de ce monde qui est en dehors du monde ?

Leur retour ? L'impulsion qu'ils avaient donnée à Klaëtrâ pour s'extirper du piège intercosmique ? Cela pouvait correspondre à la poussée parfois nécessaire à un vaisseau échoué, une poussée disproportionnée avec le volume et le poids de l'objet, mais qui suffit à l'arracher à l'échouage. Là encore, hasard ou Providence ? Toujours était-il que sans eux deux, sans, il fallait le reconnaître, les merveilleux météores-alvéoles, Klaëtrâ et ceux qu'elle emportait eussent risqué fort de finir dans cette stagnation d'éternité.

Aussi Uzir et les autres paraissaient-ils avoir le scrupule de livrer à l'homme aux yeux verts tous les secrets de Klaëtrâ, de l'initier à la sagesse formidable des Licorniens, sagesse étayée d'ailleurs par une théorie d'inventions et de techniques d'origine extra-licornienne. Depuis les échanges interstellaires, la science des humanoïdes avait fortement progressé, chacun apportant sa provende de découvertes. Si bien qu'un

peuple industriel était en mesure d'obtenir des résultats fantastiques dans les divers domaines de la technologie. Klaëtrâ en était la preuve.

La sidéroradio amenait des renseignements précieux.

On savait à peu près ce qui se passait sur les divers astres du système solaire et en particulier sur la Terre, fort éloignée de la position actuelle de Klaëtrâ.

Bruno Coqdor, tout comme Lydia, une Lydia qu'il voyait de moins en moins, absorbé qu'il était par son initiation à tout ce qui concernait le microcosme de Klaëtrâ, pouvait respirer. Sa planète-patrie, présentement, se portait un peu mieux. Pour une raison assez simpliste : les miroirs titanesques ne détournaient plus au grand dam des Terriens une partie des radiations thermo-luminiques émanant du Soleil-Roi. Comme la tache inquiétante de la planète vagabonde avait nécessairement disparu de leur firmament, ils devaient respirer. Il était vrai que les astronomes devaient fouiller le ciel et finiraient sans doute par situer de nouveau le planétoïde qui les avait lapidés de ses météores habités.

Après l'épreuve, Klaëtrâ reprenait vie sous l'action énergique et accélérée de ses ouvriers et ingénieurs. On travaillait ferme et, sous la coupole qu'on s'était hâté de réparer, colmatant autant que possible les fissures provoquées lors du retour, les voyants se réunissaient fréquemment pour unifier leurs pensées en une et atteindre à des conclusions réputées relever de la sagesse la plus totale. En de telles séances, il fallait admettre que l'opinion de Coqdor prévalait. Mais de façon toujours subtile. Il continuait à s'évertuer à faire le vide mental lors de la mise en route du cercle psychique. Puis il atteignait la pensée d'Elmoaâ où, il faut bien le dire, il s'ébattait d'autant plus à l'aise qu'elle l'accueillait avec ferveur. De surcroît, il était maintenant assuré d'avoir aussitôt avec lui les autochtones de la Terre : M<sup>me</sup> Fernande et Sambo, Pookim et Maria del Carmen de Felicidad entre autres. Uzir était toujours tout sourire. L'équivoque Thra se faisait aimable, Dikati-Ki lui était tout acquise.

Les autres suivaient sans grande difficulté.

Pouvait-on dire que Bruno Coqdor devenait ainsi insensiblement le véritable maître de Klaëtrâ ? Il eut sans doute encore été prématuré de l'affirmer. Il n'en était pas moins vrai qu'il avait déjà fait un grand, un très grand travail. Et qu'il avait bien l'intention d'aller jusqu'au bout.

Il la regardait.

Il la regardait comme il n'avait jamais regardé aucune de ses maîtresses, aucune de celles qu'il lui avait été donné de connaître au cours de ses exceptionnelles randonnées interstellaires.

Bruno Coqdor, qui avait pu croire son cœur fixé une fois pour toutes avec Evdokia, la belle Gréco-Terrienne, pouvait se vanter d'amours singulières et il connaissait plus d'un type de femme à travers l'univers. Cependant, ce qui lui arrivait présentait quelque chose d'assez étonnant, voire de farfelu.

Parce que celle qui lui accordait ses faveurs planait au-dessus de lui.

L'homme aux yeux verts, après l'incursion sub-spatiale et les moments qui avaient suivi et au cours desquels il avait pris place prépondérante sur Klaëtrâ, connaissait, sinon le repos du guerrier, du moins celui du cosmonaute.

Étendu, nu, les mains derrière la nuque, sur un vaste lit au matelas conditionné pour épouser doucement et voluptueusement la forme des corps, il se délectait du curieux spectacle d'une femme évoluant lentement, gracieusement, au-dessus de lui.

Elmoaâ lui révélait un genre de plaisir charnel inconnu, celui de contempler sa partenaire exécutant, en état d'apesanteur, la plus exquise, la plus lascive aussi des danses sans support.

La Centaurienne était arrivée, en ce qui concernait la volnatation, à une surprenante maîtrise de soi. Les Licorniens l'avaient éduquée depuis longtemps et peu même de ces autochtones parvenaient à réaliser les exploits qui étaient les siens. Coqdor était ébloui. C'était une danseuse aérienne, c'était une déesse irréelle. C'était une nageuse, mais aussi une sylphide apparemment dépourvue de poids, de la servitude gravitationnelle. Il ne s'agissait en fait que de ce sport pratiqué par certains initiés de la Licorne et qu'elle avait su fort habilement assimiler. Si bien que Coqdor se délectait de la vision de cette créature nue, prenant en plein vol des attitudes de grâce, exécutant des mouvements d'autant plus purs d'aspect qu'ils échappaient à la pesanteur. Et Elmoaâ, dans son intégralité triomphante, jouait de son corps à l'instar d'une naïade de l'air, d'une sirène du vide.

Femme, amante, elle ne se contentait pas de la science des poses esthétiques mais graduait savamment les gestes, calculant subtilement la mise en valeur de son corps magnifique, dévoilant les seins galbés, le dos à la courbe parfaite, s'assouplissant ensuite comme un arc, tournant et glissant si bien que les trésors les plus secrets de son être étaient suggérés

plus que dévoilés, éveillant dans le cœur et tout le corps de Bruno Coqdor une chaleur bienfaisante, un élan qui ne cessait pas.

C'était un jeu et elle le prolongeait à satiété, ayant compris dès les premiers instants de leur intimité combien il était friand d'un pareil divertissement. Sans doute plus d'une jeune femme, sur Klaëtrâ, amusait son ou ses partenaires avec ce style de fantaisies. Mais peu, sans doute, non seulement ne présentaient pas la perfection du corps d'Elmoaâ, et surtout ignoraient un tel degré de maîtrise charnelle, distillatrice d'érotisme.

C'était une fée, une créature impalpable, une onde vivante qui tournait, retournait, filait tantôt en saut d'ange et tantôt renversée en l'air, bras étendus et tête rejetée, en un appel criant à la possession, à la volupté. Coqdor, les yeux semi-voilés, la gorge sèche, savourait ce carrousel exécuté par une femme unique qui créait autour de lui, se dérobaient dès qu'il avançait la main pour la caresser, un réseau d'arabesques de stupre, un labyrinthe de chair.

Elle était si habile, si véloce, si fuyante, qu'il ne savait plus très bien où elle se trouvait. Faisait-il un geste vers elle qu'elle s'échappait en une pirouette d'une incomparable délicatesse pour se retrouver là où il ne l'attendait pas. Et petit à petit elle l'enveloppait dans des lacs invisibles mais au cours d'une telle exhibition qu'il pouvait croire que les sillages de ce corps royal se traçaient autour de lui créant un piège de délices.

Finalement, le front baigné de sueur, tout son être intime en éveil, il bondit et réussit à l'attraper comme on cueillerait une fleur vivante ou un oiseau léger. Elle riait, d'ailleurs, et sans doute avait consenti à se laisser saisir.

— Je n'en pouvais plus, râla-t-il. Viens... Oh ! Viens, Elmoaâ...

Et Elmoaâ se laissa aller jusque sur la poitrine large et puissante de Bruno Coqdor.

Longuement, leurs souffles se mêlèrent en ce duo fébrile qui est l'andante et le finale des concertos voluptueux.

Et puis, quand l'étreinte les eut apaisés, détendus, allongés l'un près de l'autre, savourant des cigarettes d'un tabac blond venu de la Terre, ils parlèrent...

Ils étaient amants. Ils étaient complices. Elmoaâ avait parfaitement conscience du travail subtil accompli par Bruno Coqdor au sein du cercle des médiums qui constituait le présidium de Klaëtrâ. Mais elle était bien

décidée à partager avec lui la gloire future qu'ils commençaient à se promettre tous les deux.

De quoi s'agissait-il ? De demeurer au sein de ceux qui vouaient un culte au Mécaniquosmos, ce Mécaniquosmos dont ils soupçonnaient qu'ils avaient frôlé les arcanes lors de leur téméraire plongée sub-spatiale.

Les autres, même Uzir, semblaient consentants, comprenant tous que l'union Coqdor-Elmoaâ était le meilleur facteur de réussite pour l'édification de l'Empire des petites planètes. Mais eux deux, insensiblement, avaient glissé vers une ambition un peu différente. Car à un Empire, ne faut-il pas un Empereur ? Une Impératrice ?

N'étaient-ils pas tout désignés par le Destin pour être ces deux-là ?

Dès qu'ils eurent, prudemment l'un et l'autre, abordé ce problème, ils goûtèrent la satisfaction intense de se savoir compris. Leur entente mutuelle s'était plus que jamais cimentée. L'Empire naîtrait. Certes, le club des voyants continuerait à les étayer, mais il n'en était pas moins vrai qu'ils pouvaient, grâce à leur mutuelle entente, parvenir à ceindre la couronne de ce cercle de planètes qui tenterait – pourquoi pas ? – d'étendre par la suite sa domination à tout le système solaire.

— Le Mécaniquosmos nous aidera ! avait-elle dit. Toi et moi en avons aperçu les rouages. Nous récidiverons. Nous, et nous seuls, explorerons une fois encore, et autant de fois que cela sera nécessaire, le mystère de l'extra-monde... Nous saurons comment en faire agir les engrenages. Et alors...

Elle se taisait soudain, exhalait lentement la fumée odorante. Lui ne la regardait pas. Mais, en accord médiumnique, il lisait en elle ces pensées vertigineuses, touchant à la démence, tant il est vrai que l'ambition des humanoïdes est sans limites.

Le pouvoir... le règne... des planètes et encore des planètes...

La domination de la Galaxie...

Bruno... Elmoaâ... souverains d'un univers...

La main du chevalier de la Terre, qui venait d'éliminer sa cigarette au fond d'un fumivore désintégrant, avança doucement vers la cuisse de sa compagne, entama discrètement, puis plus précisément une caresse savamment dosée.

Elmoaâ frémit, heureuse...

La stridulation suraiguë leur déchira les tympans. Klaëtrâ, une fois encore, était en alerte.

Les amants nus bondirent, firent jouer un écran de télé qui reflétait à volonté les divers départements du planétoïde.

Une voix hurla, dans les interphones :

— Avarie !... Il y a une avarie au bloc 600... L'énergie thermique s'échappe. Équipe de secours en action... Équipe de secours en action...

Au-dehors, autour d'un bâtiment qui se fissurait sous l'impulsion d'une force fantastique, une clarté d'une violence inouïe se répandait par les lézardes qui croissaient sans cesse.

Coqdor et Elmoaâ, qui s'étaient couverts en hâte, se ruaient hors du palais-coupole.

Tout explosa.

## CHAPITRE XIV

Le bloc 600, dès que l'avarie avait été constatée, avait commencé à dégager une chaleur intense. Le dérèglement général provoquait ce nouveau désastre. Mais cette fois il risquait d'être d'envergure. La magnifique invention qui permettait l'emmagasinement de la thermie solaire et sa domestication se retournait soudain contre ses maîtres.

Dès que Coqdor et Elmoaâ avaient bondi vers ce centre en détresse, ils avaient été, comme tous les autres, éblouis par une violente clarté. En effet, le bâtiment était déjà fortement crevassé et par les lézardes apparaissait ce véritable globe luminique qui se formait à l'intérieur et qui augmentait de volume et de puissance de seconde en seconde.

L'explosion se produisit devant eux. Ils eurent l'impression que tout éclatait, que les crevasses s'agrandissaient soudain de façon irrésistible. En fait c'était bien cela, mais à ce phénomène correspondait une incroyable libération de lumière et de chaleur, sans préjudice des débris du bloc 600 lesquels volaient dans tous les azimuts.

On était organisé à Klaëtrâ. Le temps que les deux amants aient jeté quelques vêtements sur eux pour se précipiter au-dehors, l'équipe de secours mandée par la vigie était déjà sur place. Mais se trouvait, il fallait bien l'avouer, quelque peu désarmée. On ne voyait vraiment pas, en dépit de toutes les précautions prises ou à prendre, comment colmater ce soleil dompté qui était en train de briser ses chaînes.

Au moment de la catastrophe, Coqdor eut le réflexe de se jeter au sol en entraînant Elmoaâ, de l'astreindre de façon foudroyante à se plaquer sur le terrain, ce qui leur évita à la fois l'éblouissement total né de cette expansion subite d'un potentiel luminique, autant que la fâcheuse rencontre de ces pierres, de ces fragments de béton, de ferraille et autres matériaux qui sautaient de toutes parts.

Les « pompiers » de Klaëtrâ, eux, en furent les victimes pour la plupart. Plusieurs, alentour, furent projetés, assommés, voire déchiquetés dans cette fournaise qui brillait comme une explosion atomique. Il n'y eut pas jusqu'à quelques volnageants qui tentaient de survoler le bloc 600 et qui furent atteints en plein vol. Il y eut une véritable pluie de sang. Des membres

mutilés, des corps écharpés, tombaient çà et là, certains même dans le bloc 600 en feu, mais en feu adamantin, insoutenable au regard.

Plusieurs de ces nageurs de haut vol ne furent que blessés plus ou moins légèrement, et échappèrent ainsi à la mort. Mais aussitôt après, alors que, si la lumière semblait tout à coup moins violente on tentait un nouvel effort pour comprendre le phénomène et trouver un moyen de le circonscrire, la chaleur, par contre, commença à prendre des proportions inquiétantes.

Coqdor s'était relevé, la main sur les yeux, ne regardant qu'à travers la mince fente de ses doigts à peine écartés. Elmoaâ, près de lui, faisait de même sur son conseil.

— Viens !... Il faut réunir le cercle !

Sous-entendu le cercle des médiums. Ils se précipitèrent à l'intérieur du palais-coupole et par interphone appelèrent les voyants des différents mondes. Puis ils coururent à la salle du zodiaque, au milieu d'une foule de personnes affolées, de volnageants fébriles et tellement déphasés qu'ils se heurtaient entre eux ou se cognaient contre les parois et les plafonds. Et des robots, atteints eux aussi, avançaient comme des spectres, se comportant de façon anarchique, ne répondant qu'à des circuits entamés qui les faisaient dériver de leur programmation et en faisaient ainsi de véritables dangers.

Mais il importait avant tout de bloquer l'incendie solaire qui menaçait tout Klaëtrâ.

Tremblants, exaltés, livides ou empourprés selon leurs tempéraments respectifs, les médiums prenaient place sur leurs sièges attitrés et, autour d'Uzir qui comme toujours dirigeait les séances, le conseil se tint.

Ce fut rapide, chacun comprenant qu'il n'y avait guère de temps à perdre. Naturellement, Coqdor, en tant que grand spécialiste de l'espace et surtout en qualité d'homme d'action, lança psychiquement ses avis et la chorale se rangea rapidement à ses suggestions.

— JE comprends ce qu'il faut que JE fasse !... JE dois atteindre la centrale située sous le bloc 600... mais, depuis que les lézardes de feu ont fait leur apparition, non seulement on risque d'être aveuglé en s'en approchant, mais encore la thermie dégagée ne cesse de croître... JE pense donc qu'il faut que JE m'approche de cette centrale souterraine et que JE bloque les motrices, lesquelles ME paraissent fonctionner encore. Si JE réussis à fermer les circuits du centre dynamique, l'incendie s'éteindra de lui-même, graduellement, mais irrésistiblement...

— ... JE pense tout de même que ce sera difficile... la centrale est pratiquement inaccessible...

La pensée multiple ne s'unifiait pas aussi aisément et certains de ceux qu'on aurait pu appeler les « neurones » de ce cerveau communautaire opposaient encore des arguments qui ne manquaient pas de logique.

Qui lança l'idée maîtresse ? Elmoaâ peut-être, laquelle ne doutait plus de rien depuis son voyage extra-monde.

— JE ne reculerai devant rien... Il faut que JE coupe les circuits qui alimentent le bloc 600... Ainsi J'en finirai avec le fonctionnement initial et la réaction sera endiguée...

— J'ai raison !...

Restait évidemment à l'atteindre, cette centrale. Le cerveau discuta encore quelques instants avec lui-même. Puis les plus décidés, y compris deux ou trois femmes dont évidemment Elmoaâ, se dégagèrent de l'ensemble pour proposer la tentative.

L'idée d'utiliser les robots avait bien entendu été émise. Mais la plupart paraissaient déboussolés par l'explosion. Et puis, fallait-il se fier à des androïdes pour une aventure aussi délicate ? On en revint à l'homme, lequel, dans les circonstances les plus redoutables, trouve toujours en lui des ressources d'énergie qui pallient les pires catastrophes et abattent les obstacles réputés infranchissables.

Klaëtrâ comportait un système de caves, de sous-sols, des fondations extrêmement solides et s'étendant sur plusieurs niveaux. Le club des médiums avait à peine terminé ses travaux (Elmoaâ avait utilisé le miroir magique pour montrer un groupe humain marchant vers le bloc 600 tandis que la clarté menaçante s'éteignait) et déjà les plus courageux étaient en route.

À toutes fins utiles, quatre robots accompagnaient l'expédition. On les avait choisis parmi les plus disciplinés, ceux qui semblaient avoir échappé au désarroi général. Coqdor, Uzir, Elmoaâ, l'étrange Thra, la troublante Dikiti-Ki, formaient un petit groupe humain. Et, par le domaine souterrain de Klaëtrâ, ils marchaient vers le bloc 600, d'ailleurs tout proche.

Pendant ce temps, d'autres commençaient une manœuvre parallèle. Il s'agissait de stopper provisoirement l'action des miroirs paraboliques, du moins ceux qui fonctionnaient encore et amenaient à la planète vagabonde les radiations thermoluminiques du soleil lointain. Ainsi un refroidissement passager favoriserait la lutte contre l'intense chaleur et aurait l'avantage

d'arrêter mais à longue échéance, l'alimentation (permanente jusque-là) des catalyseurs.

Uzir, qui ne manquait pas de courage, s'était donné comme guide. Il connaissait mieux que personne le sous-sol de Klaëtrâ. Il dirigeait la petite troupe. Malheureusement, au bout d'un moment, alors qu'il avait dirigé ses compagnons à travers ce véritable labyrinthe que constituaient les fondations de la petite cité, il dut s'arrêter, jurant de façon fort grossière en langue licornienne.

La route était bloquée vers la centrale. Pour l'excellente raison que l'explosion ayant ébranlé également le sous-sol et que des effondrements d'importance s'étant produits, on se heurtait à un véritable mur de décombres.

On ne se concentra pas longtemps. Puisqu'on ne pouvait atteindre la centrale par en dessous, ce qui eût été relativement aisé, restait la solution de remonter à la surface. Ce qu'on fit.

Et on constata un phénomène assez surprenant. Il neigeait sur Klaëtrâ.

Si le bloc 600 ravagé dégageait toujours une clarté très violente, l'activité thermique ne cessait pas, bien au contraire, les catalyseurs n'étant plus réglés déversant sans arrêt le formidable potentiel qu'ils avaient été chargés de conserver.

Or, les miroirs ayant cessé la captation solaire, l'atmosphère s'était brutalement refroidie. Il ne fallait pas oublier qu'on se trouvait à une distance formidable de l'astre tutélaire, quelque part entre les orbites de Pluton et d'Hidalgo, là où le système solaire a ses limites et où l'astre-roi n'apparaît plus que comme une étoile falote et funèbre.

Réaction violente entre ce feu dévorant et cet ensemble subitement réfrigéré : la condensation formidable provoquait un véritable hiver spontané.

Si bien que les vaillants qui s'étaient donné pour tâche d'aller bloquer la centrale qui permettait l'action catastrophique, eurent la surprise de poursuivre leur route dans une véritable tourmente de neige.

Le sol était glacé et on patinait, on glissait, on trébuchait en permanence. Des rafales très violentes les fouettaient, le vent gênait fortement leur marche. Coqdor soutenait Elmoaâ et Dikiti-Ki s'appuyait sur Uzir.

Ils allaient, cependant, ils allaient vers le bloc 600. Ils le voyaient en ruine, dans une aura dont la violence les éblouissait, encore qu'elle fût moins virulente qu'au moment de l'explosion. Et ils gelaient tout vifs avant

d'aller affronter l'effroyable chaleur. Les robots, bloqués, devenaient inutiles.

On eût dit que les éléments luttaienent, si bien que des courants se produisaient sans cesse. Par instants, dans cette ambiance glacée, les audacieux croyaient pénétrer dans une sorte de couloir torride émanant du bloc 600. Si bien qu'ils grillaient quelques minutes avant de replonger au sein d'un univers de froideur et de désolation.

La neige les aveuglait mais dans une certaine mesure l'épais rideau blanc occultait quelque peu l'éclatement lumineux. Ainsi malmenés, titubant, tombant, se meurtrissant, écartelés entre le feu et la glace, ils avançaient. C'était une véritable lutte entre les éléments. La situation leur paraissait invraisemblable. Ce refroidissement foudroyant ne pouvait s'expliquer que par la formidable distance du soleil, quelque six mille millions de kilomètres. Et la concentration des radiations, jusqu'à nouvel avis, refusait de capituler.

Si bien que ces quelques audacieux humains se trouvaient pris entre la force-gel et la force-feu. L'une et l'autre atteignait un degré impressionnant.

Ils en faisaient les frais mais ils ne renonçaient pas. Cuisant ou grelottant, ils poursuivaient.

Ils atteignirent les abords du bloc 600 ou de ce qui en restait. Ils se protégeaient les yeux comme ils le pouvaient tant la clarté demeurerait vive bien qu'ayant perdu de son intensité depuis l'explosion. Mais on devinait le feu central, un feu qui aurait peine à s'éteindre eu égard à l'incroyable concentration réalisée par les miroirs capteurs de soleil.

Uzir avait repris bravement la tête de ce commando d'un genre un peu spécial. Il sut les conduire à travers les couloirs effondrés, les salles ravagées, descendre avec eux des escaliers en ruine. Le tout à la fois dans l'irradiation des containers sinistrés qui exhalaient leur haleine effroyable, et des rafales de neige glacée qui s'abattaient encore sur eux à travers les pans de murs fendus, les innombrables lézardes du vaste bâtiment.

Ils échappèrent bientôt au froid. Malgré l'avance souterraine vers la centrale (ils étaient très proches de ce qu'on pouvait appeler le foyer), ils portaient encore sur leurs vêtements des aiguilles de glace et ils tremblaient dans ce qui les couvrait.

Bien entendu, cela ne pouvait durer et cet apport glacé ne tarda pas à se résorber non sans exhaler une nuée vaporeuse qui ajouta encore à l'ambiance désagréable dans laquelle ils se débattaient.

Ils parlaient à peine, se comprenant par gestes. D'ailleurs le vent continuait à hurler et ce grondement de tempête couvrait tous les bruits. Et cela résonnait terriblement dans le sous-sol du bloc 600.

Ils se traînaient et, après le bain de glace, commençaient à cuire, et cette fois sans qu'il y eût la compensation, si violente ait-elle été, de ces vagues froides qui combattaient au-dehors les effets thermiques.

Ils avaient pu se croire un moment près d'être congelés. Maintenant ils brûlaient.

Par instants, ils traversaient une zone d'éblouissante clarté, ce qui se produisait par l'afflux luminique filtrant des crevasses nombreuses des soubassements. Ils contournaient, toujours selon les indications d'Uzir, le domaine des condensateurs pour atteindre la centrale, souhaitant jusqu'au bout qu'un autre effondrement ne puisse leur en interdire l'accès.

Par instants, la chaleur était si intense que leurs vêtements grésillaient. Puis ils retombaient dans une zone ténébreuse et ils respiraient un peu.

Finalement, ils furent presque au but. Cette fois, c'était un véritable four dans lequel ils s'aventuraient. Et il était d'autant plus difficile de s'y risquer que là, presque partout, la formidable clarté émanant de la condensation en voie d'échappement se manifestait.

— Il y a de quoi être aveuglé, pensa Coqdor.

Cependant, on n'avait plus le choix. Déjà, Dikiti-Ki, n'y tenant plus, rejetait ses vêtements et apparaissait nue. Et les autres, sans mot dire, l'imitaient, ne pouvant plus rien supporter dans cette chaleur qui devait monter à près de soixante-dix degrés centigrades.

Ils ruisselaient, les uns et les autres. Ils n'osaient même pas se regarder. Hagards, chancelant sur des jambes molles, s'appuyant, soit sur une épaule consentante, soit à la paroi, ils avançaient...

Uzir, s'attendant à un mur lézardé, la main sur les yeux, tendit le bras :

— C'est là... Il faut... il faut... le tabulateur...

Elmoa s'avança. Mais c'était Thra qui l'avait devancée.

L'androgynisme, mince, falot, étrange, inquiétant même dans sa nudité équivoque, s'élançait. On eut l'impression que sa chair blafarde allait devenir écarlate dans ce gouffre de feu blanc.

Malgré l'atroce ambiance, ils le virent...

Il fut près de ces machines que Coqdor découvrait péniblement, noyées qu'elles étaient dans la vapeur, la clarté trop vive. Il devina sa mince silhouette près d'un tableau de commandes.

Il l'aperçut, tâtonnant fébrilement des manettes, pressant des boutons, abaissant des tabulateurs sans jamais trouver le bon, tournant et retournant des volants, arrachant des fils, s'énervant contre des plots, rageant et pleurant de désespoir de son impuissance pour enfin s'abattre à bout de forces, littéralement brûlé dans l'épouvantable lumière et, dans ce mouvement, heurter un élément de la centrale.

Celui qu'il convenait justement de toucher, d'abaisser...

Les autres demeurèrent figés. D'un seul coup, la lumière s'éteignait.

Le système dynamique, coupé net, cessait d'alimenter le fonctionnement des condensateurs. Ils échappaient à l'aveuglement et se retrouvaient à peu près dans le noir.

Certes, la température ne baissait pas aussi vite. On continuait à griller tout vif. Pourtant, ils crièrent de joie, ils exhalèrent par des exclamations véhémentes la satisfaction qu'ils éprouvaient et célébraient l'initiative de Thra.

Mais l'hermaphrodite ne bougeait plus. Après cet exploit dont, peut-être il ne se rendait même pas compte, il demeurait accoté, à demi effondré contre cette machine à laquelle il venait de supprimer le mouvement.

Alors Coqdor s'élança. On discerna vaguement, dans cet abîme sombre, sa forme nue et musclée se précipitant vers le tableau directeur. Il saisit Thra entre ses bras vigoureux et l'enleva comme une plume. Il faut dire d'ailleurs que l'androgyné ne pesait pas lourd.

Et il revint. Elmoaâ, dans l'ombre, le couvait d'un regard plein de fierté.

Uzir, qui tenait à peine debout, jeta quelques mots.

Tels des fantômes nus, la peau encore cuisante de l'effroyable chaleur qu'ils avaient supportée, ils revinrent par le même chemin, tant bien que mal. Ils se retrouvèrent au grand jour.

Grelottant mais satisfaits, ils marchèrent dans l'épaisse couche de neige. Le gel triomphait, son adversaire thermique venant de capituler.

Du palais-coupole, des volnageants se précipitèrent à leur rencontre, à leur secours...

## CHAPITRE XV

Le froid régnait. Klaëtrâ poursuivait sa route vers Hidalgo. On commençait sérieusement à estimer que ce planétoïde qui exécute dans l'espace une randonnée fantaisiste pourrait être la base numéro un du futur empire.

Certes, les Solariens l'avaient déjà colonisé. Mais on pensait atterrir en une zone soigneusement choisie dans les déserts de cet astre, lequel ne comportait encore que deux mini-cités en tout et pour tout.

En attendant, il fallait remédier aux résultats catastrophiques consécutifs tout d'abord à la plongée subspatiale qui avait fini par se terminer si tragiquement, et ensuite à la fuite du carburant radiant.

La réserve de ce formidable potentiel était pratiquement épuisée. On avait d'ailleurs laissé volontairement se décharger cinq sur les six containers que comportait le bloc 600. Tous fortement avariés, ils ne représentaient plus les conditions de sécurité nécessaires. Un seul restait, qu'on surveillait avec soin.

On réparait. On réparait le bloc 600. Et aussi les miroirs paraboliques dont un bon tiers avaient souffert des avanies subies par Klaëtrâ.

Jusqu'à nouvel ordre, la captation solaire ne palliait pas encore suffisamment le terrible climat. Et l'atmosphère de Klaëtrâ demeurait effroyablement glacée. La chaleur habituelle, si douce, si clémente, ne se reconstituait que petit à petit. Aussi ceux qui s'évertuaient à remettre les installations en état le faisaient-ils dans d'assez pénibles conditions.

Les uns au sol, les autres volnageants, emmitouflés au maximum, on les voyait, sous la neige, le vent, le givre, lutter dans les ruines du bloc 600 ou autour de la chaîne des grands miroirs.

Les violentes oppositions froid-chaleur qui avaient désolé Klaëtrâ avaient eu également des effets catastrophiques sur la plupart des robots. Ces androïdes, si merveilleuses mécaniques fussent-ils, n'avaient pas résisté à ces changements brusques de température. Leurs rouages soumis à pareilles fluctuations thermiques s'étaient bloqués, les circuits ne fonctionnaient plus guère. Aussi, à part quelques-uns, on ne comptait pas sur eux et un atelier spécial avait été monté rapidement pour réparer ces auxiliaires lesquels

commençaient à manquer sérieusement au bon service de la planète vagabonde.

Le club des médiums se réunissait fréquemment. Le miroir magique amenait visuellement des images nées des clichés engendrés par le cortex de certains des membres de la chorale. C'était en quelque sorte l'application de l'audio-visuel à l'expression de la médiumnité grâce à une technique des plus subtiles.

Ce qui, affirmait Coqdor, prouvait qu'il n'y a rien de surnaturel dans l'univers, que tout est fonction de la Suprême Nature, et que ce qui demeure réputé comme occulte ne relève que de l'ignorance des humains.

Ce genre de propos, il le tenait encore plus volontiers dans l'intimité d'Elmoaâ. Intimité qui lui devenait de plus en plus agréable. Non seulement les deux amants avaient réussi une synthèse charnelle assez rare, mais encore leurs conversations tournaient plus que jamais autour des mystères du Mécaniquosmos et surtout de ses applications éventuelles.

Elmoaâ, femme, mais femme supérieurement intelligente et parfaitement consciente de sa supériorité était, il l'avait promptement deviné, dévorée d'ambition.

Elle lui donnait parfois le vertige, tant ses désirs paraissaient démesurés, démentiels. Pourtant, elle gardait dans ses raisonnements une logique à laquelle il devait rendre hommage.

Et, tentant honnêtement de voir clair en lui-même, il devait s'avouer que, si lui, Coqdor, avait réussi à subjuguier psychiquement l'ensemble des voyants qui faisaient la loi à Klaëtrâ, s'il manipulait à peu près à son gré cette chorale si curieuse, Elmoaâ, de son côté, après avoir complaisamment reçu ses suggestions et les avoir épousées, avait subtilement repris l'avantage. C'était elle qui le conduisait, elle qui, l'enveloppant lascivement dans des voluptés toujours renouvelées, parvenait adroitement à prendre sur le Terrien aux yeux verts un empire qui pouvait devenir redoutable.

Et pourtant, Bruno Coqdor abondait toujours dans le sens de la belle, de la trop belle Centaurienne.

Ils discutaient à l'envi et il revenait sans cesse à ses préoccupations où la métaphysique rejoignait le réalisme en une symbiose qu'il estimait indispensable à la compréhension du monde.

— Vois-tu, disait-il, c'est là tout le Mécaniquosmos... Il faut rejeter les rêveries, les songes creux. L'énergie est encore matière, on le sait et nul

esprit rationnel ne le nie plus. Regarde, un exemple très simple et que tu connais bien : la volnatation... Tu es devenue experte en ce sport, car il s'agit bien de sport et non de magie... Tu me l'as expliqué mieux que personne : volnager consiste avant tout à s'affranchir de la loi pesantorielle.

Comment ? Par un effort de pensée, une concentration qui, psychosomatiquement, sans l'annihiler totalement, compense la gravitation. Alors, par des mouvements appropriés, le sujet réussit à prendre son vol selon la technique commune à tous les oiseaux connus dans les galaxies.

— Crois-tu, Bruno, que la pensée est aussi matière ?

Il fronçait le sourcil :

— Là, nous touchons encore à une énigme. Mais je pense que l'homme est fait pour déchiffrer le cosmos. Il lui faut pour cela des milliards d'années, la grande communion de tous les esprits et... des réincarnations innombrables. Je ne puis encore te répondre formellement. Toutefois, je vais de nouveau procéder par le système comparatif. Dans ce sub-espace, si mal connu, que nous appelons toi et moi l'extra-monde, qu'y a-t-il... ?

— On voudrait dire : rien. Mais rien... le néant ? Ce ne peut être qu'un mot !

— Tu as raison, je crois. Disons que ce « rien » (faute d'autre terme) est ce vide constaté entre les particules de l'atome. Il y a des distances vertigineuses d'un électron à l'autre... Dans la volnatation que je prends comme exemple, l'action du psychisme agit, à travers ce vide, sur l'élément positif et l'oblige à lui obéir... Alors le corps humain tout entier en reçoit les effets et son métabolisme est modifié, ce qui permet l'envol...

Elmoaâ le regardait, songeuse. Mais il savait qu'elle suivait fort bien son raisonnement et, de son côté, cherchait à comprendre. En fait ils étaient d'accord. S'ils parvenaient à saisir le véritable sens du Mécaniquosmos, ils auraient le plus fantastique des moyens à leur disposition et pourraient alors imposer leur loi à la Galaxie tout entière, par le truchement de cet empire dont rêvaient les médiums de Klaëtrâ, sous leur zodiaque fissuré.

— Le hasard, un hasard providentiel, peut encore nous aider, reprenait le Terrien. C'est ainsi qu'ont été découvertes ces ondes inconnues qui permettent, on le suppose sans en être sûr, une dispersion atomique pendant un temps (si j'ose dire) de moins d'un milliardième de nanoseconde. Tout corps ainsi traité est soumis à la dispersion atomique qui, par un phénomène tout aussi inexplicable, sinon inexplicable, permet à un objet, un humain, un astronef, de disparaître d'un point du cosmos pour se reconstituer

spontanément en un autre. Ce qui donne la plongée sub-spatiale et permet à Klaëtrâ ses déplacements interstellaires. Ces ondes, se développant comme toutes leurs congénères en expansion sphérique, touchant tous les éléments atomiques précipitent l'ensemble fugacement (le mot est faible) dans ce vide inter-électrons. Expansion et contraction immédiates. Reconstitution. Émersion en une zone choisie... sauf erreur...

— ... ou immobilisation dans l'extra-monde, ce qui est arrivé !

— Il y a des accidents partout, chère Elmoaâ !

— Continue, veux-tu ?

— Que te dire encore ? Je spécule sur l'intellect !

— Cette spéculation est indispensable à la science, qui ne saurait nier ce qu'elle cherche sous prétexte qu'elle ne l'a pas encore trouvé !

Coqdor parla des éons, ces éléments poétiques célébrés par les divers mouvements spiritualistes des Terriens et qui, bien avant la connaissance atomique, pouvaient correspondre justement à ces particules infinitésimales qui servent de base à l'univers.

Ces insaisissables sur lesquelles le Terrien et la Centaurienne espéraient bien pouvoir agir, utilisant ainsi le Mécaniquosmos pour leurs folles élucubrations, leurs fantastiques desseins.

Et ce fut la rencontre.

Au départ, on put estimer à Klaëtrâ que ce qui se passait n'offrait rien d'original. Quand on navigue dans l'espace, l'apparition des météores, de dimensions variant à l'infini, est chose courante et ce n'était pas la première fois que ceux de Klaëtrâ avaient croisé des aérolithes, voire de véritables trains de ces objets célestes qui sont lancés à travers l'univers dans des trajectoires qui atteignent sans doute parfois des durées fantastiques.

Sur les appareils de sidéroradar, qui avaient souffert comme presque toutes les installations de la planète vagabonde mais qu'on s'était empressé de réparer au mieux, les observateurs détectèrent une masse assez imposante qui paraissait prendre une direction analogue à celle de Klaëtrâ.

Rien encore de singulier en la circonstance. On supposait toutefois que ce rocher errant devait comporter un diamètre d'une bonne centaine de mètres. Ce qui, en cas d'impact, pouvait présenter de sérieux dangers pour un astronef, voire un planétoïde.

Les astronavateurs, pendant un moment, négligèrent d'en avertir les autorités, soit Uzir, Elmoaâ, Coqdor et le cercle des médiums. Cependant,

après un tour-cadran, ils s'étonnèrent de la persistance de l'objet en question sur leurs écrans. Non seulement cela se déplaçait de plus en plus près d'eux, mais encore semblait modifier sa direction de telle sorte qu'à un certain moment, le croisement avec Klaëtrâ devenait possible.

Croisement ? Pas seulement cela peut-être. Le choc était également du domaine des possibilités.

Uzir et ses comparses furent invités à venir se pencher sur les panoramiques. Parce que, après la détection au radar, on commençait à distinguer à l'œil nu les contours de cette roche insolite.

Une certaine inquiétude passa sur la planète vagabonde. Coqdor, toujours calme mais soucieux d'en savoir plus, suggéra un sondage ondionique afin de déterminer la nature du météore, car il semblait bien que ce fût effectivement un corps naturel et non un élément sorti de la main de l'homme.

La manœuvre exécutée, on demeura perplexe. L'objet errant présentait une dose de radioactivité très élevée. Du moins on croyait pouvoir l'affirmer encore que, parmi les techniciens, plusieurs aient protesté en disant que ce qui avait été noté ne correspondait pas très bien aux tests habituels.

De toute façon, qu'il s'agisse ou non d'un bloc inerte, d'une simple masse minérale, son volume qui ne permettait maintenant plus de doute en faisait – si jamais l'objet s'abattait contre Klaëtrâ – un péril des plus redoutables.

On décida sans retard de modifier la route de Klaëtrâ. Et justement le club des médiums devait se réunir pour prendre diverses décisions. Laissant donc les spécialistes agir pour éviter à la planète vagabonde de se trouver sur le trajet du météore, les voyants du zodiaque allèrent prendre place sur leurs sièges respectifs. Et une nouvelle séance commença, ponctuée par les affirmations unifiées de la chorale.

Comme toujours, Coqdor et Elmoaâ pouvaient avoir la satisfaction de voir le club tout entier accepter leurs suggestions. Uzir, s'il était jaloux de ses prérogatives, n'en laissait jamais rien filtrer, rien soupçonner. Mais Coqdor ne se faisait guère d'illusions. Le Licornien était bien trop malin pour se heurter à ce duo compact que formaient désormais le Terrien et la Centaurienne. Leur liaison n'était évidemment plus un secret pour personne (y compris pour Lydia Vermel) mais ce qui les rendait quasiment invulnérables, c'était cet accord psychique, cette véritable « voyance à

deux » qu'ils pratiquaient en harmonie parfaite et qui se mettait adroitement au diapason de l'ensemble.

D'ailleurs, Thra, Dikiti-Ki, Fernande, Maria del Carmen, Sambo, Pookim, et Flu', et Wiî, et tous les autres se rangeaient aisément aux propositions du couple vedette. Propositions qui relevaient inéluctablement à la fois de la connaissance totale des phénomènes spatiaux et de la plus simple des logiques.

Et Uzir, même s'il réussissait à masquer sa pensée secrète, devait estimer que l'union de ces deux êtres d'exception était un des plus sûrs moyens de réussite pour la construction de l'Empire des petites planètes.

Cependant, cette fois, une sonnerie désagréable se fit entendre, perturbant le bel ensemble des médiums qui débitaient en discipline absolue les idées nées dans les cerveaux entraînés de Bruno Coqdor et de sa nouvelle égérie.

Pour que des subalternes puissent ainsi se permettre d'interrompre une réunion des magiciens du zodiaque, il fallait évidemment un fait d'importance. Sans cloute quelque chose d'inquiétant.

Ce ne fut pas absolument une surprise car, depuis quelques instants, c'était M<sup>me</sup> Fernande qui était entrée en transe. La voyante terrienne avait paru souffrir et s'était mise à parler seule, ce qui indiquait une tension particulière. Elmoaâ l'avait promptement branchée sur le miroir et on pouvait y découvrir un magma assez embrouillé mais où on distinguait vaguement la silhouette familière de Klaëtrâ, une sorte de globe fulgurant, et aussi quelque chose évoquant l'esquisse d'une cité ravagée.

Interrompue dans ses visions, M<sup>me</sup> Fernande piqua une crise de nerfs. On s'empressa autour d'elle. Coqdor eût songé à la remettre en place d'une bonne paire de claques mais on l'appelait, avec Uzir, Elmoaâ et quelques autres seigneurs de moindre envergure.

Au poste d'observation, ils furent édifiés.

Le météore mystérieux fonçait sur Klaëtrâ.

Rien n'y faisait. Ni l'accélération de la vitesse ni les modifications de la trajectoire. Les pilotes, depuis un bon moment, s'étaient évertués à « dérouter » ce bolide. Mais, comme s'il était guidé par une main avisée il ne s'égarait pas, ne restait pas en arrière. La distance le séparant de Klaëtrâ avait paru demeurer constante pendant quelque temps. Mais elle diminuait rapidement.

D'autre part, les sondeurs continuaient à s'affoler. La radioactivité constatée à partir du météore – si c'était bien de la radioactivité – déphasait les appareils et les techniciens y perdaient leur spalax, cette langue conventionnelle parlée par tous les cosmonautes de tous les univers.

Il fallait se rendre à l'évidence. Un météore énorme, de surcroît irradiant on ne savait trop de quoi, fonçait sur la planète vagabonde.

Le détruire ? C'était peut-être la solution.

De toute façon, le danger devenait imminent. Plus question de réunir à nouveau les médiums. Il fallait aviser.

Le commandant-pilote Weykâr, un Licornien de valeur, proposa carrément d'ouvrir le feu.

— Nos lasers feront exploser ce caillou... et nous serons tranquilles ! fit-il avec la sérénité souvent inconsciente du militaire qui ne s'embarrasse pas de considérations.

Cet avis péremptoire présentait des risques. Le météore, en explosant, pouvait lancer des débris, laisser des séquelles. Et puis, ainsi que le dit l'homme aux yeux verts qu'on écoutait toujours, ne fallait-il pas savoir exactement à quoi on pouvait avoir affaire ?

Elmoaâ, depuis un instant, ne disait plus rien.

Laissant les autres discuter, elle s'était immobilisée devant l'écran qui reflétait le bolide, à présent très visible et dont la couleur demeurerait indéfinissable dans une aura d'un monde inconnu.

Coqdor la vit frémir et devina qu'elle détectait, de ses facultés médiumniques, de ce radar humain qui permet des révélations souvent surprenantes, et que la Centaurienne avait découvert un fait important.

— Elmoaâ..., fit-il doucement, pour ne pas la brusquer en l'arrachant brutalement à ses transes.

Elle ouvrit ses beaux yeux, les regarda un instant sans paraître les voir. Et, tout à coup, elle parla, d'une voix entrecoupée, haletante :

— De l'antimatière... c'est un bloc d'antimatière !...

Ils demeurèrent foudroyés. Nul commentaire n'était indispensable.

Un météore énorme composé de cet élément parfaitement inanalysable qu'est l'antimatière ! Si l'impact avec Klaëtrâ se produisait, le résultat n'était pas discutable : tout exploserait ! Tout et tous seraient détruits !

## CHAPITRE XVI

Alors commença une période hallucinante dont ceux de Klaëtrâ ne devaient jamais oublier les effarantes modalités.

Conscients du péril, ils avaient immédiatement pris la seule mesure qui s'imposait dans l'immédiat : la fuite. En effet, cela n'avait rien d'une lâcheté, puisqu'il ne s'agissait pas de combattre un ennemi humain. Mais l'adversaire, en la circonstance, relevait de la simple et aussi de la plus terrible nature dans une de ses manifestations exceptionnelles.

Si Elmoaâ avait raison, et nul ne doutait de ses prodigieuses facultés, il fallait à tout prix éviter l'approche de ce bloc infernal.

Et pour cela il convenait tout simplement de s'échapper, de tenter de le dérouter, de mettre le plus de distance possible entre lui et la planète vagabonde.

En dépit des précautions prises jusque-là eu égard à la fragilité des appareils fortement endommagés par les divers avatars de Klaëtrâ, on força les réacteurs et le petit astre atteignit rapidement une allure record.

Une nouvelle plongée sub-spatiale eût été folie en raison de la forte proportion de risque qu'elle eût comporté. Mais on pouvait estimer qu'avec un peu de chance on éviterait la trajectoire du bloc fantastique et qu'on pourrait reprendre un peu plus tard la direction d'Hidalgo.

Malheureusement, un tel plan, si simpliste qu'il apparût à première vue, ne tarda pas à s'avérer inexact. Klaëtrâ avait beau filer à une vitesse vertigineuse, non seulement la distance le séparant du bloc d'antimatière n'augmentait pas mais encore on avait l'impression très nette qu'elle diminuait. Impression que d'ailleurs confirmaient les observations des appareils détecteurs.

Alors on tenta diverses manœuvres. Klaëtrâ, que de telles circonvolutions ébranlaient sérieusement, commença à exécuter dans l'espace un véritable carrousel, multipliant les changements de direction, les arabesques les plus fantaisistes, voire de véritables loopings qui désorientaient assez fortement ses occupants en raison des perturbations subies alors par la gravitation artificielle.

Bientôt, sur la planète vagabonde, il y eut un maximum de malades.

Il fallait lutter pour conserver un semblant d'équilibre. Un terrible mal de l'espace s'emparait de la majorité des Licorniens et des autres originaires des divers mondes. Uzir et le cercle de médiums ne valait guère mieux que les autres. Coqdor avait terriblement mal au cœur, se sentant secoué avec violence, avec l'impression permanente d'un sol qui se dérobaît sous ses pas. Il se tenait près d'Elmoaâ, Elmoaâ au bord de la nausée. Il pensait aussi un peu à Lydia, regrettant de ne pouvoir l'assister. Elle devait s'être réfugiée dans sa cabine, en proie à d'affreux malaises, ce qui était le lot général de ceux de Klaëtrâ.

On imagine les difficultés que connaissaient les pilotes. Dans leur poste, tout aussi malades que les autres, ils devaient lutter désespérément et dans de bien tristes conditions pour assurer la direction de la planète vagabonde. De surcroît, cette direction ne pouvait demeurer constante et il fallait sans cesse tenir compte de la position du bloc menaçant, de tenter des évolutions sans trêve, inlassablement renouvelées.

Autant qu'ils le pouvaient, ces malheureux suivaient sur un écran panoramique la position de ce vampire du ciel. Et ils avaient le grand regret de constater qu'en dépit de leurs efforts il ne se laissait pas dérouter.

Bien au contraire, comme s'il était mené par quelque puissance diabolique, le météore radiant continuait implacablement à déjouer les astuces des pilotes de Klaëtrâ. Si bien que, devant ce rapprochement qui ne cessait pas, devant la montée du péril, les responsables de la direction, domptant comme ils le pouvaient leur malaise, en référèrent aux autorités, à savoir Uzir, Elmoaâ et quelques autres.

Bien qu'ils fussent tous très mal en point, ils se réunirent, autant que cela leur fut possible, sous le zodiaque fêlé de la grande coupole.

Encore le club ne fut-il pas au complet, plusieurs de ses membres, atteints à un degré suprême dans le malaise dû au vertige, se sentant parfaitement incapables de se lever, sinon pour vomir.

Coqdor, naturellement, un Coqdor livide, ruisselant d'une sueur mauvaise, tamponnant en permanence sa bouche avec son mouchoir pour étouffer les éructations, participait à la réunion.

En fait, la cérémonie n'eut, cette fois, rien de très spectaculaire. On ne chercha pas les mises en transes et on ne fit pas appel au miroir magique pour tenter d'y déchiffrer les reflets cérébraux des plus doués du cercle.

On discuta, tant bien que mal, on émit quelques idées. Mais la réalité était là. Le bloc antimatière avançait dangereusement et avant ce qui

correspondait à deux ou trois heures (en durée terrestre) ou même peut-être moins, ce serait la collision, l'inéluctable collision.

On ne pouvait pratiquement pas échapper à cet effrayant météore. Restait la solution de le détruire.

Comment ? Evidemment il y avait le système aisé (en apparence) du bombardement. Mais encore une fois, en dépit d'un retour à la charge du commandant Weykâr, on repoussa cette suggestion.

Thra l'androgyné, qui était encore chancelant depuis son exploit mais avait tenu à venir au conseil, émit l'idée qu'il serait possible de contrer l'adversaire en dépêchant un commando de météores-alvéoles. Ainsi, à distance de Klaëtrâ, les braves qui accepteraient cette mission plus que périlleuse auraient quelque chance de viser juste en évitant dans la mesure du possible les éclaboussures à Klaëtrâ.

Quelques voix s'élevèrent aussitôt pour appuyer l'hypothèse de Thra.

Mais Coqdor fit remarquer que ce serait en fait envoyer gratuitement des hommes à la mort et que, tout au moins relativement, on tomberait dans un risque analogue à celui du bombardement. Le bolide vampirique exploserait. Et après ? Non seulement les alvéoles seraient détruits avec ceux qu'ils emporteraient mais rien ne prouverait que Klaëtrâ serait alors épargnée.

Flu' de Lupus demanda, d'une voix un peu aigre :

— Très bien, chevalier Coqdor. Vos arguments sont parfaitement logiques. Mais je vous pose la question. Nous n'avons plus de temps à perdre. Que proposez-vous ?

L'homme aux yeux verts toussota pour éclaircir une voix que les nausées perturbait :

— Je veux tenter d'agir par sub-espace !

— Mais Klaëtrâ n'est plus en état de plongée !

— Pas question de Klaëtrâ. J'ai déjà employé ce procédé en compagnie d'Elmoaâ !

— Individuellement alors ? Soit ! Seulement vous n'aviez réussi qu'à partir du sub-espace lui-même dans lequel était immergée Klaëtrâ !

— Certes. Mais nous avons la possibilité d'agir, au moyen des ondes sans nom, sur un individu, sur un objet déterminé. En la circonstance, ce sera moi... moi dans mon météore individuel...

— Je veux aller avec toi ! cria Elmoaâ.

Elle était pâle, secouée de spasmes dus au vertige tant Klaëtrâ continuait ces bonds désordonnés dans l'espace, sans grand espoir d'ailleurs de distancer le météore menaçant.

— Non, dit doucement le Terrien. J'irai seul !

— Et après ? Après... ?

— Je tenterai d'agir, sub-spatialement. J'ai compris — ou du moins je crois avoir compris — ce que je peux appeler le mécanisme espace-sub-espace.

— Auriez-vous atteint le Mécaniquosmos ?

— Je ne puis encore l'affirmer. Du moins je me crois dans la bonne voie. Et je vous l'ai dit : celui qui percera définitivement le secret du Mécaniquosmos pourra devenir maître de l'univers en agissant au besoin sur les planètes elles-mêmes...

Il y eut un silence. On ne comprenait pas très bien, sinon que Coqdor faisait preuve d'un courage, d'une témérité sans précédents.

D'aucuns durent aussi penser qu'il était possédé par un orgueil inouï. Mais après tout, le sort de Klaëtrâ était en jeu et mieux valait le laisser faire, lui donner loisir de tenter l'impossible. C'était sans doute la dernière chance.

Alors on prépara cette plongée démentielle. Les pilotes continuaient, eux, à lutter, astreignant Klaëtrâ à des dérives de plus en plus anarchiques.

Le météore ne lâchait pas prise. Vraisemblablement un phénomène d'aimantation devait jouer et l'attirer irrésistiblement vers la planète vagabonde. Cependant la situation n'évoluait guère et l'étrange ballet se poursuivait dans l'espace. Le météore, acharné, épousait avec précision les méandres que les malheureux cosmopilotes imposaient à Klaëtrâ. Si bien que tous ceux qui se trouvaient sur la planète vagabonde souffraient mille morts.

Vertiges, nausées, éructations, douleurs d'entrailles, vomissements, tout y passait. Et cependant, il fallait tenir !

Si quelques-uns réellement allergiques à ce genre de gymkhana se trouvaient depuis le début de la sarabande hors d'état de rendre le moindre service, ceux qui gardaient un soupçon d'équilibre s'affairaient à préparer ce nouvel exploit qu'envisageait Bruno Coqdor.

Klaëtrâ virait, tournait, bifurquait, tressautait, exécutait une ronde, un retour en arrière, un angle presque droit. Et aussitôt le météore diabolique exécutait les mêmes mouvements sans jamais se lasser.

Non seulement il demeurait inlassablement dans le sillage de Klaëtrâ mais encore on pouvait constater non sans une angoisse grandissante qu'il avait encore gagné sur son but, sur cette proie qu'il paraissait convoiter au nom d'on ne savait quelle loi immuable, impitoyable.

Pendant que cette vertigineuse aventure se poursuivait, persécutant cruellement les malheureux Licorniens et leurs compagnons, pendant que les techniciens mettaient au point un météore-alvéole selon les normes rigoureusement établies par la science de la Licorne, certains discutaient encore. Entre autre Flu' de Lupus, décidément difficile à convaincre :

— Chevalier... vous prétendez agir en plongée... Mais ce style de lancée dans le sub-espace ne dure jamais qu'un temps tellement bref qu'il échappe pratiquement à la pensée... Dissociation et reconstitution atomiques sont, pratiquement, simultanées...

— Certes, seigneur Flu'. Mais on peut aussi stagner dans le sub-espace, ce qui laisse loisir d'action. N'est-ce point ce qui est tout simplement survenu à Klaëtrâ, lors de cette plongée manquée ?

— Bien. Si cela vous arrive... Personne, sans doute, ne se trouvera là pour provoquer la poussée mettant fin à l'échouage, ainsi que Elmoaâ et vous-même l'avez réussi – j'en conviens – pour nous extirper de ce piège hors nature...

Les yeux verts de Coqdor, un peu troubles en raison du vertige permanent, fixèrent l'homme de Lupus :

— Je sais prendre des risques. Et il y a longtemps que, soldat de l'espace, j'ai fait le sacrifice de ma vie !

Dikiti-Ki, qui n'aimait pas Flu', intervint :

— Nous ne pouvons oublier le service que le Terrien Coqdor nous a rendu... Est-ce le moment de se lancer dans de telles discussions, dans des ratiocinations qui ne riment plus à grand-chose ?

Flu' regarda de travers la solide fille et se tut.

Thra, qui aimait beaucoup Coqdor, souriait, de son sourire étrange d'hermaphrodite. Elmoaâ, impassible, aidait Coqdor à se préparer.

Utiliser un météore-alvéole était, pour ceux de Klaëtrâ, pratique courante. Et Coqdor, maintenant, savait parfaitement s'en servir. Ne l'avait-il pas prouvé de façon péremptoire ?

Mais sa première plongée en compagnie d'Elmoaâ avait eu lieu à partir du moment où Elmoaâ et lui-même se trouvaient déjà au sein de ce qu'ils avaient appelé l'extra-monde, avec Klaëtrâ tout entière. À présent, le

problème devenait différent. Il s'agissait de précipiter sub-spatialement un homme enfermé dans un météore-alvéole.

Certes, cela était possible en soumettant l'ensemble à la radiation provoquée de ces ondes sans nom qui étaient à la base de telles expériences. Elles étaient tellement subtiles que nul n'avait jamais osé s'en attribuer la paternité. Découvertes par hasard, étudiées par un aréopage interplanétaire, elles dissociaient la matière une fraction d'instant, si vite que la reconstitution atomique suivait. Et si on avait strictement calculé point de départ et point d'arrivée, un élément, généralement un astronef, passait d'un univers en un autre, franchissait, par cette expansion vers l'infini inhérente à la contraction spontanée, des distances atteignant des centaines et des milliers d'années-lumière.

On disposait de plusieurs petits émetteurs. Un d'entre eux avait été choisi pour aider Coqdor. Et devant plusieurs témoins, il venait de s'enfermer dans le météore, emportant cette petite machine qui allait, du moins en principe, lui permettre l'évasion et éventuellement le retour.

Les observateurs étaient angoissés. Elmoaâ paraissait très pâle. Flu' de Lupus se mordait les lèvres. Il demeurait intimement persuadé que Bruno Coqdor ne s'en sortirait pas et qu'il se perdrait dans le sub-espace sans espoir de retour, coincé jusqu'à la mort dans ce lieu impossible à déterminer, sans doute le vide total où ne stagne pas le plus infime électron. Thra et Dikiti-Ki étaient mélancoliques.

Lydia parut soudain.

Elle avait eu vent de ce qui se passait, alors qu'elle faisait effort pour sortir de sa cabine, pour lutter contre ses malaises. Et elle accourait, fort mal en point, défaite, échevelée.

— Bruno !... Bruno !...

Le météore était bloqué. La jeune femme se précipita. Thra la saisit doucement par le bras :

— Calmez-vous, Lydia... Il va tout tenter pour nous sauver !

— Ah !... râla la jeune femme, chancelante.

Dikiti-Ki et l'androgyne la soutenaient. Mais elle leur échappa soudain et marcha sur Elmoaâ :

— Et vous prétendez l'aimer !... Et vous le laissez faire cette folie ! Mais vous l'envoyez à la mort !...

La belle Centaurienne se détourna après avoir échangé avec Lydia un regard qui fut le choc de deux éclairs. L'orgueilleuse créature dédaignait

une telle scène. Que ces sentiments lui semblaient fades autant que déplacés en un tel moment ! Ne s'agissait-il pas du sort de Klaëtrâ, et au-delà de la création du futur empire des petites planètes ? Peut-être songeait-elle même à cette domination galactique qu'elle avait évoquée dans les bras de l'homme aux yeux verts ?

Dikiti-Ki l'attira à elle :

— C'est le destin, petite Terrienne... et lui est un héros, le plus noble, le plus grand de tous !

Lydia, haletante, le visage ravagé de ruisseaux de larmes, se précipita dans un geste insensé vers le météore.

C'est alors précisément qu'il disparut, s'effaça d'un seul coup.

Certes, Coqdor, de l'intérieur, grâce au système de vision, avait certainement aperçu l'intrusion de Lydia et même entendu ses propos. Mais il allait jusqu'au bout et venait de déclencher les ondes sans nom.

La sphère invisible faisait éclater la masse atomique représentant l'homme et son enveloppe météorique. Il était déjà dans l'extra-monde.

Lydia s'écroula en sanglotant dans les bras de Dikiti-Ki.

Un nouveau soubresaut de Klaëtrâ, tentant une fois encore d'échapper à l'avance terrifiante du bloc antimatière, ébranla la planète vagabonde tout entière, et les assistants qui n'avaient d'ailleurs plus rien à regarder se trouvèrent tous précipités au sol.

Klaëtrâ fuyait en désordre, talonnée par le météore maudit.

Thra prononça, de sa petite voix fluette :

— Le Terrien fait son devoir... C'est au Maître du Cosmos à établir sa volonté !...

## CHAPITRE XVII

Me serais-je vanté ?

Je n'ai pas hésité. Je me suis lancé dans cette folle aventure, me refusant à toute réflexion, à toute réticence.

Et maintenant... ?

Mais à quoi cela correspond-il, maintenant ?

Je n'ai plus la notion de temps. Pas plus que celle d'espace.

Pour une bonne raison : je ne suis plus dans l'espace.

Donc pas non plus dans le temps.

Cependant j'ai cru à ce que je devais accomplir. Je l'ai cru, avec toute ma foi ardente. Je n'avais pas le droit de douter et ce droit je l'ai moins que jamais, moi, le hors-temps, le hors-espace, le hors-tout !

Il s'agit de sauver Klaëtrâ, d'en finir avec ce météore terrifiant, qui risque d'anéantir la planète vagabonde !

Curieuse position que la mienne. L'appareil a fort correctement fonctionné. Les ondes sans nom ont rempli leur office et j'ai été dissocié et reconstitué si fugacement que cela m'a échappé totalement. Je n'ai pas ressenti les malaises habituellement inhérents aux passagers des astronefs lors des plongées. Sans doute parce que je ne suis plus relatif à rien, rien d'autre que ce météore-alvéole qui m'enserme, mais dont la masse est tout de même assez faible. En tout cas je suis libre, libre à un point que l'humain ne saurait imaginer. Ici, c'est la totale autonomie. Ce que j'ai déjà éprouvé en compagnie d'Elmoaâ.

Je puis m'orienter, me translater à mon gré et semble-t-il, par la seule pulsion de la pensée. Il est vrai que, grâce à la science licornienne, je fais corps, littéralement, avec mon vecteur et qu'il répond à mes réactions exactement comme un organe, comme s'il faisait partie intrinsèquement de ma personne, ce qui favorise les déplacements sub-spatiaux, incontestablement, là où rien n'existe, donc rien ne fait obstacle.

Je peux donc choisir mon comportement et viser à loisir le but que je me fixe. En la circonstance le bloc antimatière qui menace Klaëtrâ.

Et je commence à comprendre, je comprends, je sais la vérité :

Je suis en train de découvrir le secret du Mécaniquosmos. Je le possède. Il est en mon pouvoir parce qu'il m'est désormais connu.

Où suis-je ? En cet extra-monde qui est en fait plus que le vide, le vide tel que le cerveau humain le conçoit. Non plus un vide paradoxalement, absurdement rempli de particules, ces germes des univers futurs contenant en puissance le tout de l'avenir : de l'amibe à l'homme en passant par le végétal et l'animal, et, avant même la matière constituée, de la nébuleuse originelle à l'astre équilibré et fécond. Non ! J'ai atteint l'hypervide. Là, pas même le plus petit micron. Ce qui fait que moi, homme, j'arrive à une liberté de manœuvre touchant à l'absolu.

Quelle joie ! Quel orgueil aussi !

Moi, Bruno Coqdor... Et le Mécaniquosmos !

Le grand mouvement du monde. Le formidable engrenage est à ma portée et je puis en jouer à ma volonté, à mon caprice. En la circonstance, je vais, fort de ma puissance, agir sur le bolide et le détruire.

Comment ?

De moi-même !

Parce que, tel un démiurge, il me suffit d'atteindre à l'expansion que déclenchent les ondes sans nom (je garde le petit dynamiseur) pour dominer tel ou tel objet et provoquer le choc le plus terrible.

Maître d'un tel secret, d'un tel pouvoir, n'est-ce pas la possibilité de dominer également les mondes, les humanités ? Aucune armada, si forte soit-elle, ne saurait résister à pareil souffle !

Le rêve fou d'Elmoaâ... Réalité !

Je vois. Je suis étonnamment lucide et cette lucidité est également visuelle. Non seulement je contemple Klaëtrâ, mais encore je situe parfaitement le monstre qui tente de l'atteindre pour l'annihiler dans l'espace.

Je savouré cet instant, si c'est un instant. J'ai échappé au danger envisagé par Flu' de Lupus : je ne suis pas bloqué dans l'extra-monde. Je suis libre, vertigineusement libre et je garde la faculté d'action.

Je vais, non avec une arme, avec un rayon, avec une force quelconque mécanique, dissocier le bloc vampirique.

Mon arme, ce sera MOI.

Moi soumis aux ondes sans nom, atteignant l'infini et me reconstituant aussitôt, non sans avoir fait éclater ce chancre spatial, cette vermine errante

qui apporte la destruction et la mort. Orgueilleux dessein, mais au service d'une action généreuse et bénéfique !

Je vise. Je règle l'émetteur d'ondes.

J'effleure du doigt le bouton déclencheur.

J'appuie...

Rien. Il ne s'est rien passé.

Mais si ! Je suis. Où suis-je ? Non plus dans l'hyper-vide cette fois. J'ai l'impression de retrouver la pesanteur, la servitude gravitationnelle qui commande aux êtres vivants comme à la matière inerte.

Du temps s'est-il écoulé ? Ai-je vraiment agi comme je le souhaitais ? En un mot, ai-je réussi ?

Je suis de retour à Klaëtrâ, mon point de départ.

Peut-être ce voyage fou n'a-t-il duré qu'un espace de temps équivalant à celui de la vie d'une particule. Peut-être a-t-il duré des siècles ?

Mais non ! Je suis bien à Klaëtrâ. J'aperçois le palais avec sa coupole fêlée marquée du zodiaque. J'aperçois le bloc 600 en ruine et je vois des volnageants tout autour. Et quelques robots. Et aussi des gens qui vont et viennent, très agités dirait-on. Je suis passé par un stade dont je suis bien incapable de déterminer s'il était atomique ou cosmique, ou simplement les deux à la fois, et me revoilà homme, avec tout ce que cela comporte de vicissitudes.

Je garde la vision brève d'un astre tournoyant devant moi, et jetant des feux très blancs, éblouissants. Je réalise que j'ai vu Klaëtrâ dans le grand vide. Klaëtrâ saisie dans une sorte de tourbillon. Et toutes ces lumières si vives émanaient des miroirs paraboliques encore en service, reflétant la lumière solaire. Et tout cela tournait vite, très vite, ce qui devait porter à son comble le vertige terrifiant de ses malheureux occupants.

Mais j'ai fragmenté mon alvéole. Je m'extirpe par mes propres moyens du météore-vecteur.

On vient vers moi. On m'entoure. Des visages bouleversés, défaits. Ils portent tous les marques de l'effrayant vertige qui a dû être le leur alors que Klaëtrâ tournait ainsi comme une toupie dans l'espace. Il est vrai que j'aperçois encore les effets de nouveaux désastres et que plus d'un bâtiment s'est effondré, que des cadavres jonchent le sol çà et là.

Elmoaâ avance. Avec Uzir, avec Flu', avec Fernande, avec Sambo, avec Thra.

Ils sont chancelants. Ensanglantés, meurtris. Mais souriants.

— Coqdor ! Coqdor ! Vous avez réussi ! Le bloc antimatière est détruit.

Je frémis de joie satisfaite. J'ai gagné !

Je les regarde tous. Je me voudrais modeste mais je ne suis qu'un homme et l'orgueil est une faiblesse inhérente à notre nature.

Quel triomphe pour moi ! Après avoir arraché Klaëtrâ à l'échouage au sein de l'extra-monde, j'ai pu annuler l'antimatière... Je me suis dépassé moi-même grâce aux ondes sans nom et à l'hypervide !

Mais voici quelqu'un qui s'approche.

J'ai peine à reconnaître Lydia. Une Lydia qui titube, qui semble sur le point de tomber.

J'imagine par quel miracle de volonté elle avance vers moi, écartant ceux qui se pressent pour célébrer mon triomphe :

— Bruno... Ah ! Bruno !...

Je tente de lui sourire, je lui tends les bras. Elmoaâ contemple ce geste avec une ombre de sourire où passe tout son mépris pour cette misérable petite Terrienne.

— Eh bien, Lydia...

— Bruno, râle-t-elle. Ils ne vous ont pas tout dit !

Subitement, j'ai froid au cœur. Que vais-je donc apprendre de si terrible ? Car je devine d'instinct qu'elle va me révéler une chose affreuse, atroce.

— Bruno... Hidalgo !... La base A... Huit cents êtres humains...

— Lydia ! Lydia ! Que s'est-il passé ?

Elle n'en peut plus, elle est à bout. Elmoaâ dédaigne de parler et c'est Uzir qui prend la parole :

— Vous n'êtes en rien coupable, chevalier Coqdor. Vous avez réussi à nous délivrer du bloc antimatière qui a été annulé sous nos yeux. Mais sa destruction a déclenché une véritable tempête cosmique... Klaëtrâ en a subi les effets et nous avons connu des moments pénibles... Nous avons même des victimes... c'était sans doute inévitable... Comme l'a été la catastrophe consécutive à cet exploit, concernant Hidalgo vers lequel nous nous dirigeons... Nous avons capté les derniers messages-radio émanant de la base B... La Base A est totalement détruite, avec tout son personnel...

Je ne dis plus rien. Je ne puis plus rien dire.

Un beau succès ! Coqdor ! Tu as su utiliser le Mécaniquosmos !

Mais tu as tué huit cents de tes frères humains !

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

QUATRIÈME PARTIE

LE PIÈGE DE LUMIÈRE

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE XVIII

— Du courage, dit Robin Muscat.

Evdokia fit effort pour sourire, en dépit du terrible chagrin qui lui rongea le cœur :

— Oui, dit-elle. Je crois que nous allons en avoir besoin !

Ils pénétraient dans le laboratoire de leur ami Stewe. Corinne était là également et soutenait son amie. Grégory les accompagnait. Ou plutôt, devrait-on dire, c'étaient les trois adultes qui accompagnaient l'enfant. Le filleul de Coqdor ne semblait d'ailleurs nullement ému à la pensée du rôle qu'on attendait de lui. Fils d'un couple qui avait connu de multiples aventures à travers les galaxies, élevé dans un monde ultra-technologique, accoutumé à la fois aux phénomènes psychiques autant qu'aux derniers développements de la science la plus avancée, le bambin se trouvait parfaitement à l'aise.

Corinne et Robin, d'ailleurs, autant que sa marraine Evdokia avaient le souci de lui donner une enfance qui était celle de tous les petits garçons heureux de tous les temps. Il jouait, il étudiait, comme tous ceux de son âge et les deux ménages, les Muscat comme les Coqdor, le gâtaient, quelquefois peut-être un peu plus qu'il n'aurait fallu. Mais Grégory avait un heureux caractère et d'une façon générale on pouvait le considérer au rang des enfants relativement sages.

Depuis plusieurs semaines, cependant, l'angoisse régnait.

On avait appris, non sans stupeur, l'évasion de Coqdor, quittant de façon exceptionnelle l'I.S. 17, où le commandant Dalvina avait agi envers lui de façon discutable. Le résultat c'est qu'après ce joli coup, le responsable de l'île spatiale avait été prié de songer à une retraite définitive.

Ensuite ? Ensuite rien. Bruno Coqdor avait disparu, en compagnie de l'aspirant Vermel.

Pendant de longs jours, les Terriens avaient recherché la mystérieuse planète vagabonde. En vain ! Il était hors de doute qu'elle s'était effacée par sub-espace. D'aucuns, cependant, contestaient encore cette possibilité, inhérente à un vaisseau, non à un corps céleste de cette envergure.

L'armada n'en avait plus retrouvé trace. À ce moment, on commençait à constater un léger réchauffement. On ne volait plus les radiations solaires destinées à la planète Terre de toute éternité. Et les incursions de ces étranges météores, habités ou non, cessaient parallèlement.

Il y avait peut-être de quoi se réjouir, le péril semblant conjuré.

Bien sûr, ce n'était pas l'avis de tout le monde et la belle Evdokia, ainsi que la famille Muscat, se posait des questions concernant le sort de Bruno. Ils le connaissaient mieux que personne. Il s'était tiré de bien des chausse-trappes. Mais qu'en était-il ? Et quel était cet aspirant (du sexe féminin d'ailleurs) qui avait en quelque sorte trahi à son intention pour pallier l'imbécillité d'un militaire stupide ?

Où étaient-ils ? De toute évidence ils avaient tenté de joindre la planète vagabonde. Mais cette dernière s'étant volatilisée, on se perdait en conjectures.

Et puis, coup de tonnerre ! On apprenait brusquement le cataclysme qui avait désolé la base A du planétoïde Hidalgo. Des centaines de morts dans la petite cité ravagée. Cataclysme de surcroît totalement incompréhensible. Ceux de la base B, épargnés sans doute par miracle, n'avaient absolument rien compris. Aucun symptôme n'avait laissé présager pareil désastre. La base A avait été gommée de la surface d'Hidalgo. D'un seul coup, comme ça, sans que rien dans la nature ait crié gare.

Hidalgo avait été rudement secoué par le phénomène. On avait seulement constaté l'apparition d'un éclair très violent, quelque part dans l'espace, dans ce ciel glacé des confins du système solaire. C'était tout. C'était peu, insuffisant pour expliquer la catastrophe.

Enfin, autre nouvelle qui faisait revivre l'inquiétude : les survivants d'Hidalgo croyaient avoir aperçu de nouveau une sorte de météore géant. Était-ce la planète vagabonde ? Cela y ressemblait fort et dans ce cas tout était à redouter. On ne se souvenait pas sans déplaisir des chutes de météores brûlants. Mais, cette fois, c'était infiniment plus grave et l'astre errant inconnu avait fait de nombreuses, très nombreuses victimes.

Une fois de plus, l'armada avait été mise en état d'alerte et des mondes voisins, des planètes du Centaure, on envoyait des renforts, des vaisseaux de ligne qui gagnaient le monde des Solariens par plongées subspatiales.

Evdokia vivait dans le désespoir et ses amis multipliaient les prévenances pour compenser dans la mesure du possible le chagrin qui la submergeait. Finalement, comme les nouvelles de la flotte spatiale n'apportaient pas

grand-chose en fait de renseignements et que, jusqu'à nouvel avis, on n'avait pas encore rejoint l'astre coupable dans les parages d'Hidalgo, Robin Muscat avait eu une idée.

Là où tout échouait, pourquoi ne pas faire appel à un pouvoir d'exception, à un détecteur vivant, à un de ces médiums qui sont parfois susceptibles de révélations surprenantes ? Un tel médium, il l'avait sous la main : son propre fils.

Grégory, ce n'était plus un secret, semblait avoir mystérieusement hérité les facultés assez fantastiques de Bruno Coqdor. Corinne rappelait parfois en riant cette vieille tradition qui attribue aux filleuls les qualités comme les défauts des parrains et marraines. Ni elle ni Muscat n'étaient des voyants. Grégory, lui, l'était, c'était indéniable et il l'avait encore prouvé lors de l'expérience téméraire de Stewe.

Robin Muscat n'était nullement superstitieux. Homme de raisonnement avant tout, il avait trop souvent constaté les effets de la détection cérébrale pour tomber dans la négation irrationnelle des pseudo-scientifiques qui s'ingénient à tenir pour nul et non avvenu ce qu'ils n'ont pas découvert, ou seulement appris. Si bien qu'après une conversation serrée avec Corinne et Evdokia, il avait vidéophoné au docteur Stewe.

Lequel avait accueilli une certaine suggestion avec enthousiasme :

— Je vous attends... Le plus tôt possible. Tout sera prêt !

C'est ainsi que le commissaire de l'Interpol-Interplan, la police terro-interplanétaire, amenait son rejeton dans le laboratoire, rejeton flanqué de sa maman et de sa marraine.

Grégory, toujours affable, alla embrasser gentiment le docteur Stewe, ce vieil ami de sa famille qu'il avait toujours connu.

Les laborantines souriaient à l'enfant, comme pour atténuer l'aspect rébarbatif des appareils qui l'entouraient. Mais Grégory connaissait déjà le lieu et ne semblait nullement impressionné.

Pas même par un singulier objet qu'on avait pudiquement dissimulé par un voile noir. Cela pour ne pas provoquer chez lui de sensation désagréable. Mais Grégory savait bien ce que dissimulait ce voile funèbre. Puisqu'il avait précédemment communiqué avec « ce qu'il y avait en dessous ».

— Tu veux bien t'asseoir ici ? demanda Stewe.

Cet homme chauve, aux yeux perçants, au visage qui semblait ignorer le sourire, se faisait toujours très cordial, très doux, quand il rencontrait le fils

de Robin Muscat. Ses laborantines, habituées à sa froideur, à son attitude robotique, n'en revenaient pas.

Grégory obtempérait, toujours de la meilleure grâce. Rien, décidément, ne semblait entamer sa bonne humeur. On n'avait pu lui dissimuler le péril qu'il encourait depuis que les inconnus de la planète vagabonde n'avaient pas hésité à envoyer des émissaires visiblement chargés de le ravir à sa famille. Une fois encore, il avait accueilli cette vérité avec son optimisme inébranlable. D'ailleurs les événements paraissaient lui avoir donné raison puisque, par la suite, rien n'avait plus été tenté contre le jeune et fulgurant médium et que l'astre mystérieux s'était effacé du ciel.

Cependant, Stewe et ses aides mettaient la dernière main à la préparation de l'expérience dont Grégory devait être l'élément majeur.

Toutefois, tout médium a besoin d'un support, d'un truchement avec le sujet qu'il est chargé de scruter. Le dessein de Robin Muscat était d'utiliser les facultés exceptionnelles de son fils afin de tenter d'atteindre psychiquement, soit la planète vagabonde, soit plus directement peut-être Bruno Coqdor lui-même.

Or il était hors de question de demander à l'enfant de se mettre ainsi de but en blanc en communication avec un astre vagabond, tout autant qu'avec l'esprit de son parrain dont on ne savait plus rien.

Qu'avait-on fait précédemment ? On s'était servi du cerveau d'un des ravisseurs en puissance, cet homme venu dans un météore-alvéole. Coqdor lui-même avait sondé cet esprit resté latent et dont la science fabuleuse de Stewe assurait la survie. Survie stagnante sans doute, mais le praticien était en mesure d'affirmer que cet organe continuait à fonctionner dans son bain de plasma, alimenté métaboliquement par un procédé connu dans divers laboratoires mais singulièrement amélioré par Stewe.

On se souvenait de l'exploit de Grégory, qui avait hautement aidé l'homme aux yeux verts dans ses recherches. Alors que le chevalier de la Terre peinait pour le sondage psychique, l'enfant, lui, avec autant d'aisance que de simplicité, avait établi entre le cerveau isolé et lui-même un contact plein de richesses.

Robin ne s'était décidé qu'après de longues palabres avec Corinne d'abord, avec Evdokia ensuite. Grégory, finalement, avait accepté tranquillement de répondre à ce qu'on attendait de lui.

Il était là, maintenant, devant ce voile couleur de nuit qui dissimulait le cerveau de l'homme venu de l'espace. Une semi-lumière régnait dans le

labo. Des circuits ronronnaient, des étincelles crépitaient... Robin Muscat était très ému mais, selon son habitude, il n'en laissait rien paraître. Corinne tremblait légèrement : n'était-ce pas son propre enfant qui faisait les frais de cette tentative fantastique ? Et Evdokia, elle, très droite, très pâle, elle attendait. Espérant ou – qui sait ? – redoutant peut-être ce que Grégory pouvait révéler.

Stewe et Muscat ne s'étaient pas dissimulé que l'essai ne serait pas forcément couronné de succès. Déjà, lors de la première expérience en compagnie de Coqdor, les deux médiums avaient lu dans les émanations psychiques du cerveau récupéré. Mais surtout ce qui préoccupait le défunt cosmonaute. Il avait été question de ses amours et Grégory avait « accroché » l'image de sa maîtresse. Coqdor avait épelé difficilement un mot et c'était Grégory qui l'avait déchiffré définitivement :

Mécaniquosmos. Ce qui d'ailleurs n'avait rien appris aux consultants.

Le médium en herbe allait-il tout bonnement lire dans ce que le cerveau gardait encore en ses neurones, ses seuls souvenirs personnels ? Ce n'était pas impossible mais les deux hommes avaient spéculé sur le fait que, Grégory étant étonnamment doué, pouvait se servir de ce truchement, de cette base encore vivante, pour laisser son esprit s'échapper grâce à ce tremplin vers le point d'où il était venu, à savoir la planète vagabonde.

Le léger vrombissement de l'appareillage indiquait que tout était au point. Stewe surveillait attentivement son tableau de commandes, une console exceptionnellement complexe. Muscat se tenait droit, se dominant plus que jamais. Les deux femmes s'appuyaient l'une sur l'autre, bouleversées.

Grégory, attentif mais très calme, avait maintenant les yeux fixés sur le voile noir.

On attendit longtemps, très longtemps. À plusieurs reprises l'enfant parut tressaillir, articuler des mots, mais il était encore trop tôt et le contact avait peine à s'établir.

Et tout à coup, comme cela se produit fréquemment en pareil cas, il capta ce qu'il cherchait. Il parla :

— Parrain est avec une dame... deux dames...

Les assistants échangeaient des regards. Au moins on pouvait estimer que sur ce point il ne se trompait pas. Coqdor vivait, c'était une assurance indéniable. Mais qui étaient ces deux femmes ? L'aspirant Vermel peut-être ? Mais l'autre ?

Qu'importait ! Grégory parlait, parlait...

Il décrivit l'astre vagabond. Et il revit les installations qu'il avait précédemment détectées. Seulement maintenant elles lui apparaissaient ravagées, en grande partie détruites. Il faisait froid, très froid. Il neigeait et il voyait des gens voltiger dans la tourmente de neige et de glace.

Et il parla de ces messieurs et ces dames, tous réunis en cercle dans une sorte de bulle verte, sous un plafond, un drôle de plafond translucide avec des signes bizarres. Tous parlaient à la fois, ils disaient tous la même chose. Et cependant ils n'étaient pas d'accord et parfois un ou une d'entre eux rompait l'ensemble.

Bien entendu, tout cela apparaissait comme incompréhensible. Mais la suite le fut beaucoup moins :

— Parrain est avec eux ! Parrain veut créer son empire ! Parrain est leur ami !...

Robin serra les dents. Corinne ouvrait de grands yeux. Evdokia se sentait blêmir.

Complaisamment, en état maintenant de semi-conscience, Grégory, emporté par sa propre voyance, décrivit le club des médiums, parla de leurs desseins de conquête, révéla qu'une des « dames » et son Parrain avaient l'intention de se « marier » pour régner sur un nouveau monde.

Stewe, avec adresse, l'orientait par instants, posant doucement des questions destinées à l'aider à compléter ses révélations, le plus souvent hachées, fragmentaires, comme cela se produit dans les séances de voyance.

Grégory parlait d'abondance. Rien ne laissait croire qu'il fabulait, trop heureux sans doute dans son subconscient de bavarder sur ce qu'il découvrait, échappant à la mythomanie bien connue de certains médiums.

Ainsi, on sut ce qu'on pouvait appeler la trahison de Coqdor et son accord avec ce groupe inconnu, cette femme mystérieuse. On connut leurs ambitions démentielles, on apprit qu'ils étaient plus ou moins directement responsables de la destruction de la base A du planétoïde Hidalgo.

Alors Muscat, n'y tenant plus, haleta :

— Grégory !!! Mon chéri... dis-moi... ce... cette planète... Où est-elle en ce moment ?... Peux-tu me le dire ?...

Grégory chercha un bon moment. On voyait qu'il faisait effort. Finalement, d'après ses propos plus ou moins cohérents, Robin Muscat put établir à peu près ceci : la planète vagabonde parvenait approximativement

à hauteur de l'orbite d'Uranus, s'étant fortement éloignée d'Hidalgo après le désastre qu'elle avait occasionné.

Le commissaire interplanétaire demanda encore :

— Grégory... sa direction... vois-tu où elle se dirige ?

Ils furent tous ahuris en entendant l'enfant déclarer, après un nouveau silence :

— Elle va vers le soleil !...

Mais Grégory donnait des signes de fatigue. Corinne, en mère avertie, faisait signe à son mari. Muscat acquiesça et échangea un regard avec le docteur Stewe.

La lumière revint et les appareils cessèrent de ronronner. On entourait Grégory. Il était las sans doute et paraissait ne plus se souvenir de grand-chose. Ce qui, après tout, valait sans doute mieux.

Muscat vint vers Evdokia :

— Vous allez m'en vouloir, Evdokia. Mais je dois faire mon devoir !

La belle Grecque soupira profondément mais elle inclina la tête en gage d'acquiescement. Qu'est-ce que le policier des étoiles pouvait faire d'autre ? Le sort du monde solaire était peut-être en jeu.

C'est ainsi que les hautes autorités furent averties et que la flotte spatiale, mieux renseignée, put se lancer à la poursuite de Klaëtrâ.

À la poursuite de Bruno Coqdor, dont le comportement devenait réellement incompréhensible.

## CHAPITRE XIX

Où allons-nous ?

C'était la question primordiale. Tous ceux qu'emportait la planète vagabonde s'interrogeaient, discutaient, se perdaient en palabres. Les divers groupes ethniques se reformaient tant il est vrai que devant le péril, chacun recherche les siens d'origine. Et naturellement, de ces petits cénacles jaillissaient des commentaires divers, tous plus passionnés les uns que les autres. Les Centauriens (à l'exception d'Elmoaâ) étaient parmi les plus âpres. Les Licorniens, dont la race était à l'origine de l'aventure de Klaëtrâ et du projet fou de création de l'empire des petites planètes, demeuraient un peu plus réservés et prétendaient encore faire confiance au club des médiums. Mais d'une façon générale ceux des autres mondes étaient tous au bord de la colère.

On commençait à incriminer sérieusement les autorités, à savoir justement ce groupe de médiums, dont on ne pouvait nier la valeur occulte mais qui finalement paraissait emmener la petite colonie vers le plus total des désastres.

Après la plongée manquée dans le sub-espace, les avaries qui en avaient résulté, la destruction du bloc 600, la tourmente de neige et pour finir l'explosion du météore d'antimatière dont les effets avaient sérieusement perturbé l'équilibre déjà compromis de Klaëtrâ, on s'en prenait bien entendu aux dirigeants. Oubliant qu'une plongée sub-spatiale ou la rencontre d'un bolide en plein espace ne relèvent pas de la responsabilité humaine.

Il faut dire qu'après le désastre d'Hidalgo, on avait renoncé à investir ce petit monde. L'orientation de Klaëtrâ avait été modifiée après une réunion hâtive des magiciens du zodiaque, magiciens en la magie desquels ceux de Klaëtrâ semblaient accorder de moins en moins de créance.

Et si on avait pu assister à une séance du club des voyants, sous la coupole fissurée, on eût pu constater que l'unanimité de la chorale n'était plus guère qu'un souvenir.

D'aucuns se déclaraient ouvertement contre l'autorité d'Uzir. Elmoaâ aurait gardé plus de crédit, mais on lui reprochait en face d'avoir favorisé

(on savait bien comment) les initiatives du Terrien Coqdor, réputé à présent responsable de la destruction d'Hidalgo A, ce qui laissait présager la ruine définitive de l'espoir de créer un empire.

Coqdor faisait face. Mais il avait été attaqué sans ambages par M<sup>me</sup> Fernande. Elle avait rappelé avec aigreur que c'était elle qui avait eu une vision nette de ce qui allait survenir après la destruction de l'antimatière.

Tranquillement, l'homme aux yeux verts lui avait demandé si elle croyait vraiment qu'on aurait pu attendre que le terrifiant météore vienne heurter Klaëtrâ et ce qui s'en serait ensuivi. Mais Fernande, avec une mauvaise foi toute féminine, avait promptement détourné la conversation en lui reprochant son orgueil insensé qu'elle estimait cause de tout ce qui arrivait de fâcheux, non sans glisser une allusion perfide à ses relations avec Elmoaâ.

La belle Centaurienne l'avait enveloppée d'un regard qui en disait long sur ce qu'elle entendait réserver à la voyante terrienne. Mais de telles querelles, mesquines et bien plates en elles-mêmes, indiquaient la désagrégation du cercle, la dégradation du climat d'entente, la fin de l'étonnante chorale. Certains, comme l'androgyné Thia, se taisaient et observaient, se réservant sans doute d'agir un peu plus tard. Dikiti-Ki, en femme énergique, proposa de choisir un responsable unique. On se récria. On objecta que c'était contraire à l'entente jusque-là absolue des mages du zodiaque, oubliant délibérément que cette entente était désormais du passé.

Comment cela se serait-il terminé, on ne savait. Mais une ruée de volnageants investissant la salle de la coupole mit fin aux tergiversations stériles de ces médiums en déroute.

Il y avait d'ailleurs deux clans parmi ceux qui se révoltaient ainsi. Certains, particulièrement excités, accusaient Coqdor et réclamaient sa tête, ni plus ni moins. D'autres, plus prudents, demandaient qu'il se justifiât en prenant carrément la direction de Klaëtrâ, suggestion qui ne fit nullement plaisir à des gens tels que Flu' de Lupus et Uzir, lesquels regimbèrent. La confusion était extrême et des pugilats commençaient même à se produire. Jusque-là, les colons de la planète vagabonde avaient eu la plus grande considération et le plus grand respect pour le cercle médiumnique qui les avait translatés à travers la Galaxie, mais, comme en tout ce qui de près ou de loin touche à la révolution, cela s'effondrait lamentablement dans les propos les plus vulgaires et les agissements les plus vils.

La bagarre menaçait de devenir générale. Coqdor protégeait de son mieux Elmoaâ, s'évertuant à ne pas frapper, à seulement barrer la route aux assaillants. Il avait fort à faire car plusieurs attaquaient en volnageant, ce qui leur donnait un sérieux avantage.

Nul n'aurait pu dire ce qui allait résulter d'un pareil désordre, et Klaëtrâ se fût sans doute trouvée plus en danger que jamais. Mais un élément nouveau mit un terme – du moins provisoire – à cette querelle fertile elle-même en périls.

Dans l'interphone, la voix d'un des pilotes de Klaëtrâ leur parvint :

— Appel à tous... appel à tous...

Il fallut quelques instants pour qu'on se décidât à écouter. Le speaker parlait, donnait les dernières nouvelles de l'espace. La sidéroradio avait capté plusieurs messages. C'était formel. Klaëtrâ était repérée de nouveau. On l'incriminait sans discussion de la destruction de la base A d'Hidalgo et un accord interplanétaire mettait la planète vagabonde au ban des lois cosmiques.

En conséquence, non seulement l'armada solarienne venue de la Terre avait pour mission de l'atteindre et de la détruire au besoin, mais encore des renforts importants arrivaient par sub-espace depuis les planètes du Centaure, les (relatifs) voisins du Cosmos.

Comme on précisait que la trajectoire actuelle de Klaëtrâ avait été établie, tout portait à croire qu'on se trouverait bientôt en butte aux attaques des vaisseaux de ligne.

Il y eut malgré tout quelques ricanements. Ce ne serait pas la première fois qu'on serait ainsi attaqué par des astronefs de combat.

— Nos météores-alvéoles ! criait-on. Ils sauront bien les tenir en échec !

Uzir et quelques autres firent observer que les météores habités, en effet, pouvaient être un élément important mais que Klaëtrâ était tout de même fortement endommagée et manœuvrait avec difficulté. De plus, il y avait eu des morts. Et pas mal de blessés actuellement hors d'état de combattre, de prendre l'espace à bord de ces vecteurs individuels, si délicats à manier.

Le plus simple parut donc d'augmenter autant qu'on le pouvait la vitesse de Klaëtrâ et de s'éloigner des parages d'Hidalgo le plus vite possible. Pour aller où ? On déciderait un peu plus tard, mais on laissait entendre que se diriger vers une des petites planètes était peut-être la solution provisoire.

Cette trêve permit donc de voir revenir un peu de calme. Mais ce n'était sans doute que partie remise.

Le sub-espace était impraticable, cela, on le savait déjà. Les déprédations consécutives aux tribulations de la planète vagabonde handicapèrent sérieusement la liberté de manœuvre. On partit donc tant bien que mal, en ne se dissimulant pas les malheurs qui résulteraient d'un tel comportement. Il eût fallu s'arrêter, voire atteindre quelque terre de l'espace pour faire escale, réparer, reconstruire, ce qui eût demandé des semaines, voire des mois. Et Klaëtrâ allait être considérée par les Interplanétaires comme un véritable gibier, une bête traquée.

Cependant, Uzir réussit à reprendre un peu d'autorité et, oubliant provisoirement leurs conflits, ceux de Klaëtrâ s'évertuèrent à diriger tant bien que mal l'astre errant, tout en colmatant autant qu'ils le pouvaient les avaries nombreuses des installations.

Mais la situation ne tarda pas à empirer. La direction ? On n'y comprenait plus grand-chose. Les pilotes avaient reçu des instructions mais il se trouvait que les commandes, fortement endommagées, ne correspondaient plus guère à ce qu'on leur demandait. Le vertige empirait. Plus que jamais Klaëtrâ était déphasée et la gravitation artificielle connaissait de sérieuses intermittences au cours desquelles les malheureux de la planète vagabonde, plus vagabonde que jamais, connaissaient des nausées fort cruelles.

Il y eut encore des accidents, des contusions, voire des blessures graves. Le mécontentement augmentait mais il fallait bien admettre qu'il n'y avait plus réellement de gouvernement, le club des médiums se trouvant de plus en plus contesté.

Les esprits échauffés s'exacerbaient et on en venait souvent aux mains sans trop savoir pourquoi.

Il y avait, de surcroît, un élément qui inquiétait singulièrement ceux de Klaëtrâ.

La chaleur augmentait sensiblement.

Cependant, on se trouvait à une distance appréciable du soleil. On s'était éloigné d'Hidalgo, soit des parages relatifs de l'orbite plutonienne et en principe il eût dû faire très froid, d'autant que la climatisation était elle aussi sévèrement perturbée.

Mais on commençait à se rendre compte de ce que, que ce fût voulu ou non, la planète errante se dirigeait vers l'astre central. Or, si une partie des miroirs paraboliques, ces miroirs qui captaient et retransmettaient à volonté les radiations solaires, avait été endommagée, il en restait encore

suffisamment pour emmagasiner un potentiel important de thermie. Malheureusement, cette fois, pas question de réglementer la rediffusion des rayons ainsi dérobés pour s'en servir à son gré, soit pour réchauffer Klaëtrâ, soit, comme on l'avait fait précédemment, pour fertiliser les petites planètes en vue de poser les bases de l'empire futur au détriment de la Terre à laquelle on volait partiellement sa ration de lumière et de chaleur.

Cette fois, c'était autre chose. Les miroirs continuaient à capter l'émanation solaire mais ils devenaient difficiles à régler et renvoyaient les radiations de façon anarchique. Ce qui expliquait que Klaëtrâ en recevait la plus grande partie. À son corps défendant, et la température y augmentait sans cesse. Et la clarté devenait éblouissante, brûlant les rétines, causant des dommages sérieux aux yeux des malheureux passagers.

Dans un ruissellement lumineux, ils allaient, les uns comme les autres, affolés, titubants, révoltés, s'accrochant parfois avec fureur. Les meilleurs volnageants se heurtaient en des duels curieux et on pouvait les apercevoir à plusieurs mètres du sol, enlacés, luttant comme des archanges maudits, s'étreignant avec rage jusqu'à ce qu'un d'entre eux croulât sur la surface, meurtri, blessé, voire mort.

Uzir et quelques autres cherchaient en vain à pallier la démence de la machinerie. Mais les commandes répondaient de moins en moins et les miroirs provoquaient une incandescence croissante. Si bien qu'avant peu la situation deviendrait intenable.

Coqdor était l'objet de menaces, d'injures. Il s'efforçait de demeurer calme et digne mais c'était d'autant plus difficile que Klaëtrâ désorientée, avec son sol instable, ne favorisait guère la bonne tenue des humains, si forts soient-ils.

Et puis, alors que l'homme aux yeux verts se sentait perdu, s'interrogeant sur son propre degré de culpabilité quant à cette position infernale, il vit venir à lui une femme échevelée, chancelante, qui avançait en se cramponnant :

— Lydia...

— Bruno... Bruno... je veux vous parler... Je veux savoir...

Malgré son vertige, il réussit à l'attirer à lui, l'aida à conserver un semblant d'équilibre.

Il trouva encore la force de lui sourire et elle reconnut la bonté qui l'avait séduite au départ quand elle avait rencontré l'homme aux yeux verts pour la première fois :

— Je comprends, petite Lydia... Vous voulez voir clair... Vous me croyez un grand coupable... Peut-être... vous jugerez... quand j'aurai parlé... Parce que je vais tout vous dire !...

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE XX

Il avait aidé Lydia à gagner une cabine, la sienne, où ils purent retrouver un semblant d'équilibre. Car tout allait de mal en pis. Klaëtrâ était instable et par instants il y avait des carences dans la gravitation artificielle. Alors c'était, pendant quelques secondes, l'apesanteur qui régnait, avec tous les inconvénients que cela pouvait présenter.

Non seulement les objets se mettaient à voltiger au petit bonheur, non seulement les humains s'échappaient du sol et culbutaient, se débattant maladroitement comme des canards en détresse, mais encore les volnageants n'échappaient pas au désordre général et se trouvaient subitement projetés, soit les uns contre les autres, soit contre les parois et les plafonds, ce qui causait de regrettables accidents.

De plus, la chaleur ne cessait d'augmenter. Ceux de Klaëtrâ, sur ce point, n'avaient plus aucun sens d'une température normale. Après les avaries nombreuses des merveilleuses installations, ils avaient connu la tourmente neigeuse, les effets de la glaciation quasi subite qui en avait résulté. À présent, on cuisait, tout simplement.

Dans ce chaos, Coqdor et Lydia se retrouvaient.

Il aida la jeune fille à s'amarrer sur sa couchette, se cramponnant lui-même à son chevet.

Et il parla.

Plus d'une fois, son discours fut entrecoupé par les violents soubresauts agitant la planète vagabonde. Les murs se fendillaient, les vitres éclataient et on entendait sans cesse des cris de douleur ou de rage, des jurons, des gémissements, sans préjudice du fracas à peu près incessant des écroulements qui se produisaient un peu partout.

— Lydia... vous me croyez coupable... Non ! Non !... Ne protestez pas ! Je le suis... Oui, j'ai pactisé... ou feint de pactiser, avec les Licorniens, et surtout – vous ne l'admettez pas – avec Elmoaâ... Oui j'ai joué le jeu. Leur jeu ! Du moins en apparence, Lydia, car en vérité c'était, non seulement le mien que je jouais, mais aussi celui de ma planète-patrie, de la Terre, et des Terriens mes frères humains...

Lydia ne disait rien. Les yeux clos, maintenant, elle écoutait.

Et dans le bruit universel, dans les craquements de la petite cité de Klaëtrâ qui s'effondrait, dans les hurlements des blessés, des naufragés de la planète vagabonde, elle goûtait ce que disait le chevalier de la Terre, l'homme qu'elle aimait, l'homme qu'elle avait cru félon.

— Pouvais-je faire mieux, contre ces gens-là ? Ils voulaient conquérir, sinon le monde, du moins le système solaire. Ils prétendaient établir l'empire des petites planètes, ce qui eût compromis gravement l'équilibre de la fédération du Martervénux (4). Ils ne reculaient devant rien et cherchaient à amener à eux les médiums les plus remarquables dans le but d'enrichir encore leur cercle, ce club superbement organisé mais en fait démentiel... Ils s'en prenaient à mon petit Grégory, mon filleul. Ils avaient bombardé la Terre, que sais-je ?... Et n'oubliez pas, chère Lydia, qu'ils disposaient d'une science, d'une technique exceptionnelles... Ne fallait-il pas contrer tout cela ?

Elle se taisait. Il la regardait et il voyait, sur le charmant visage aux yeux fermés, une ombre de sourire, la détente heureuse de la femme qui comprenait enfin.

— Lydia... Je suis entré dans le cercle. J'ai usé de mes facultés psychiques... Je me suis adapté à leur convenance et, insidieusement, en amenant à moi les voyants originaires de la Terre et aussi (il hésita) en faisant d'Elmoaâ une... alliée, une alliée totale, je suis parvenu petit à petit à prendre, sinon le commandement de Klaëtrâ, du moins à devenir un rouage important de ce club directionnel...

Il fit un temps. Des cris montaient et on entendit l'éclatement d'on ne savait trop quoi. Un bâtiment de plus qui explosait.

— Lydia, reprit Coqdor, vous me jugez peut-être mal. Il est vrai que j'ai pu paraître trahir... Croyez, je vous en conjure, que je n'ai agi qu'au nom de mon sens du devoir... Je me suis compromis ? Oui. J'ai même (et là encore il buta sur les mots) j'ai même... consenti à devenir l'amant d'Elmoaâ... Et pourtant sur la Terre, il y a une femme que j'aime et à laquelle je voudrais demeurer fidèle. Mais...

Le visage de Lydia se crispa un peu. Il avait eu besoin de dire tout cela. Il n'insista pas sur ce point délicat et enchaîna :

— Tout cela m'a amené à quelque chose de formidable, Lydia. Je suis parvenu à déchiffrer l'énigme du Mécaniquosmos, cette force que les Licorniens recherchaient inlassablement. Il a fallu, je l'admets, des circonstances fortuites, que vous connaissez. Mais c'est un fait. Grâce à

l'action des ondes sans nom, aux météores-alvéoles, au système de rayons qui permettent la visibilité, grâce à notre stagnation dans le sub-espace, j'ai pu comprendre le mécanisme du monde... Et j'ai eu en main cette puissance sans égale...

Sa voix sombra quand il poursuivit, cette fois avec une expression frisant la détresse :

— Il était dangereux de mettre le secret du Mécaniquosmos entre leur pouvoir... Quel usage en auraient-ils fait ? Asservir l'univers, rien de moins... Ce qui supposait au besoin des millions, des milliards de morts... La dévastation à volonté, la destruction d'une planète, d'un astre, d'un système, d'une galaxie... Semer la misère et la mort ! Voilà ce que pourrait faire celui qui posséderait le Mécaniquosmos...

Soudain, il serra les poings, gronda presque :

— J'ai voulu servir... Servir, comme toujours, la cause de la paix universelle... Cela depuis des décennies à travers le Cosmos... et j'ai été amené à détenir cette puissance formidable ! Un élément mortel, Lydia... Le moyen d'agir sur les humanoïdes comme sur les corps célestes... C'est horrible dans sa splendeur... N'est-ce pas vouloir se substituer à la volonté de Dieu Lui-même ?

Il soupira, eut un geste désabusé :

— Ah ! l'éternelle banalité de la nature humaine ! L'orgueil stupide de celui qui veut dominer, diriger, commander à tout et à tous ! Imaginez, ma chère enfant, ce qui serait arrivé si Uzir, Flu', Elmoaâ et les autres pouvaient encore disposer du Mécaniquosmos !

Elle ouvrit un peu les yeux, lui sourit. Mais il reprit :

— Merci, Lydia, merci de me comprendre. Mais ce n'est pas tout ! Après cela, il y a eu le drame...

Elle remarqua qu'il ruisselait. Une sueur d'angoisse, non relative à la chaleur qui commençait à les étouffer :

— La chose terrifiante, Lydia... Fort de mon pouvoir, j'ai voulu contrer la menace planant sur Klaëtrâ. Je pouvais m'en prendre à l'antimatière et effectivement je l'ai fait... J'ai détruit ce bloc, ce bolide infernal qui prétendait nous détruire. Mais...

L'homme aux yeux verts baissait la tête, accablé :

— Quelle leçon, Lydia ! Quelle leçon d'humilité ! J'ai réussi ! Oh ! j'ai réussi ! Mais une fois encore en usurpant la force du Dieu Tout-Puissant ! Je

me suis en quelque sorte substitué à Lui... et j'ai commis un crime, moi, Coqdor ! Moi qu'on appelle le chevalier de la Terre !

Lydia voulait se relever, se précipiter vers lui, le prendre dans ses bras, le bercer, le consoler. Mais les amarres le lui interdisaient.

— Bruno... Bruno, je vous en supplie... Hidalgo A... C'est un accident !

— Un cataclysme, Lydia... Des morts et encore des morts !

— Non ! Non ! Vous n'y êtes pour rien !

— J'ai déclenché la catastrophe en usant du Mécaniquosmos !

— Mais vous avez sauvé Klaëtrâ !

Il releva soudain la tête et, plus que jamais, elle vit briller les célèbres yeux verts :

— Sauver Klaëtrâ ! Était-ce donc nécessaire ? Je ne le crois plus, Lydia. Klaëtrâ doit être détruite !

— Bruno !

— Détruite... avec le secret du Mécaniquosmos... Un pouvoir qui en aucun cas ne doit être mis à la portée des humains...

Ils entendirent encore le grondement d'un effondrement de belle taille mais n'y prêtèrent plus guère attention.

— Bruno... Klaëtrâ est maintenant en péril...

— Oui. Et j'y suis pour quelque chose !

— C'est le résultat de l'explosion... de l'annihilation du bloc antimatière...

— Oui. Mais j'ai craint que cela ne soit encore qu'insuffisant. Lydia, j'ai volontairement saboté les installations... Je sais que cela vous étonne... Mais il fallait en finir... Alors j'ai détruit partiellement un certain nombre de commandes... Ce n'était pas difficile dans le désarroi général, d'autant que les installations avaient déjà beaucoup souffert de la terrible déflagration... J'ai mené Klaëtrâ à sa perte ! Que cela aille jusqu'au bout !

Lydia était foudroyée mais elle ne pouvait s'interdire de l'admirer. Elle se savait condamnée, à présent. Mais que lui importait ! De toute façon, elle voyait autre chose dans tout cela : Coqdor aimait une femme. Une femme qui n'était même pas Elmoaâ !

Il prononça, plus doucement, d'une voix un peu morne :

— La science des hommes... Elle est sans limites... Lucifer ne nous a-t-il pas dit que, grâce à la connaissance, nous serions pareils à des dieux ? Mais cette science est maudite ! J'avais l'intention de me servir pour le bien

du Mécaniquosmos, j'envisageais ainsi de contrer les belliqueux, de les détruire au besoin... Vous avez vu le résultat !

Ils se regardèrent un instant en silence. Un silence d'ailleurs relatif puisque, partout sur Klaëtrâ, le tumulte ne cessait d'éclater.

— Bruno... Qu'est-ce qui va se produire ?

— On ne réparera plus... Ce qui va suivre est inéluctable !

— Mais alors ?... Nous allons finir... Comment ?

Il s'approcha, se pencha, et posa un baiser sur les lèvres de Lydia :

— Nous allons tomber sur le soleil, dit-il simplement.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CHAPITRE XXI

La plus grande confusion régnait sur Klaëtrâ. Non seulement tous et toutes souffraient de plus en plus à la fois de la chaleur grandissante et du redoutable déséquilibre qui entretenait en eux un malaise permanent, mais un autre élément devenait insoutenable.

Il s'agissait de la clarté diffusée par les grands miroirs. Destinés à la captation de l'énergie et de la lumière solaire, ils avaient jusque-là été soumis à un réglage minutieux et ne dirigeaient vers la surface proprement dite de la planète vagabonde que le potentiel nécessaire à son entretien, à son éclairage, au réchauffement de l'atmosphère maintenue artificiellement autour de ce rocher perdu mais susceptible d'orientation.

Maintenant il était utopique de songer à diriger à son gré la masse photonique et thermique captée par les miroirs. Les perturbations trop nombreuses subies par Klaëtrâ aboutissaient à ce fait que la plupart de ces immenses glaces concaves retransmettaient ce qu'elles dérobaient au soleil un peu au hasard et, en grande majorité, vers le sol de Klaëtrâ.

D'où cette chaleur insupportable et aussi cette lumière éblouissante si vive qu'elle aveuglait pratiquement les malheureux.

Tenir au-dehors était à peu près impossible et ils se réfugiaient dans les bâtiments encore existants. Mais partout, les toits, les murs s'écroulaient et la lumière, puissante, omnipotente, impérieuse, s'infiltrait et venait blesser les yeux de ces pauvres gens. Restait la solution de se réfugier dans les sous-sols. Mais on savait déjà qu'ils étaient tous à peu près impraticables en raison des éboulements nombreux, qui ne cessaient d'ailleurs de se multiplier.

Non seulement la magistrale installation de Klaëtrâ avait souffert, mais encore Coqdor, décidé à en finir, à faire disparaître à jamais le secret du Mécaniquosmos, avait eu beau jeu pour un sabotage savant. Il s'en était pris à la gravitation de synthèse, si bien qu'il devenait impossible de mener correctement Klaëtrâ à travers l'espace et que, privée de l'impulsion nécessaire à entretenir sa mise en orbite alors qu'elle n'était plus capable de se translater par ses propres moyens, la planète vagabonde tombait

automatiquement sous la coupe de l'attraction du plus formidable des astres.

À savoir le soleil lui-même.

Klaëtrâ, c'était irrésistible, fonçait vers l'étoile tutélaire et dans un délai plus ou moins bref, s'y abîmerait. Mais il était aisé de croire que bien avant que ce roc aménagé par les hommes soit englouti dans les formidables langues de feu, il y aurait déjà longtemps que toute vie aurait disparu de sa surface.

Demi-nus, les rescapés de la folle aventure s'entassaient dans les ruines, cherchant pour la plupart à se voiler instinctivement la face. Les lunettes noires devenaient un rempart illusoire. Et, de toute façon, il faisait si chaud qu'ils voyaient venir le moment où, cela ne pouvait que croître et embellir, ils seraient rôtis tout vifs.

Ils avaient l'impression d'être soumis à la fureur de cent mille soleils, tant la vive clarté les atteignait partout, dans ce bain thermique qui touchait aux limites de l'atroce.

Et puis, les derniers techniciens annoncèrent une nouvelle qui provoqua un certain remous dans le groupe humain : une armada était signalée.

Était-ce la flotte solarienne ? Ou la centaurienne dont on savait qu'elle venait prêter main-forte puisque la planète vagabonde, après la destruction d'Hidalgo A était considérée comme un danger spatial ? Qu'importait ! Dans l'état où ils étaient, Klaëtrâ désarmée ne pouvait plus guère se défendre. Tout serait mis en œuvre pour les abattre, les annihiler. Un bombardement de laser, d'infra-mauve, de flèches thermiques aurait promptement raison de ce qui aurait été une des plus belles réalisations technico-spatiales de toutes les galaxies.

On ne pouvait même plus freiner à volonté le mouvement du petit astre que le soleil aspirait inéluctablement. Même si, comme certains le proposaient déjà, on envisageait de se rendre, ce qui ouvrirait tout de même une porte vers le salut. Non ! Tout était compromis, tout était perdu !

Il y avait encore des déments sur Klaëtrâ. Sous la coupole du zodiaque, à demi effondrée, dans la vaste salle circulaire, sur les sièges à peu près tous démolis, M<sup>me</sup> Fernande et quelques autres, dont Pookim, Maria del Carmen, Spz du Centaure, tentaient un dernier effort vers l'occulte.

Ils se concentraient, tentaient ridiculement de demander conseil à l'invisible. Le miroir magique fonctionnait, si bien que, penchés sur sa surface, ils pouvaient voir l'oscillographe technique branché sur leurs

psychismes qui donnait de vagues, très vagues indications. Et ce d'autant qu'il n'y avait plus aucune harmonie dans la chorale et que cela se résumait tout au plus à une expérience de table tournante, là où la pensée agissante des présents se substitue (ô combien !) aux esprits supposés qu'on prie de répondre complaisamment.

Elmoaâ était passée par là et avait enveloppé le groupe d'un de ces regards hautains dont elle avait le secret.

La belle Centaurienne était hors d'elle. Elle avait tenté de savoir où était Bruno Coqdor et c'était Thra qui lui avait révélé, avec un petit rire grinçant, que le chevalier de la Terre s'était enfermé dans sa cabine avec sa coplanétriote Lydia Vermel.

Alors, l'impérieuse personne, atteinte bien plus dans sa vanité que dans sa sentimentalité, avait eu un geste qui balayait irrésistiblement tout ce qui pouvait encore s'opposer à sa volonté.

— Un moyen... Il y a encore un moyen !...

Elle songeait aux météores-alvéoles. Mais elle voulait tout d'abord savoir s'il était encore possible de les utiliser. Elle se munit d'une paire de lunettes noires pour affronter relativement la terrible clarté. Prit son vol en exécutant les mouvements adéquats et se lança hardiment hors du palais.

Au-dehors, il y avait peu ou pas de volnageants tant la position était difficile. Elmoaâ brûlait dans le ruissellement des miroirs. Mais elle se dirigeait tant bien que mal vers le bâtiment où étaient mis au point les étranges véhicules individuels.

Elle passa, comme une flèche maladroite ses mouvements n'étant guère facilités dans le débordement général et perdant de leur belle harmonie habituelle. Mais elle se rapprocha vivement du centre des météores.

Elmoaâ allait y parvenir lorsqu'un nouveau soubresaut ébranla la masse entière de la planète vagabonde. Et la Centaurienne, en plein vol, fut lancée comme une pierre contre la paroi encore debout du bâtiment.

À ce moment, Dikiti-Ki venait de jeter une idée que plusieurs approuvaient aussitôt. Un véritable petit commando, comprenant des gens tels que Uzir, Thra, Flu' et quelques autres, bravant à la fois thermie et lumière, sortaient du palais ou des divers abris où ils s'étaient réfugiés.

Et ce fut une ruée vers les grands miroirs !

Puisqu'on ne pouvait les diriger, puisqu'ils continuaient implacablement à brûler Klaëtrâ de leurs rayons, la solution n'étaient-elle pas la destruction pure et simple ?

Les uns avec des revolasers, les autres en brandissant des barres de fer, voire seulement en lançant des pierres, s'acharnèrent sur les miroirs. Ah ! ils dévoraient Klaëtrâ ! Ils la noyaient dans ce déluge de feu adamantin auquel rien ne résistait ! Eh bien il fallait en finir ! Les briser ! Les fracasser ! Les réduire en mille morceaux !

On frappait, on cognait, on bombardait avec des cailloux et des débris et tout ce qu'on trouvait. Les jets des revolasers pulvérisaient les vastes surfaces concaves qui éclataient, projetant partout leurs fragments.

Parfois, c'était tout l'édifice qui s'effondrait. Une masse pesant deux ou trois tonnes qui oscillait sur sa base et s'abattait d'un seul coup. On entendait alors des râles, des cris désespérés. Plus d'un, plus d'une écrasé dans la chute du miroir, agonisait déjà, les membres brisés, le thorax broyé. Et des volnageants, frappés en plein élan tombaient tels des rapaces blessés.

Les éclats de verre qui giclaient partout faisaient aussi des victimes. Les malheureux qui s'acharnaient à la destruction des miroirs recevaient cette pluie de débris coupants, tranchants, lacérants. Piquetés par ces armes d'un nouveau genre, ils saignaient abondamment. Mais cela ne calmait pas leur fureur, bien au contraire, et ils continuaient plus que jamais leur œuvre destructrice.

Presque nus, couverts de sang, baignés aussi de la sueur consécutive à l'atroce chaleur, ils s'agitaient comme des démons, à peu près aveugles dans la fulgurante clarté.

Et tous ces morceaux de miroirs qui voltigeaient partout continuaient étrangement à refléter la lumière solaire. Il eût semblé que des milliards de diamants pleuvaient sur Klaëtrâ. Dans un torrent de sang et de lumière, les survivants paraissaient exécuter leur suprême danse, une véritable danse macabre sur fond de pourpre ruisselante et de clarté triomphante...

L'escadre, après avoir envoyé plusieurs messages de semonce auxquels nuls n'avait répondu, commençait à bombarder Klaëtrâ.

Il n'y avait plus, sur la surface de la planète vagabonde, que quelques silhouettes humaines ensanglantées, s'agitant encore dans la lumière de ces débris aux millions de facettes, de ces pierreries infernales célébrant la fin d'un songe insensé...

Près du bâtiment des météores-alvéoles gisait le corps brisé de celle qui avait rêvé un empire galactique...

Evdokia et Corinne parlaient, dans la petite maison de Versailles.

Les nouvelles parvenaient de l'espace. L'armada envoyait régulièrement des renseignements sur son action. Les deux femmes, anxieuses, savaient que Robin Muscat avait été désigné pour embarquer sur l'astronef-amiral. Jusqu'au bout, il assumait sa mission.

Klaëtrâ semblait avoir été prise à son propre piège. Un piège de lumière et de sang. Mais on ne pouvait vraiment comprendre ce qui avait bien pu se passer. Un seul élément : la planète vagabonde était dangereuse. Elle devait avoir détourné la radiation solaire, bombardé la Terre et surtout détruit Hidalgo A. Aucune pitié n'était possible !

Elles frémirent quand elles entendirent le monstre Râx lequel, dans le jardin où le petit Grégory jouait avec son animal favori, se mettait soudain à hurler à la mort.

Elles se regardèrent et se précipitèrent.

Instruit par quelque intuition mystérieuse, Râx, à demi dressé, ses beaux yeux d'or tournés vers le ciel, les ailes légèrement écartées, exhalait un gémissement funèbre, comme un animal qui ressent la douleur ou la mort de son maître.

Et le petit Grégory, lui, pleurait, pleurait. Et sa mère et sa marraine s'évertuaient inutilement à le consoler, ou seulement à lui faire dire la raison de ce grand chagrin...

.....

On sut plus tard que ceux de l'armada avaient assisté à la fin de la planète vagabonde. Ils avaient vu un diamant géant qui explosait, dans un éclat suprême d'une éblouissante clarté.

Et certains cosmatelots affirmèrent également qu'à ce moment, ils avaient remarqué quelques points sombres, s'éloignant à toute vitesse de l'astre sinistré. De quoi s'agissait-il ? Cela s'était perdu dans l'immensité.

N'aurait-on pas dit un train de météores... ?

FIN

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*Achevé d'imprimer le 19 novembre 1984  
sur les presses de l'Imprimerie Bussière  
à Saint-Amand (Cher)*

Numérisation : juin 2014  
Dépôt légal : janvier 1985  
*Imprimé en France*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

---

<sup>1</sup> Avec mes excuses à Monsieur de Montaigne

<sup>2</sup> Voir : *Plus loin qu'Orion*.

<sup>3</sup> Voir : *Coup dur sur Deneb*.

<sup>4</sup> Ensemble politico-social Terre-Mars-Vénus et satellites.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

ANTICIPATION  
MAURICE LIMAT  
**LE MÉCANIQUOSMO**

Un météore? Un astronef? Ou quoi?...

Une planète vagabonde qui apparaît dans le système solaire.

Oui mais... il y a péril! Car la Terre subit une pluie de bolides brûlants qui commettent des dégâts considérables.

Curieux bolides, d'ailleurs, puisque deux au moins d'entre eux semblent avoir servi de vecteurs à des humanoïdes venus d'un monde lointain.

Parallèlement, il y a une ahurissante série de rapt: on enlève mystérieusement les médiums les plus célèbres de la planète. Ce qui rend le commissaire Muscat fort inquiet sur le sort de son rejeton, le jeune Grégory, lequel, du haut de ses sept ans, montre déjà des dispositions exceptionnelles pour la divination.

Si bien que le chevalier Coqdor osera l'impossible pour percer le secret de la planète vagabonde. Une aventure qui, entre trois femmes, le conduira, depuis l'espace et ce qui n'est plus l'espace, ce qui n'est plus le monde, jusqu'au secret hallucinant de ce qu'on nomme le Mécaniquosmos.